

histoires vraies du dedans

collectées auprès de personnes détenues

La Valentine
Les Baumettes
Tarascon
La Farlède



Histoires vraies de Méditerranée
Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur

histoires vraies du dedans

Collectées auprès de personnes détenues

La Valentine
Les Baumettes
Tarascon
La Farlède

2015-2016

Histoires vraies de Méditerranée
Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur

isbn : 978-2-37692-010-6

Mise en page : IS Edition, Marseille

© Histoires vraies de la Méditerranée, 2016

© Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur, 2016

Nouvelle impression, juin 2023

Avant-propos

En Provence-Alpes-Côte d’Azur, le Conseil régional, la Direction régionale des services pénitentiaires, la Direction régionale de la Protection judiciaire de la jeunesse et la Direction régionale des Affaires culturelles, ont sollicité l’Agence régionale du Livre pour mener à bien une action expérimentale, en vue de contribuer à faire des bibliothèques en milieu carcéral un carrefour pérenne de pratiques culturelles en prison.

L’ArL a mis en place un projet culturel et artistique, en partenariat avec l’association Histoires vraies de la Méditerranée, dont l’objet est de créer une bibliothèque multimédia et multilingue d’histoires vraies recueillies auprès des habitants du pourtour méditerranéen. *“Il s’agit de considérer cet espace non pas à travers les particularismes de ses différents pays mais dans une écoute globale des individus qui la composent.”*

De décembre 2015 à avril 2016 dans les centres pénitentiaires des Baumettes à Marseille et Toulon-La Farlède, le centre de détention de Tarascon et l’établissement pénitentiaire pour mineurs de La Valentine à Marseille, des auteurs et traducteurs ont collecté des histoires auprès de détenus arabophones et roumanophones.

Chacun des quatre binômes d’écrivains et traducteurs – François Beaune et Laure Hinckel ; Cédric Fabre et Lotfi Nia ; Thomas Azuélou et Mathilde Chèvre ; Clara Le Picard et Laure Hinckel – s’est rendu dans l’un des quatre établissements participant au projet. À raison d’une demi-journée par semaine pendant dix semaines, ils ont rencontré “leur” groupe de 4 à 10 détenus et, micro, stylos et feutres en main ils ont écouté, collecté et

traduit leurs histoires, comme autant d'instantanés captés d'un quotidien ou d'un souvenir lointain.

Restitués dans ce recueil tels que racontés, ces courts récits, drôles, parfois surréalistes et souvent tristes, rassemblent des moments de vies chaotiques, retracent les parcours migratoires, les cavales et autres quêtes aventureuses, s'inscrivent essentiellement dans des contextes économiques, politiques et sociaux, au creux desquels tout est cru, dur et exacerbé.

Des *Histoires vraies du dedans*, qui oscillent entre polar et roman noir.

Les histoires des détenus roumains sont traduites par Laure Hinckel.

Les histoires des détenus de langue arabe sont traduites par Lotfi Nia.

*Les notes de bas de page sont des précisions
apportées par les traducteurs*

Les noms de personnages et de détenus ont été changés.

Partager une histoire

L'histoire, des fois, il faut s'obliger à la raconter, pour se libérer, pour s'évader de tous les soucis qu'on a en tête.

On a besoin de partager des choses que, des fois, même à ton meilleur ami, tu ne peux pas les dire, mais tu arrives à un moment où on est obligé de partager ça, pour être mieux dans ta tête, tu es mieux. Car c'est pire qu'un poids, des fois, cette histoire, pour certaines personnes. Le poids, on peut le mettre sur son dos, mais dans la tête, c'est trop dur. Pour moi, parfois, il y a des choses que je ne peux pas expliquer, dont je ne peux pas parler, ça me fait un stress...

Des fois, c'est dur de raconter, parce que peut-être que la personne qu'on a en face de soi, on ne sait pas s'il va la comprendre, l'histoire, comment il va réagir, s'il va se foutre de ta gueule... Est-ce qu'il va s'amuser de cette histoire alors que pour toi, c'est douloureux et triste ? Est-ce que lui, il va rigoler avec, ou l'utiliser contre toi ? Pour moi, une histoire qu'on donne, elle nous appartient toujours, mais en même temps, on la partage avec plusieurs personnes. Là, ça devient une vraie histoire, quand on la partage. Une histoire que tu ne racontes pas, ce n'est que ton histoire, une histoire que tu partages, ça devient une vraie histoire. Une histoire amusante, tu peux la garder pour toi, mais l'histoire qui est comme un problème et que tu ne partages pas, ça fait plus de dégâts.

Fetan
Toulon 2016

Des pères et des mères

Mon père

J'ai grandi à Sétif, on était quatre garçons et cinq filles. Mon père, lui, il était avec 11 sœurs. Il est venu en France dans les années 54-55, il est venu à la Valette, comme maçon. Pour mon grand-père, j'étais le chouchou, car il n'y avait que moi, il m'aimait beaucoup, même si je faisais des bêtises ou des erreurs, jamais il ne m'a frappé ou dit des choses qui me blessaient. Même ma grand-mère. J'étais un enfant heureux, il ne me manquait rien, même il me donnait de l'argent de poche.

Mon père, il travaillait ici en France. J'avais un an quand mon père est parti... La première fois qu'il est venu en vacances en Algérie, c'est mon plus vieux souvenir, il m'a ramené une bicyclette, et des chocolats. Il avait écrit qu'il avait acheté une bicyclette, alors moi j'ai attendu. Un jour, ça ressemblait à un an. Et c'était une fête, quand il arrivait. Il prenait un taxi avec deux, trois personnes, de l'aéroport, et il arrivait comme ça au bled, il arrivait toujours accompagné. Ils prenaient leurs congés ensemble, avec les collègues. Mon père il m'aimait beaucoup. Mon grand-père, il travaillait la terre, le blé, le maïs. Agriculteur. J'étais petit, et quand j'avais 6 ans ou 7 ans, on développe l'amour du père, on le connaît mieux : il m'amenait en ville, il m'achetait des bonbons, on oublie un peu le grand-père, parce qu'on s'attache au père, parce qu'on le voit une fois par an. Et quand il va repartir, toute la nuit on pleure, avec mon frère, même ma mère pleure, c'est comme un deuil, ça dure deux ou trois jours, puis la vie normale continue. Puis l'été d'après, il revient.

Quand il venait, tout le monde était heureux, il était généreux, avec tout le monde, il invitait les gens, à manger, c'était quelqu'un d'ouvert et jusqu'à sa mort, en 2005, il était comme un ami pour moi, on parlait et on rigolait tout le temps. Quand il venait, il égorgeait 4 ou 5 agneaux... On buvait le café avec lui. Alors que c'était cher, le café. Quand il était là, mon père, il ne jouait pas aux jeux, il racontait, il parlait, chacun racontait, il racontait la France. Il donnait quelque chose, pour ses sœurs, une robe, un foulard...

En France, il était malheureux, parce que lui aussi il pleurait quand il repartait. Mais il était obligé, il fallait qu'il travaille pour nous faire

manger. Il disait “Va à l’école, ne fais pas de bêtises”. Il nous conseillait beaucoup ; le soir, il nous disait de faire attention, à la vache, au mouton, il fallait faire attention à bien dormir. Il me manquait beaucoup quand il était en France.

Après, quand j’ai grandi, quand j’ai vu comment il vivait en France... c’était une vie de chien. J’ai vu comment il revenait du travail, avec ses vêtements pleins de ciment, il se changeait, puis il faisait sa prière, et il faisait à manger, c’étaient des années noires. Il vivait avec un autre gars. Ils partageaient une cuisinière, un frigo. Il était seul, sans sa femme, il avait laissé ma mère, mon grand-père ; il faisait des économies. Il avait une vie dure, même moralement. Il parlait un peu de Le Pen, au début, de Mitterrand, avant qu’il devienne président, mais il parlait pas beaucoup politique. À l’époque, il y avait moins de racisme : je me souviens très bien la première fois que je suis venu à l’aéroport, et quand la police française nous voyait avec un passeport de touriste, elle nous souhaitait la bienvenue ; tu passais avec ton argent et ton passeport vert, tu étais comme un roi. C’était comme ce qu’est aujourd’hui le passeport européen.

Après, j’ai commencé le trafic. Je vendais des voitures, je gagnais très bien ma vie ; je vendais des voitures en Algérie. Et mon père m’a jamais dit un mot, même la première fois que je suis venu en France, je suis arrivé à Toulon, tout seul, je suis resté chez lui une nuit, il m’a donné l’argent, et je suis parti à Chambéry ; j’allais faire du business, j’avais vingt ans.

Kamel
Toulon 2016

Du champagne dans la tombe

Aujourd’hui je veux vous raconter l’histoire de la mort de mon père. Mon père est mort le 10 octobre 2013 et il existe chez nous une tradition, le temps que nous conservons le mort à la maison, pendant trois jours. On

appelle ce moment la veillée funèbre, on dit *priveghi*. De très nombreuses personnes viennent à ces veillées, et parfois de loin.

Et nous avons une autre tradition qui veut que sur le mort nous déposions des objets. Et nous, on a mis des cigarettes, des sous, du champagne, des téléphones, c'est-à-dire tout ce qu'il faut à un homme dans sa vie.

Chez nous, il y a encore une tradition qui veut qu'en chemin pour le cimetière, au coin de la rue, au dernier carrefour, on jette en l'air, par-dessus la tête, de la petite monnaie. Je ne sais pas pourquoi. Puis on va porter la troisième et dernière *pannikhide*¹ et on les refait à 9 semaines, à six mois et à un an et si on veut on peut poursuivre et faire des *pannikhides* chaque année. Pour mon père, on a fait celle des deux ans. Il vient d'y avoir deux ans, ça fait deux ans en octobre. Et je ne sais plus quoi vous dire au sujet de cette histoire. C'est difficile de parler de ça !

Mișelule

Marseille 2015

traduit du roumain

Mon coma

Je vous raconte une histoire de vie. On est en Roumanie, en l'an 2004, je fais partie d'une famille composée de papa, maman, mon frère et moi. Quatre personnes. Étant plutôt pauvres, on vivait dans la ville de Reșița, où se trouve une grande usine d'acier - c'est là qu'on a fondu l'acier pour construire la tour Eiffel. Comme ma famille n'avait pas de quoi manger et comme je voyais qu'on n'avait pas le nécessaire, je me suis fait les potes qu'il fallait pour aller voler du fer. Maman et papa m'envoyaient tous les matins à l'école, je prenais mon cartable, je le laissais à un camarade et au lieu d'aller en classe j'allais piquer du fer. Ça a duré un mois, deux mois, trois mois, une année entière. Pendant ce temps papa et maman

1. Les repas, banquets et plats rituels offerts par les familles des défunts lors d'un enterrement, mais aussi lors des cérémonies de bonne mémoire qui se répètent à intervalles fixes.

vendaient des légumes sur le marché. Ce qu'ils obtenaient au cours d'une semaine de travail, moi je le gagnais en deux heures.

Un jour, le 2 octobre 2004, c'était l'anniversaire de mon père et j'ai décidé de lui faire une surprise, de lui acheter un costume, tout ça sans qu'il se doute de rien. Je suis allé chaparder du fer. J'ai grimpé sur une énorme grue à aimant qui servait à transporter des morceaux de rails, longs d'un mètre et demi, qui étaient enchevêtrés sur le sol. La grue les soulevait d'une quinzaine de mètres et ça faisait un bruit énorme quand elle les relâchait. Les gardiens de l'usine ont entendu ce qu'on faisait, ils sont venus, armés, alors que j'étais là-haut avec mes camarades, mes trois copains. Ils nous ont crié "Bougez-plus". Moi, comme on était des mineurs d'âge, j'ai pensé qu'ils ne tireraient pas et je me suis enfui en courant. On avait un couloir étroit de 50 cm pour passer et nous enfuir. Il y avait une grosse plaque de fer soudé. La grue, elle était vieille, et quand je suis passé sur cette plaque rouillée, elle a cédé sous mes pas et j'ai chuté avec la plaque, une chute de 15,5 m. Je suis aussitôt tombé dans le coma. On était à Reșița, l'ambulance est arrivée et ils ont constaté que mon cas ne dépendait pas d'eux, mais de Timișoara où il y avait les appareils pour de tels cas de coma. Maman et papa étaient arrivés. Jusqu'à Timișoara il y avait 90 km, maman est montée dans l'ambulance avec moi. Moi, je ne le savais pas à l'époque, j'étais totalement inconscient. Au bout de 45 km un des appareils de surveillance des constantes vitales a sauté, c'était comme si j'avais plus eu de pouls, ma mère, "Mon dieu, il est mort" mais j'arrive finalement à Timișoara. Là, j'ai été soigné par un médecin non pas roumain mais chinois, un Chinois de Chine. Un spécialiste. Il dit à mes parents ces quelques mots "Il a 5 % de chances de survivre s'il sort du coma et il passera toute sa vie allongé dans un lit".

Je suis resté 10 jours dans le coma et le 11ème jour de coma, je me suis réveillé. Papa, maman, ma tante, tous auprès de moi. J'étais très faible et tout ce que j'ai dit c'est "Papa, tu vas bien ?". Pendant le coma j'entendais tout mais je n'avais pas la force nécessaire pour ouvrir les yeux. Je disais des trucs bizarres. On m'a gardé 3 semaines à l'hôpital puis on m'a envoyé à celui de Reșița. J'y suis resté une semaine après quoi je suis rentré à la maison. Pardon de le dire, mais je me faisais dessus, je ne pouvais pas bouger... Papa a demandé au médecin ce qu'il pouvait

faire “Essayez l’impossible, prenez-le dans vos bras et faites bouger ses membres”. Papa, qui avait des parents en Espagne, a téléphoné à son frère et lui a demandé 2 200 euros. Il y a dix ans, ça faisait une somme. Papa ne s’est plus rendu à son travail et pendant deux mois il ne s’est occupé que de moi. Pendant ces deux mois, il me prenait dans ses bras et faisait bouger mes bras, mes jambes, mes mains, mes pieds. Après ça, je parvenais à me tenir seul debout appuyé contre un mur. C’était un truc incroyable. Au bout de 3 semaines je pouvais faire un pas ou deux, même si j’avais de graves vertiges. Au bout d’un mois et une semaine, je marchais tout seul sans l’aide de personne, mais je boitais gravement. Et mon bras gauche était mort. C’était un truc impossible.

Le médecin spécialiste avait dit à mon père de me ramener au contrôle un mois et demi après ma sortie. Durant ce mois-là, j’ai pris du poids et je faisais 91 kg et papa a dit “On ne prend pas l’ambulance, on y va en voiture, je t’emmène, que le docteur voie tes progrès”. À Timișoara, à l’étage 7, en pédiatrie, on entre dans son cabinet, papa dit “Bonjour on a RDV pour le contrôle”. Le docteur demande où je suis, mon père me montre du doigt et le docteur qui me connaissait très bien pourtant est resté bouche bée. Il m’a fait une radio corporelle de 39 millions de lei, mais gratuite pour nous, rien que pour voir comment j’avais pu me remettre de mes blessures. Il a ensuite dit qu’il avait jamais rien vu de tel et que si je suivais ses conseils, en 8-10 mois je serais totalement remis. Je me suis entraîné en salle de sport comme il l’a dit et en quatre mois j’ai bien plus évolué que ce qui était annoncé.

À ce moment-là papa a été obligé de partir en Espagne pour rendre l’argent emprunté. Papa parti, j’ai abandonné l’entraînement et je me suis mis à fumer, à boire du café alors que c’était interdit pour moi, parce que ça contenait de la caféine qui était mauvaise pour mon organisme, comme l’acide des boissons gazeuses. Je suis retourné à l’hôpital pour voir comment j’avais évolué, et on m’a dit qu’on ne pouvait plus rien faire pour moi. Je suis resté, comme c’est le cas aujourd’hui, avec la main gauche qui n’a plus le réflexe nécessaire et ma jambe boite encore. J’ai plus de force dans la jambe et dans le bras droit, mais ils ont moins de réflexes qu’il ne faudrait. Autrement, tout était très très très bien. Récemment j’ai revu ce docteur. Il était très âgé quand il m’a soigné, cinq

ans après il l'était encore plus. Il est très près de mon cœur. Je ne peux oublier que si je suis aujourd'hui comme ça c'est grâce à lui. C'est grâce à lui que je suis en vie aujourd'hui, dans l'état où je suis, mais en vie.

Cezar

Tarascon 2016

traduit du roumain

J'ai fait ce que j'ai fait

À l'âge que j'ai, 22 ans, je n'ai fait qu'enchaîner les peines de prison. J'ai essayé plein de fois de me faire une plus belle vie, mais ça n'a pas marché. Depuis tout petit j'ai eu une vie très tourmentée. Je n'ai pas su ce qu'est une famille, de l'amour, la joie d'avoir des parents.

À 19 ans, je me suis fâché avec mon père, je suis parti en Italie, ça n'a pas bien marché, je suis resté ce que je suis resté. En France, j'ai fait ce que j'ai fait, je suis passé derrière les barreaux, j'ai pris 6 mois, puis je suis sorti. Je suis rentré au pays, chez mon père bien entendu, et quoi dire d'autre sinon que j'ai retrouvé là-bas des problèmes de famille et des dettes. Ensuite toute la famille, maman, un de mes frères et moi, donc presque toute la famille, nous sommes partis en Italie.

En Italie, on a fait tout le possible pour acquitter les dettes de papa. Même si ce n'était pas mon problème à moi. Il nous a rejoints, il a eu des problèmes, a écopé de 3 mois de prison, et pendant qu'il y était, je suis parti en France. J'ai fait ce que j'ai fait et je me suis retrouvé moi aussi en prison. Nous voilà donc tous les deux derrière les barreaux.

Ensuite, il a été libéré et il est rentré à la maison. Pendant ce temps, je purgeais mon année dans une prison française. Ma peine a passé, le jour de la libération est arrivé, je suis rentré à Bucarest, j'ai téléphoné à papa, je lui ai dit que je n'avais pas d'argent.

Je suis arrivé comme je suis arrivé à la maison et je ne lui ai plus adressé la parole. Je suis resté le temps que je suis resté, puis je suis parti en Espagne pour travailler. Le travail n'a pas bien fonctionné pendant ces

trois mois. Voyant que ça ne marchait pas, je suis rentré en France. Mais j'avais une interdiction d'entrer sur le territoire, c'est une vraie plaie, ça, et je suis retombé pour ça...

J'avais été condamné, la première fois, pour un vol que je n'ai pas commis, mais comme j'étais avec le type qui a fait ça, j'ai écopé moi aussi d'une peine d'interdiction. Maintenant, j'ai encore six mois à tirer, j'attends le 27 mai.

Răul-și-atât

Marseille 2015

traduit du roumain

Des oignons pour les seins

Chez nous, chez les Tziganes, ma mère m'a raconté, quand une femme n'a pas assez de lait pour son bébé, elle mange des oignons. C'est pour ça que je dis que les oignons c'est pour les femmes. Mais c'est pas pour faire pousser les seins des filles comme ils disent, les autres !

Paul

Marseille 2016

traduit du roumain

Le fantôme dans la maison

Voici ce qui m'est arrivé quand maman est morte et je vous jure que c'est vrai. Je m'étais endormi. Puis je me suis réveillé. Je ne savais pas quelle heure il était. J'ai entendu quelque chose dans l'entrée : quelqu'un qui montait les marches. Je me suis demandé qui c'était à une heure pareille. J'ai demandé "Qui c'est ?" et ça ne m'a pas répondu. Ça ne m'a pas parlé. C'est allé dans la cuisine et ça a fichu toute la vaisselle par

terre. J'étais seul à la maison. Toute ma famille était ici en France. Je suis allé dans la cuisine pour voir qui c'était. Il n'y avait personne. Je suis rentré dans ma chambre, j'ai éteint la lumière, je me suis recouché. J'ai alors entendu à la porte comme un chat qui gratte avec ses griffes. Je vous jure ! Je suis allé voir ce que c'est, puisque je croyais que c'était un chat, allez savoir. Je voulais savoir ce qui se passait. Mais dans les escaliers, absolument personne ! Je suis même allé dans les pièces du bas, personne ! J'ai crié comme ça "Hé, vous vous foutez de moi ? Vous vous payez ma tête !?" Mais je vous jure, personne personne personne ! J'ai téléphoné à un copain, qui est arrivé, et lui, je vous jure, lui aussi, il était là et il ne pouvait pas en croire ses oreilles de ce qu'il entendait, je vous jure, et moi j'étais sidéré par ce grattement qu'on entendait. Moi, je pouvais plus dormir, et mon pote et moi, on s'est pris par le bras et on est sortis de la maison.

Un voisin m'a dit, ben va donc voir le curé, qu'il purifie la maison. "À quoi ça sert ?" je me suis dit. Mais je suis allé voir le curé et il m'a dit, "ah" et il est venu. Je vous dis la vérité, il est venu et il a aspergé la maison d'eau bénite.

Je peux vous certifier que des choses comme ça sont arrivées.

Koko

Marseille 2015

traduit du roumain

Le visage de ma mère

C'est une histoire qui s'est passée sur la Côte d'Azur. C'était en 2008, j'étais sur un banc, sur la promenade de Menton, et une dame de 45-47 ans promenait son petit chien au bout d'une très longue laisse. Le petit toutou est arrivé à mon niveau. J'ai joué avec lui deux ou trois minutes, puis la dame a appelé son chien et elle s'en est allée. Mais voilà, cette dame était le portrait craché de ma mère morte en 1963. Au moment où elle a appelé son petit chien, j'ai entendu sa voix et je me suis dit

“Comme on dirait la voix de ma mère !” Ce n’était pas possible, c’était très ressemblant... Je n’ai pas échangé un mot avec elle, peut-être que j’aurais voulu cet échange, mais étant donné que je ne suis pas locuteur de français, je n’ai pas eu la possibilité d’entamer une conversation avec cette dame.

Je suis revenu d’autres fois au même endroit, j’ai recroisé cette femme à plusieurs reprises, dont une fois à la gare de Menton, où elle jouait de la guitare classique - une guitare normale, pas une électrique - en chantant des mélodies religieuses à la gloire du Seigneur. Je l’ai écoutée une dizaine de minutes jusqu’au moment où elle s’est levée pour prendre le train en direction de Nice. Je voulais encore partager la compagnie de cette femme qui portait le visage de ma mère, alors je suis monté dans le même compartiment, mais je n’avais pas le temps de prendre un billet, tout ce qui comptait c’était de mieux découvrir la chère voix entendue sur la promenade, à Menton. Elle m’attirait, cette femme qui avait le visage de ma mère. “Là où elle descendra je descendrai aussi” me suis-je dit, “et si jamais elle chante encore dans le train, alors je pourrai aussi profiter de sa voix”.

Malheureusement je n’ai pas eu l’occasion d’aller plus loin que Cap Saint-Martin, car le contrôleur est monté avec la police et m’a fait descendre, puisque je n’avais pas de billet. J’ai donc raté une belle occasion de rester plus longtemps à ses côtés, à côté de cette femme qui avait le visage de ma mère dont je gardais le souvenir qui était le souvenir conservé par l’enfant que j’étais, puisqu’elle est morte en 1963.

Le Paysan

Marseille 2015

traduit du roumain

Maman est morte

Je vais vous raconter quelque chose d'un peu triste. Je ne voulais plus rester en Espagne, je suis rentré à la maison, j'ai trouvé un travail, on travaillait tous les deux, ma femme et moi... Quelques mois plus tard ma sœur qui vivait encore en Espagne a demandé à maman de la rejoindre pour quelques mois, histoire de l'aider à garder la petite pendant qu'elle travaillait au restaurant. J'ai conduit maman à l'aéroport, parce qu'elle voyait pas bien à cause du diabète, on a tout arrangé pour que quelqu'un l'aide à grimper dans l'avion. Elle est restée deux mois en Espagne, puis elle est tombée malade, elle est restée à l'hôpital pendant deux ou trois semaines, elle a été opérée, mais en dépit de l'opération réussie, elle n'a plus réussi à vivre, et elle est morte. Pendant ce temps j'étais en Roumanie, mon petit frère était en Grèce et les autres étaient en Espagne. Quand ma grande sœur a téléphoné pour me dire "Maman est morte" j'étais au travail. Je suis rentré à la maison, j'étais triste, j'ai pleuré, on a fait le nécessaire comme chez nous, on a fait *pannikhide*, j'ai allumé un cierge devant une photo, puisque son corps n'était pas là mais en Espagne où elle est morte. Et c'est tout. C'était en 2011.

Ninel

Tarascon 2016

traduit du roumain

Une robe pour ma mère

Cela faisait un mois que j'étais parti. La nuit, je pleurais après ma mère, quand je me mettais au lit, sans que les autres me voient. Maman est vieille, actuellement elle a 90 ans. Mais moi, je suis là où je suis, et elle, elle pense à moi pendant que je pense à elle.

Aujourd'hui j'ai deux fils. Ici il y a un nom [*il montre un tatouage*] c'est celui de mon dernier, il s'appelle Ninel, sur mon bras gauche. Sur mon bras droit, Claudiu, mon fils aîné. Ils sont déjà grands, 21 ans le petit,

24 ans le grand. Le grand, je veux vous dire, ce n'est pas n'importe qui, c'est un chanteur, un bon chanteur, qui est bien connu dans l'ouest du pays, à Braşov, il s'appelle Claudiu de Buzău. Il gagne sa vie. Être chanteur, en Roumanie ça te donne une valeur, je crois. Il peut dire "Papa est un voleur mais moi je suis un chanteur, je vau quelque chose à côté de lui, non ?" Ce n'est pas pour me rabaisser, mais je rends à César ce qui est à César, c'est normal.

Il y avait une très grande foire, un marché, à Timișoara. Ça s'appelait Oatchko. Celui qui s'achetait un jean ou des vêtements comme ça, c'était quelqu'un, c'était tout nouveau. Et à l'époque il y avait ce qu'on appelait des *bişniţari*² : ils achetaient des jeans, les vendaient avec un petit profit, ça s'appelait faire *bişniţă*.

Mais moi je croyais que j'étais plus *vechiuri*³ qu'eux.

Ils avaient une table, ils posaient dessus des tas de jeans, ils vous montraient le vêtement "Tu veux çui-là ? J'te vends çui-là", tu l'essayais, mais au dernier moment, derrière, ils te fourguaient autre chose, un jean avec la jambe coupée, déchirée.

Moi, ben, moi, j'ai mordu à l'hameçon, comme on dit. Et me voilà rentré à mon foyer de travailleurs. Là, je me rends compte que je me suis fait avoir quand je jette un œil dans le sac – ah, j'oublie de dire, comme je m'achetais quelque chose, j'ai acheté aussi une robe pour ma mère, très belle, et quand je dis très belle, à l'époque, c'est qu'elle était belle : ça faisait comme un ensemble, robe de soirée, blouse et jupe, serrée au milieu.

Radu

Tarascon 2015

traduit du roumain

2. De l'anglais *business*, désigne les petits trafiquants de devises ou d'objets courants rendus rares par la pénurie organisée dans le système communiste.

3. "Plus âgé", plus expérimenté, plus malin... mais dans une langue qui n'existe pas.

C'est Dieu qui m'a élevé

Je suis parti de Târgu-Mureș quand j'ai eu 18 ans. Je suis parti parce que je n'avais pas d'argent. On était 6 enfants, trois garçons et trois filles, on était pauvres. Mon père est mort quand j'avais deux ans et ma mère, elle a refait sa vie et elle est avec son homme à elle, de son côté. Je suis arrivé à Marseille, près de mon beau-père et de ma mère qui s'y trouvaient déjà depuis un an. Je ne connaissais pas assez bien la ville pour errer dans ses quartiers et me faire de l'argent. Alors quand je sortais, c'était avec des amis pour connaître les lieux où rôder... Quand je me suis fait à la ville, j'ai acheté une voiture et je suis parti avec mon grand frère, on a rôdé ensemble... à la recherche de ferraille, de cuivre, d'aluminium, pour revendre ça à un dépôt... On a mis un peu d'argent de côté pour quand on rentrerait en Roumanie. Finalement je ne suis plus parti, je me suis habitué à la France. Je suis tombé sur une association qui nous a "*berjat*", comme on dit ici, hébergés, qui a fait en sorte que j'aie l'allocation pour enfant et donc je ne suis plus reparti.

La France est devenue notre pays, comme la Roumanie l'était avant. Puis j'ai fait venir toute la famille. On s'écoutait les uns les autres. Mais à partir du moment où on a eu des sous, on s'est séparés, on a eu chacun notre maison. Le fait d'avoir de l'argent a changé les choses entre nous. La jalousie est un sentiment qui a commencé à prendre place entre nous. C'était comme c'était, quand on est partis, mais au moins on était ensemble et si on avait à manger, il y avait à manger pour tout le monde. Maintenant, si j'ai un morceau de pain, je le mange seul. C'est très sérieux, ce que je dis. Aujourd'hui les trois frères on est chacun chez soi, ma grande sœur qui m'a élevé, elle vit avec moi. C'est Dieu qui m'a élevé, mais elle, elle a eu soin de moi.

J'ai un petit garçon d'une semaine. Je ne l'ai même pas encore vu. J'attends que ma femme m'envoie une photo. Je ne sais même pas comment il s'appelle. J'ai dit à ma femme de me faire un garçon, pour que je puisse le prendre avec moi plus tard, en voiture, lui raconter la vie, quand j'irai boire un coup au café. Mais pas tout de suite, quand il aura 16-17 ans, je lui raconterai tout ce que j'ai fait dans ma vie pour qu'il ne commette pas les mêmes erreurs. Moi je veux que mon fils ait une belle

vie. Et je veux le marier, avec une belle femme, avec une reine, que je lui achèterai avec beaucoup d'argent. Et je lui ferai des noces... il aura des noces comme Guța à Timișoara. Et puis je mettrai sur internet ses noces, que tout le monde sache qui est le fils de Teodor de Târgu-Mureș, qu'on sache qu'il a eu un père, pas un type qui l'a laissé tomber, qu'il ait tout ce qu'il faut dès le départ, pas comme moi qui me suis élevé à la force du poignet. Comme dit le chanteur Sorin Copilul de aur⁴, dans sa chanson "Je suis parti de rien".

Teodor

Marseille 2016

traduit du roumain

4. Nom de scène d'un jeune chanteur rom né en 1990. Symbole du chanteur gitan auteur de "manele", ces chansons de variété entre le turbofolk serbe et la musique orientale.

Quand j'étais enfant

Le cercueil contre la peur

Mon père était un homme très dangereux. Il s'est souvent battu dans sa vie. Il n'est jamais allé en prison pour vol et toujours pour violences. Il a fait dans les 15 ans de prison pour violences. Il avait trop d'ennemis. Il disait "Frappe dans les enfants de tes ennemis pour qu'ils grandissent avec la peur et ne s'en prennent pas à toi". Il les battait par précaution. Pour qu'ils ne s'en prennent pas à nous. Il n'hésitait pas avec les enfants de notre âge.

J'étais le plus petit de la famille. Les autres, ils ont tous tâté de son poing, moi, il ne m'a jamais effleuré ni même menacé. Il m'aimait beaucoup. Je n'ai jamais eu peur de mon père. Et je n'ai jamais connu la peur. Je vous le dis comme c'est, je n'ai jamais connu la peur. Ni même, comme les autres enfants, la peur des morts, des revenants.

Quelqu'un était mort dans notre rue, j'étais tout petit. Pour que je n'aie jamais peur, avant que le mort soit dans le cercueil, maman m'a posé dans ce cercueil, là, pour que je n'aie jamais peur. Et je n'ai jamais connu la peur.

Un jour, j'étais enfant, et je me souviens, j'avais fait un pari avec quelqu'un, on jouait dans la rue jusqu'à minuit à cache-cache et on avait le droit de se cacher dans les maisons, dans les jardins, et on y passait la nuit... L'aube pointait qu'on était encore en train de courir dans les cours et les jardins chez les gens. Mais voilà qu'un plus grand a l'idée de me dire "Si t'es cap, va dans le cimetière et rapporte une croix". J'étais très petit, mais j'y suis allé et j'ai cassé une croix, une en bois, et je l'ai rapportée... Je n'avais pas peur, même pas des morts, alors qu'on racontait beaucoup d'histoires de *strigoï*, de morts-vivants.

Radu

Tarascon 2016

traduit du roumain

Mon oncle Florin

J'ai un oncle, il s'appelle Florin, lui j'y tiens, c'est lui qui m'a vraiment élevé, et il est pas handicapé comme les gens peuvent le croire. C'est juste qu'il travaille comme un dingue, peu importe où vous le mettez, aux vaches, aux moutons, ça ne compte pas. Aujourd'hui encore, il va chez les gens, il coupe du bois, il fait ceci ou cela... Non, il est pas handicapé, parce que s'il l'était, peut-être qu'il tuerait les gens dans la rue, or il a un jugement très sain, il travaille chez les gens, il gagne des sous, il rentre chez lui, il coupe du bois, il nourrit ses bêtes. Sauf quand il a trop bu, alors c'est la rigolade, il dit des bêtises... C'est un homme, quand je lui disais "Va te laver un peu", il répondait "Je chauffe pas de l'eau" et il se lavait à l'eau froide, en plein hiver ! Il posait un bocal dehors et quand le bocal était rempli, il le versait sur lui et il faisait un grand "hïsssh"! C'est lui et mon grand-père qui m'ont élevé. Aujourd'hui encore, il chante, il boit, il est un peu, comme ça...

Lorsque j'étais petit je le cherchais : quand il dormait, je lui enlevais son oreiller et je le remplaçais par des bûches ! Il avait très peur des pétards et des rats. On attrapait des rats et on les lâchait dans la maison ! Il tombait de peur ! Les pétards, l'hiver, on en mettait dans ses bottes !! Si vous saviez combien de fois j'ai encaissé la raclée !! J'étais pas sage non plus, je l'insultais, je lui crachais dessus...

Mais aujourd'hui, quand il va derrière la maison pour se laver dans sa bassine, les gens le prennent en photo et se moquent de lui et le mettent sur Facebook... Et ils font ça aussi quand il va pleurer sur la tombe de sa mère.

Matei

Tarascon 2016

traduit du roumain

L'oncle avait la main froide

Je vous raconte cette histoire qui m'est arrivée : j'étais enfant. J'étais seul à la maison. C'était à Lugoï, là où j'habitais avant. J'avais dix ans tout au plus. On était voisins, avec mon oncle, et la clôture qui nous séparait était cassée. C'était dans un village, pas en ville, et c'était comme ça : des maisons avec un jardin séparé par une clôture.

J'étais donc tout seul et je regardais la télé. Les autres étaient de l'autre côté, chez mon oncle, et ils discutaient. Soudain, le robinet s'est ouvert, dans la cour. Je suis sorti. Mais là, personne. Et je peux vous dire que la suite m'a choqué : la porte de la chambre, derrière moi, elle s'est ouverte. Et c'est pas possible qu'il y ait eu un courant d'air, il n'y avait pas de vent. J'ai fui chez mon oncle. "Regarde ce qui arrive, regarde ce qui arrive !". Ils m'ont répondu "Allez, petit, rentre à la maison, qu'est-ce qui te prend ?" Ma sœur est venue avec moi, accompagnée de mon cousin. Il est resté le temps qu'il est resté avec moi puis il est rentré chez lui.

Le lendemain, il nous a raconté qu'il avait vu son oncle, qu'il lui avait serré la main - vu qu'on se salue quand on se croise, non ? "Salut", "Salut", et on se tend la main. L'oncle avait dit qu'il cherchait quelqu'un. Mon cousin en lui serrant la pince s'était rendu compte qu'elle était très froide. Ensuite, on a appris que son oncle, l'oncle de mon cousin, était mort la veille. Je vous jure. Sa mère était en larmes, tout le monde pleurait, et ils disaient "Tu vois, ce que tu as raconté, c'est vrai : c'était son oncle, le mort, celui qui est venu ouvrir le robinet chez toi !".

Je vous jure, ces choses sont réelles. Il y en a qui disent c'est pas vrai qu'on puisse voir le mort. Le mort, il existe avec les esprits, je vous le jure. J'en ai vus, pour vous parler comme ça !

Koko

Marseille 2015

traduit du roumain

J'avais 7 ans en 1989

Je me souviens, j'étais chez mes grands-parents avec ma mère, à la campagne, à Broșteni, et je voulais qu'on rentre à la maison. À l'époque on faisait du stop, on prenait ce qu'on appelait des "occasions" : on faisait un signe et on vous prenait en voiture. Et nous, on devait rentrer à Urziceni. D'un coup, on voit de nombreux tanks sur la route, alors ma mère demande "Qu'est-ce que c'est que ces grosses machines sur la chaussée ?" "C'est des tanks, c'est la guerre qui commence". Quand j'ai entendu ça, j'ai eu peur. J'avais en tête ce que ma grand-mère me racontait de l'époque où les Russes sont arrivés, quand il y avait la guerre et qu'elle devait se cacher dans des trous sous la terre... Je me disais qu'il y aurait des bombes, qu'on devrait partir de la maison, j'avais vraiment peur... Peu de temps après, une semaine plus tard, j'ai entendu à la télé qu'on avait tué le président... Et je demande à ma mère "Qu'est-ce que ça veut dire, comment il a été tué ? Qui a tué le président de la Roumanie ?" Et ma mère "Parce qu'il était voleur, et ils ont voulu le tuer". "Mais maintenant c'est fini, la guerre ?" "Oui, maintenant c'est terminé, ça va, tout le monde a tout ce qu'il veut". C'est tout.

Mihai

Tarascon 2016

traduit du roumain

J'ai tué la chèvre de la voisine

Que fait un petit enfant qui vit à la campagne ? Qui a des poules, des canards ? À 5 ou 6 ans, je portais une brassée d'herbe aux vaches, à la basse-cour. Je jouais avec les poussins, il m'arrivait de les serrer si fort que je les étouffais. Grand-mère ne me disait rien. Elle trouvait les poussins morts et moi je disais "Qui sait ? Peut-être que c'est un animal qui est passé par là et qui les a tués ?" "Non, je sais, c'est toi qui les as

étranglés...” Et moi je disais “Nooon...”. La vie d’un petit enfant à la campagne est faite de ces petites histoires.

Chez mes grands-parents, loin de la ville, j’ai eu une jolie petite enfance. Je peux dire que même chez mes parents je n’étais pas aussi bien. Ils me passaient absolument tous mes plaisirs.

Quand j’ai un peu grandi, je suis allé à l’école. Je n’y allais jamais sans quelques sous dans la poche, j’en avais même pour les autres enfants. Mes grands-parents avaient de l’argent, une bonne situation. J’ai eu une enfance chargée d’événements.

On allait, avec les autres enfants, piquer des cerises dans le jardin des voisins. Et pourtant il y en avait dans notre verger. Grand-mère me disait “Tu n’as pas ce qu’il faut à la maison ? Des abricots, des cerises, le jardin en est plein !”. Mais je crois bien qu’elles avaient meilleur goût, les autres...

On en a vécu des péripéties...

Un jour je suis resté coincé dans un abricotier... le propriétaire m’attendait en bas avec un gros bâton ! Je suis resté là pendant quelques bonnes heures jusqu’au moment où grand-mère l’a appris, par l’intermédiaire des autres enfants. Elle l’a engueulé “Tout ça pour trois abricots ! Venez, je vous en donne tout un seau ! À quoi ça ressemble de laisser le petit coincé là-haut, sans manger, sans pouvoir se soulager ? S’il a été bête, c’est bien de ne pas vous avoir pissé sur le haut du crâne !”

Toujours chez ma grand-mère. Un jour, elle se dispute avec la voisine... Et c’était encore à cause de moi. Elle avait un jardin plein de fleurs, et moi, sur le chemin de l’école, un jour, j’ai voulu apporter un bouquet à la maîtresse. Mais la voisine m’a surpris et elle m’a flanqué une correction... Grand-mère tenait beaucoup à moi : elle n’a pas eu de fils et elle s’est engueulée avec la voisine, à cause de moi. Et voilà que la voisine lui donne un coup de bêche sur la tête ! Vous pensez bien qu’elle a fait quelques jours d’hôpital. Pendant ce temps, celle qui m’avait pris ma grand-mère, qui me manquait énormément, j’ai commencé à la détester. Pensez donc que j’étais seul avec grand-père, et lui, il était plus dur, il ne me donnait pas un sou. Cette voisine qui avait fendu le crâne à ma grand-mère, je la haïssais de plus en plus.

Elle avait une chèvre qu'elle maintenait au bout d'une chaîne, attachée à un arbre du verger. Alors j'y suis allé et je lui ai pendu sa chèvre. Je l'ai étranglée avec la chaîne. J'ai tué la chèvre de la voisine⁵ !

Le Paysan
Marseille 2016
traduit du roumain

La carte de téléphone

On m'appelle Răul-și-atât⁶. J'avais dans les 15 ans. Un jour, maman m'envoie à la ville d'à côté, vu que nous vivions au village, pour acheter une carte de téléphone. C'était pour téléphoner à papa qui était parti en Allemagne. Elle me donne environ 2 millions, des lei anciens, ça fait environ 50 euros.

J'étais sur mon vélo, je pédalais, et je passe devant un de ces trucs, vous savez, où se trouvent des machines à sous. Je suis entré dedans, j'y ai perdu tous les sous de maman. Je me suis alors demandé comment j'allais faire : il ne me restait plus rien. J'étais là, à tourner dans tous les sens, en me demandant comment j'allais m'en sortir, quand je suis passé devant un ferrailleur. Vous savez, ces endroits où on vous achète les vieux métaux. J'ai forcé l'entrée, j'ai cassé un carreau, j'ai trouvé une bourse pleine d'argent. J'avais l'âge que j'avais et je n'ai même pas pris tout ce qu'il y avait dedans ! J'ai paniqué, je pense. J'ai pris ce qui tenait

5. Dans cette histoire habilement menée, le narrateur utilise tous les codes d'une histoire du conteur roumain Ion Creanga (1837-1889) : le milieu campagnard, la truculence, parfois l'obscénité bien utilisée... et l'auto-ironie nationale. Dite en pouffant de rire, la dernière phrase est une sorte de parodie d'un proverbe populaire. "Que meure la chèvre du voisin" signifie tout le mal que l'on souhaite à celui qui a plus que vous et que l'on envie pour cette raison.

6. Sobriquet, comme s'en donnent la plupart des truands : Le-Mal-et-c'est-tout.

dans une seule main ! Comme dans l'histoire de Pâcală⁷, qui avait besoin de 35 galbeni⁸, qui en trouve tout un sac dans le tronc de l'arbre et qui ne prend que les 35 qu'il avait besoin ! J'ai pris dans les 35 millions et quelque, si vous savez comment c'est, les sous en Roumanie (environ 800 euros). Avec cet argent, je suis allé acheter la carte de téléphone de la valeur que voulait maman, je suis rentré à la maison, mais très tard le soir. Maman m'a bien engueulé, qu'est-ce que j'avais bien pu manigancer pendant tout ce temps ? Moi, je lui ai rien dit. Comment j'aurais pu avouer que j'étais allé fourrer mon nez dans des affaires pareilles ? J'ai inventé que j'avais perdu du temps parce que le magasin n'était pas ouvert, en bref, ma mère, je lui ai fait avaler n'importe quoi.

Tout cet argent que j'avais, je savais plus quoi en faire ! J'ai pris un vélo pour mon petit frère, je me suis acheté un scooter de montagne, et il me restait des sous ! Je les gardais même pas à la maison, parce que maman m'aurait demandé d'où je les avais "Comme tu t'es fait cet argent ? où tu as trouvé ça ?" Je les ai donc confiés à un copain qui les gardait chez lui, dans son garage.

Elle a bien fini par savoir que j'avais de l'argent ; toutes ces choses que j'avais soudain, j'ai pas pu les cacher bien longtemps. J'ai bien dû lui raconter... mais à moitié. Aujourd'hui, elle croit que j'ai gagné cet argent au casino⁹. Et que c'était un coup de chance.

À partir de ce moment-là, ce que je voyais dans les mains des collègues, pour avoir la même chose, j'ai volé. Et voilà que j'ai volé, j'ai volé. J'ai fait tout ce qu'il ne fallait pas faire. Peut-être que si papa avait été là il

7. Personnage de la littérature populaire orale et dont les histoires ont été racontées par Ion Creanga. Pâcală est le plus jeune mais aussi le plus bête de trois frères. Dans toutes ses actions, il agit au pied de la lettre, manifestant un sens de l'absurde qui, depuis, a fait florès dans toute la littérature roumaine. Dans une des histoires de la série, Pâcală cherche à ramener à la maison l'argent de la vente d'une vache qu'il n'a pas vendue mais tout simplement tuée par bêtise. Il trouve tout un monceau de pièces d'or dans le creux d'un arbre qu'il vient d'abattre. Mais il ne prend dans le tas que le prix de sa vache, 35 pièces d'or.

8. Nom de plusieurs monnaies en or qui avaient cours dans les Principautés roumaines (jusqu'au 19e siècle).

9. Dans les années 1990, le pays s'est couvert de "casinos", c'est-à-dire de salles pleines de machines à sous. Rien qui ne concorde avec l'impression "tapis rouge et scintillements" qui accompagne d'ordinaire le mot "casino".

m'aurait dit "Fais attention, tu vas te retrouver en prison". Car c'est ce qui est arrivé. Maintenant c'est trop tard : depuis mes 19 ans j'écume les prisons. Rien qu'en France.

Răul-și-atât

Marseille 2016

traduit du roumain

On finit tous par grandir

J'étais un enfant de 10 ans, quatre sœurs, trois frères, et puis l'aîné est mort. Papa nous aimait énormément. Six mois plus tard, il est mort à son tour. À partir de ce moment, la famille a changé. Quand le chef de famille, le père, n'est plus là, la famille se brise, c'est quelque chose de douloureux, quelque chose de grave. Juste après la mort de mon frère, papa avait commencé à toucher à la bouteille. Quand il laissait la bouteille, on le retrouvait au cimetière, sur le caveau, au chevet de mon frère. "Allez, tu fais quoi, tu viens pas à la maison ?" J'aurais voulu parler encore avec lui. Mais en moins de six mois, il est mort lui aussi. Je suis un des plus jeunes ; je suis resté avec mes sœurs qui étaient mariées. 10 ans ! Que faire à 10 ans ? Tu vas à l'école. Mais tu veux aussi mettre quelque chose sur la table. Maman, âgée... Je me suis mis à chaparder. J'allais à l'école, mais je chapardais aussi. Que voler à 10 ans ? Pas seulement des cerises, je dois avouer.

On habitait quelque part à la campagne, quelque part près d'Urziceni. Il y avait des fermes, des élevages de porcs, de bétail. J'y allais et je piquais ce que mangeaient les porcs : du son, des trognons de maïs broyés, et je vendais ça. Des sacs comme ça, ça coûtait 100 lei, une somme à l'époque. On pouvait manger avec ça. C'est une histoire triste. Peut-être que certains qui ont réussi peuvent rigoler de ce que je raconte. Ils peuvent se moquer.

Bon, petit à petit j'ai fini par grandir, comme cela arrive à chacun d'entre nous. Je suis arrivé à l'âge de 16 ans. À l'âge de 16 ans, à l'époque du

communisme, sous Ceaușescu, je ne pouvais pas travailler, prendre un emploi. Si un cousin ou un parent s'avisait de me prendre avec lui pour travailler et qu'il m'arrivait quelque chose, c'était lui qu'on rendait responsable. Mais j'ai quand même travaillé. Ayant un beau-frère qui travaillait dans le bâtiment, je suis parti dans une ville, une grande et belle ville : Timișoara.

Dans mon village, la plupart d'entre nous, nous travaillons dans le bâtiment. C'est comme le village de Bolintin, c'est pareil. On était donc une équipe de gars de Bolintin et une autre de chez nous. On construisait des usines.

Radu

Tarascon 2015

traduit du roumain

Et le couteau est resté dans la cuisse

Je m'appelle Alexandru, je suis allé à l'école jusqu'en 9^{ème}. J'ai bien commencé le lycée, la 10^{ème}, mais au bout de deux mois, en rentrant à la maison avec un copain et avec plusieurs autres, j'ai eu une dispute avec trois garçons. Je me suis fâché, j'ai téléphoné à un collègue, on est allés en ville, j'ai acheté un couteau et un spray. À mon retour je l'ai placé dans mon pupitre, le couteau, j'ai donné le spray à mon collègue, et on a dit comme ça "Dans les couloirs du lycée, tu te mettras derrière l'autre, tu lui enverras le spray dans la figure et moi j'aurai qu'à enfoncer le couteau". Ce que j'avais prévu de faire, je l'ai fait. On est sortis dans le couloir, il faisait noir, on a coincé les trois : tout le monde était sorti à part nous. On les a coincés, je lui ai enfoncé mon couteau dans le corps, je les ai frappés... Un, je l'ai tailladé au bras, l'autre dans le ventre, le troisième à la jambe et mon couteau est resté planté là. Le type est tombé dans le coma. Moi, j'ai pris mon sac, je suis rentré chez moi, j'étais contrarié, mes parents m'ont demandé "Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il y a un truc qui cloche ?". J'ai répondu "Il ne s'est rien passé". "Allez, dis-nous", et

je sais plus quoi encore et j'ai redit qu'il ne s'était rien passé. Après, j'ai dit à maman "Maman, j'ai fait une connerie, je suis pas allé à l'école", elle m'a disputé. Je ne lui ai donc pas tout dit. Puis tout le restant de la semaine je suis resté à la maison, j'ai travaillé avec mon père, et au bout de deux semaines, la police est venue chez nous. "Monsieur S., veuillez vous présenter au procès" et je sais plus quoi. J'y suis allé, j'ai dit ce que j'avais à dire, et il ne s'est rien passé. Je suis rentré à la maison, mes parents me sont tombés dessus pour que je retourne à tout prix à l'école, j'ai dit que non, pendant une semaine je suis encore resté à la maison... Deux semaines après la première visite de la police, ils sont revenus pour m'arrêter. J'ai fait trois mois de détention provisoire. Du coup, j'étais drôlement en retard avec tous les devoirs, dans toutes les matières. Les professeurs m'ont dit que je devrais passer des examens, vu que j'avais pas la moyenne... Il restait trois semaines jusqu'à la fin du semestre.

Durant ces trois semaines j'ai tout, tout appris et j'ai eu la moyenne partout pour passer au semestre suivant. C'était le contrat que le juge m'avait mis entre les mains si je voulais rester en liberté. Pendant trois ans, chaque mois j'allais signer le registre au poste de police puis au bout de ces trois ans j'y allais tous les trois mois pendant un an et demi et au bout d'un an et demi, je suis parti en France. J'ai volé, je sais pas quoi, et je me suis retrouvé en prison, où je suis aujourd'hui.

Vous savez, quand on commence l'année, chacun cherche ses "grades"¹⁰. Vous savez ce qu'on m'a fait ? On a insulté mes morts. Or j'ai une sœur qui est morte. Ça a été suffisant. Si on me dérange, je dérange en retour trois fois plus.

Alexandru

Tarascon 2016

traduit du roumain

10. Les "repères", dans la hiérarchie officieuse des gros bras.

Je ne sais pas mes lettres

Je m'appelle Stancu, je suis né le 23 mai 1989. Que vous dire ? Je veux vous raconter certaines choses de ma vie, à savoir l'école. J'ai été à l'école pendant deux ans seulement. C'était difficile, il faut beaucoup de choses pour avancer, pour aller à l'école. Mes parents étaient très pauvres. Il n'y avait pas de travail. On était plusieurs à la maison et c'était pas possible, j'ai pas pu continuer. En plus dans ma famille personne ne sait lire, ni mon père ni ma mère, j'ai une sœur qui a deux ans de plus que moi et elle non plus. Il n'y a que deux de mes sœurs, plus jeunes, qui savent lire. Donc à part elles et moi, personne *ne sait ses lettres*. C'est tout ce que j'ai à dire. Oui, l'enseignement était gratuit, mais pour les livres ? Pour les stylos, pour s'habiller, d'où vous preniez l'argent ? Et les chaussures ? Il en faut des choses, des cahiers, des stylos, des crayons, des vêtements, vu que tu n'y vas pas pieds nus et sans rien sur le dos. C'est interdit. Il faut être dans le rang, je dis pas supérieur aux autres mais au moins dans le rang. C'est la première fois que je suis en prison, ça m'est très difficile, très, la famille est seule, et j'espère que ce sera la première et la dernière fois.

Stancu

Tarascon 2016

traduit du roumain

Mon assurance en prison

Mon frère et moi, on était petits et on se faisait quatre ou cinq magasins dans la journée, et on prenait rien, peut-être deux paquets de cigarettes, et peut-être de la monnaie pour mettre dans les machines à sous... On attendait que ça ferme et on y allait, quatre ou cinq minimum... On avait tout un trajet... Même les flics, ils nous disaient "Ben celui-là, vous l'avez oublié ou quoi ?" et finalement on allait le casser, celui-là aussi. Ils nous indiquaient même la petite fenêtre par où on pouvait passer... Oui, ça se

passait comme ça. Parce que c'est comme ça qu'ils avançaient en grade. Sur notre compte. Car on avouait tout, quand on se faisait prendre, vu qu'on savait qu'ils pouvaient rien nous faire... Jusqu'au jour où ils nous ont menés dans une maison de correction, à 12 ans. Je peux vous dire qu'avant d'y aller, on volait encore avec crainte, mais qu'au retour de la maison de correction, on a repris ça de plus belle, jusqu'à 14 ans, et quand j'ai eu 14 ans, ils m'ont fait ma carte d'identité (moi j'en voulais pas), rien que pour pouvoir m'arrêter, alors... On nous a dit "Faites gaffe, la prochaine fois c'est la prison, et là, attention, vous y risquez votre vie !".

Alors qu'est-ce que j'ai fait ? Je me suis fait un magasin, j'ai fait le plein de cigarettes, je suis allé voir ma tante et je lui ai dit "Il faut les apporter à mon oncle en prison : avec toutes ces cigarettes, il aura de quoi pour me protéger si j'arrive en taule !"

Mihai

Tarascon 2016

traduit du roumain

Première prison à 14 ans

On m'appelle Pistruiatul¹¹. Nous sommes des voleurs, car c'est comme ça que ça s'appelle aujourd'hui. Papa était rentré depuis trois mois, il avait trois maisons et moi j'allais à l'école ! Mais un cousin vient me trouver pour qu'on vole un porc à la ferme d'État. On est allés le voler, on l'a vendu pour je sais plus combien. J'étais dans le bus, je mangeais un gâteau, j'avais une bouteille de Pepsi, je m'en rappelle même si ça fait des années, et j'ai trouvé ça bien, cette vie, alors j'ai continué. Je suis allé de nouveau voler un cochon, un gros de 34 kg, pendant que mon

11. "Le Rouquin" fut une série TV très populaire dans les années 70 en Roumanie. Réalisée à des fins de propagande, elle mettait en scène les aventures d'un ado de 13 ans dans les années 40, avant l'instauration du communisme. Le jeune héros se retrouvait à aider clandestinement un militant communiste dans l'attente du renversement de pouvoir.

cousin, ce gros malin, il a rien trouvé de mieux que de frapper le gardien avec une pierre à la tête. Première prison, 3 ans. À la sortie de Bacău, la prison pour mineurs, j'ai vu les gens comment ils étaient habillés et j'ai continué sur ma lancée. J'ai volé et je suis pas resté en liberté plus d'un mois. Retour en prison. Puis à ma libération, je me suis marié avec une fille de Bucarest, une tzigane des villes.

On m'a trompé sur elle, elle avait juste 12 ans et demi alors qu'on m'avait dit qu'elle en avait 14. Je l'ai trouvée au marché, je l'ai amenée à la maison, je l'ai emmenée au cinéma, puis il y a eu des discussions avec ses vieux, "Oui oui oui" et ils ont insisté en disant qu'elle avait 14 ans et finalement au bout d'une année, pardon de vous dire, elle est pas restée ma tzigane, parce que nous, on veut des enfants, et ça faisait déjà plus d'un an sans rien, alors ma mère lui a dit "Ouste, tu retournes chez toi"... Ma tzigane, pardon, elle savait pas ce que c'était le sexe et elle est rentrée chez elle, mais pour revenir ensuite. Et elle m'a attendu, car il s'agit de parler honnêtement, elle m'a attendu pendant trois *mandats*. Elle en avait marre, c'était une jeune tzigane elle a finalement voulu voir la vie de son côté... C'est la pauvreté et les femmes qui mènent les hommes dans la grande misère. Et je suis plus ce que j'ai été.

Si on a fait de la prison depuis tout petit et qu'on arrive à notre âge sans maison, sans famille, nos enfants, on les a pas élevés et les grands-parents, allez savoir comment ils les ont éduqués. J'ai 42 ans, je sors en... 2018. J'aurai 45 ans, qu'est-ce que je vais faire à 45 ans ? Pas de travail, pas de métier, je ne connais absolument rien. Quand je rentrerai chez moi à 30 km de Bucarest, je me dis : pas de maison, pas de voiture, tout le monde a sa vie là-bas... Il se passe quoi si je me repens pour de vrai, quand je sortirai Dieu me verra comme je suis. Je veux laisser la boisson, ne plus voler, tout. Si je sors, je fais quoi, je peux prendre un emploi à 150 euros ? C'est à ça que correspond un salaire roumain. Alors j'ai pensé à ce qu'il y a de mieux. Soit je meurs en prison soit je fais comme tout le monde, maison, famille... Mais comme je suis en prison depuis

l'âge de 14 ans, quand je sortirai, je continuerai ce métier parce que je n'ai pas le choix.

Pistruiatul
Tarascon 2015
traduit du roumain

La faux dans le crâne

Je suis de Orăștie, département de Hunedoara. C'était en 2001, j'avais huit ans, mon père est parti à la foire aux chevaux. Des tziganes lui ont foutu un coup de faux sur la tête. Avec la faux sur la tête, ils l'ont conduit à l'hôpital. Ils ont attrapé ceux qui lui ont donné ce coup de faux. Mon père a survécu deux semaines à l'hôpital avec le crâne brisé.

Mes grands-parents m'ont élevé, avec ma tante. Ils m'ont élevé jusqu'à ces dernières années. Ensuite, j'ai commencé moi aussi à venir en ces pays étrangers, avec mon oncle, ma tante, et tout comme ça, je suis allé avec eux jusqu'à ces derniers temps.

Anatol
Marseille 2015
traduit du roumain

Les jumeaux

J'ai choisi une histoire de mon enfance, une histoire authentique.

Je suis né avec une sœur jumelle. Depuis notre naissance, ma sœur et moi, nous n'avons pas réussi à nous entendre. On se chamaillait, on se battait, on se menaçait... Nos parents devaient jouer les arbitres entre nous. Il fallait en permanence quelqu'un entre nous pour éviter le pire.

Donc, ça a été la détestation au premier regard.

Le temps a passé, nous avons grandi, mais à 5-6 ans, les petits enfants que nous étions, rien à faire, ne s'entendaient pas. Elle ne tolérait pas et je ne tolérais pas non plus. Les parents nous ont séparés. Ils ne pouvaient plus poursuivre leurs activités normales, comme aller travailler, puisqu'ils ne pouvaient pas nous laisser seuls. Les fois où ils ont essayé, ils m'ont retrouvé amoché, écorché, ou elle, ou avec la tête ouverte. Impossible de nous laisser seuls. Donc ils nous ont séparés. Ils m'ont amené chez les parents de papa, dans une autre ville, et elle, ils l'ont gardée à la maison. La haine s'est décuplée. De mon côté, cette fois-ci. Je ne la supportais plus du tout : je me disais qu'ils l'aimaient plus que moi, puisqu'ils la gardaient près d'eux.

J'attendais donc de grandir pour prendre ma revanche sur ma sœur. À cause d'elle, mes parents me rejetaient, ils laissaient aux grands-parents le soin de m'élever. Voilà ce que j'avais en tête, dans ma tête d'enfant, et je ne réalisais pas qu'ils nous avaient séparés pour éviter que quelque chose de grave ne nous arrive, que je ne la tue ou qu'elle me tue ou que l'un de nous ne se retrouve infirme à la suite d'une dispute... Nos parents avaient pris une juste décision.

Les années sont passées et nous avons grandi. Elle s'est mariée, assez jeune, à 18 ans à peine. Jusqu'alors, nous nous voyions très rarement et encore, en présence des parents ou des grands-parents. Elle s'est donc mariée et je suis allé aux noces – il y a chez nous des traditions très belles autour des mariages et je n'allais pas manquer ça.

C'est alors qu'a germé en moi un sentiment de grand amour pour ma sœur. La haine que je ressentais depuis tout petit, à partir du moment où le prêtre l'a couronnée devant l'autel¹² s'est transformée en un sentiment de véritable amour. Lorsqu'elle a atteint l'âge de 18 ans, elle m'a fait cadeau d'une montre, que je porte encore aujourd'hui : une montre russe, de marque Racheta¹³. Le jour de son mariage marquait le début d'une vraie amitié et nous sommes devenus enfin de vrais frère et sœur. Nous sommes devenus frères et sœurs à l'âge de 18 ans ! Avant, nous étions des ennemis qui se haïssaient à mort.

12. Selon le rite du mariage orthodoxe.

13. Prononcer "Rakéta".

Elle a fait des études, elle est devenue assistance médicale, elle a poursuivi et elle est devenue médecin généraliste.

Cette montre est aujourd'hui très vieille et je la garde à sa mémoire, car elle est morte à l'âge de 42 ans seulement.

Le Paysan

Marseille 2015

traduit du roumain

La maison aux djinns

C'est une histoire vraie. Il y en a qui n'y croient pas, moi j'y crois. La vieille, elle-même, me l'a racontée le lendemain, et elle a juré sur le Coran qu'elle avait vu tout ça.

C'est donc l'histoire d'une vieille femme. Une voisine. Elle a demandé un jour à la municipalité de lui attribuer une maison. Il se trouve qu'il y avait une maison fermée dans le quartier. Ça faisait plus d'un siècle qu'elle était inoccupée. Elle a fait une demande, elle leur a dit que, peut-être, elle pourrait, elle, l'occuper, cette maison, puisque de toute façon personne n'y habitait. La maison est vide, elle s'est dit "Je m'y installe, ça sera toujours mieux que de payer un loyer d'un an ou deux alors que je ne suis même pas sûre de vivre aussi longtemps".

La municipalité a accepté. Ils lui ont donné les clés. On a fait une réunion de voisins, et nous, les gosses, on est entrés, on lui a fait un grand ménage, on a refait la peinture... Et puis elle s'est installée.

Pour la première nuit, elle a préparé un dîner et a mis le plat sur la table. Elle l'a laissé en le couvrant d'un tissu comme c'est l'usage. Elle a mis un peu d'eau... Tout ce qu'il faut pour eux. Parce qu'elle savait. On lui avait dit qu'il y avait des esprits dans cette maison, parfois on entendait les fenêtres claquer même s'il n'y avait personne à l'intérieur. Des bruits comme si c'était habité par une présence. Elle l'a fait pour eux ce dîner. Et la nuit ils sont venus, ils ont mangé. Le lendemain en se réveillant, elle a vu : ils avaient tout mangé. Tout mangé. Elle s'est dit "Alors ce soir, il

vaudrait peut-être mieux que j'égorge un coq. Il faut verser du sang dans cette maison. Oui ce serait bien”.

Elle égorge donc un coq. Elle décide de préparer du henné en plus ; le soir elle s’y met, et elle entend une voix de fille qui lui dit “Moi aussi je veux bien que tu m’en mettes”. Une main s’est tendue. Et la vieille, elle lui a mis du henné à cette main. Le plus étrange c’est que ce n’était pas une main comme nous, c’était un pied de cheval. Je vous jure – c’est la femme qui me l’a raconté. Elle nous l’a raconté à nous, aux voisins, à tout le monde. Cette main qui s’était tendue, c’était un sabot d’âne, de cheval peut-être... Elle l’a prise et lui a mis du henné. La vieille n’a pas eu peur. Voilà. Elle s’est installée dans cette maison et a dit qu’elle n’avait plus entendu de bruits. La seule chose, c’est qu’elle leur laisse à manger parfois et qu’ils viennent. C’est tout. Sinon il n’y a rien à la maison. Ils ne l’ont pas inquiétée, et elle y vit encore aujourd’hui. Elle n’a jamais eu peur.

Zeïn

Toulon 2016

traduit de l’arabe

Des familles et des amours

Conflit au camp tzigane

Je suis de Ialomița, Urziceni, Roumanie, on m'appelle Le Prince. Quand j'avais 6 ans, papa s'est retrouvé en prison pour crime. On avait du terrain avec du maïs, du blé, de tout. Obligatoirement, personne n'était plus là pour faire à manger. Maman m'a alors appris à faire la *mamaliga*¹⁴ et le pain. Je pétrissais, je mettais de l'eau au congélateur. De chez nous jusqu'au maïs il y avait 3-5 km à pied. Je faisais cuire les haricots pour maman et pour mes grands frères.

J'ai énormément volé. On était d'une pauvreté extrême. J'ai vécu dans un village où on nous huait comme "Voleurs !" parce qu'il y avait pas pires que nous, et parce que papa était enfermé pour crime. On était très vexés, très malheureux. Maman à l'époque travaillait à la ferme collective. Et elle aussi elle volait, de l'avoine, du maïs, du blé, pour nous élever, on était nombreux, 5 gars et 2 filles, et je sais pas, on était très très affligés. On volait des poules, des porcs. À un moment donné, j'étais plus grand, j'avais 12-13 ans, j'allais voler des fruits dans les jardins, chez les voisins, et j'allais au marché pour faire un peu d'argent et acheter un peu autre chose pour maman et mes frères. Et je sais pas, j'ai grandi comme ça. À l'époque il y avait pas encore des caméras, des alarmes, et je volais toutes sortes de choses, des parfums, du shampoing, tout ce qui me tombait sous la main.

Je me suis pas marié avant l'âge de 21 ans ! Et quand je me suis marié je suis venu ici, dès 2002-2003, en France.

Quand ma femme a eu 18 ans je l'ai amenée. On ne savait pas bien comment faire, j'ai volé un peu de produits cosmétiques, d'essence, un peu de cuivre... Pendant ce temps mon frère a commencé à jouer un jeu de hasard qui s'appelle *barboute*¹⁵, qu'on joue avec des dés. Tout ce que je volais dans les magasins, je le vendais même pas moitié prix aux Arabes, dans les taxiphones, les kébabs, et il y avait aussi une sorte de foire où on vendait tout en posant les choses par terre, et à moitié prix. Finalement, j'ai accumulé un peu de sous. Je me suis débarrassé de mon

14. Bouillie de maïs. Equivalent de la polenta italienne.

15. *Barboute* (*barbut* en roumain) : jeu de dés, également connu dans les milieux interlopes français.

frère, de Toni qui m'avait exploité quand je mendiais... Je lui ai donné ce que je devais lui donner... J'ai forcé une maison, une petite, et j'y mettais ce que j'avais volé, un ordi portable, un vieux téléphone mobile... mais mon frère, il me suivait, et quand j'étais parti pour mendier, il rentrait chez moi et il me volait ce que j'avais pour jouer aux jeux de hasard. Finalement, il y a eu l'ouverture de Western Union pour envoyer de l'argent à la maison, 20, 100, 70... Peu à peu, j'envoyais ça. J'ai donc peu à peu économisé et vers 2007 je peux dire que j'avais des sous et là où on vivait, tout le monde n'avait pas de l'argent comme ça. J'avais environ 26 000 euros de côté. Quand mon frère, qui s'était fait une maison en terre, en Roumanie, une même pas finie, a vu ce que j'avais, il est devenu d'une sacré jalousie, il me frappait, il m'insultait. En 2007-2008 je me suis construit une jolie maison tout seul, jolie, deux chambres, une cuisine, je n'ai pas encore fini la douche complètement parce qu'on n'a pas encore fait l'adduction d'eau... Et en 2013 je suis tombé pour mon frère et ma femme... Je me suis retrouvé en prison. Voilà comment.

En 2013 j'avais encore plus d'argent, 36 000 euros cash, cachés chez un de mes voisins, 8 500 donnés à mon frère, 6 000 à Toni. Mon frère me demandait des sous, je lui ai donné 4 000 euros dans le dos de ma femme, et 4 000 officiels.

J'allais à une foire, la dernière avant de me retrouver en taule, qui s'appelait Fos la Mer, 2011, une période où j'ai commencé à voler énormément, des marteaux piqueurs, des meuleuses, des tronçonneuses, énormément d'outillage et beaucoup de cuivre, en gare et ailleurs. Un jour j'étais avec mon frère et on voit sur un rond-point des filles qui faisaient le trottoir, pardon de l'expression, des prostituées. Il y avait une Roumaine de Bucarest qu'on ne connaissait pas, une Bulgare et deux autres de je ne sais pas où, des Françaises. On y va deux ou trois fois, et mon frère, mon propre frère auquel j'ai donné tout cet argent, il a été cherché ma femme en lui disant "Viens voir ce que fait ton mari". Il lui a montré, elle a vu où j'allais, que je payais, quoi, 20 euros. C'était à l'arrière de la foire, bref ils m'ont suivi. Je faisais ce que je faisais. Au retour à la maison, scène de ménage. Ma femme me demande de jurer. Je me suis engueulé avec mon frère. J'ai bien envoyé quelques baffes à ma femme, mais c'est

mon frère, cet escroc, qui est allé chez les flics, et ce salaud, je ne sais pas comment il l'a embobinée, il l'a séduite.

J'ai écopé d'un an de prison. Et ce que je n'avais pas su c'est que c'était sur la déclaration de ma femme. C'était un complot de mon frère et de ma femme. Ils m'ont accusé de l'avoir menacée de mort avec un couteau, de l'avoir envoyée sur le trottoir, contrainte à la prostitution, etc. Ils ont fait de moi le grand responsable, une sorte de parrain. Finalement j'ai fait 15 mois parce que j'avais un reliquat, je sais pas comment on dit, de sursis, et même trois. 1 mois, 3 mois, 6 mois.

À ma sortie après ces 15 mois, j'ai été directement expulsé en Roumanie. J'ai sacrifié un cochon, normal. J'ai pas attendu plus de 4 ou 5 semaines et je suis rentré en France où ma femme était restée. Je reçois un coup de fil de ma belle-sœur qui me met au parfum comme quoi mon frère, l'escroc, il l'a trompée en couchant avec ma femme Claudia, et trahi moi, son frère. Ça a été un choc pour moi. Elle m'a raconté aussi comment il m'a maudit, chez nous on maudit sur l'argent, sur la tête, sous la ceinture...

Mais avec tout ça on s'est pas engueulés mais j'ai demandé des explications. Alors là, il a été chercher sa femme, il l'a attachée avec du fil barbelé, vous savez, avec des pointes, et il l'a frappée avec une chaîne parce qu'elle m'avait raconté qu'il l'a trompait avec ma femme. Mais moi je croyais davantage ma belle-sœur que lui : c'est elle qui m'a élevé. J'ai cherché à comprendre "Dis-moi si c'est vrai, parce que si c'est le cas, ma femme Claudia, je la tue moi-même". Chez nous, la loi dit qu'il faut la tondre et la jeter à la rue, toute nue, ce sont les lois de nos ancêtres. Pire, j'ai appris que mon neveu avait couché avec elle en premier. Moi je pensais à un seul truc : j'ai des frères, j'ai des oncles dans le vaste monde, des hommes qui connaissent la vie, qu'est-ce qu'ils vont dire devant tout ça ?

Mon frère est allé boire. Comme on trouvait pas la vérité, j'ai dit "C'est toi ou moi". Je suis allé chercher un sabre que j'avais mais j'ai pas voulu le tuer ou le blesser, je voulais lui faire peur pour qu'il dise la vérité et que si c'était vrai, que je l'abandonne, elle. J'habitais dans une villa abandonnée. J'étais à mi-chemin quand une de mes sœurs m'appelle

pour me dire que c'est lui qui a le sabre et qu'il me cherche pour me couper la main.

Mais j'arrive au taxiphone quand une de mes sœurs me dit "Il a tué ta femme parce qu'elle a relevé ses jupes", ce qui chez nous ne se fait pas, c'est une insulte, "et il l'a frappée avec un manche à balai". Je suis rentré chez moi, c'est vrai j'avoue j'avais deux pistolets. Je vous jure que c'est vrai, je les avais volés dans la maison, les chargeurs ils étaient cachés dans une couette et les armes elles étaient cachées sous un cerisier. C'est ma belle-sœur qui les a déterrées et elle les a cachées dans une canalisation. Mon frère a téléphoné à la gendarmerie et il m'a fait porter le chapeau en disant que c'est moi qui avais tué ma belle-sœur. Je vous jure, je fais pas vingt mètres et je vois toute la gendarmerie, des mecs armés jusqu'aux dents, et mon frère il était avec eux, avec les gendarmes et les chiens ! Il est allé droit au trou sous le cerisier pour leur montrer et il leur racontait "Il vient de sortir de prison, il est très dangereux, il fait du trafic d'armes...". On m'a passé les menottes. J'ai pas donné mon vrai nom, j'ai dit *Manu Jansen*. Je voyais mon frère dans le dos des gendarmes qui me faisait signe avec ses doigts comme quoi j'allais en prendre pour 10 ans. Et je me disais "Battu, trois petits points, et avec l'argent perdu"¹⁶. Ma femme a dit qu'elle avait été gravement battue, battue comme Jésus Christ. Elle est allée l'après-midi à l'hôpital et elle est revenue le lendemain. Elle a déchiré le certificat médical. À la maison, mon frère a trop bu, il a pris un couteau et il a dit qu'il la tuerait. Mais toute la famille qui était sur le "platz"¹⁷ a dit que c'était moi qui battais et qui menaçais.

La fin est très belle, il faut m'écouter. Je vous ai dit que mon frère jouait beaucoup à barboute et qu'il devait de l'argent à un usurier : il lui a raconté que si moi j'échappais à la prison, je viendrais le tuer et qu'il pourrait plus lui rembourser tout l'argent qu'il lui devait ! Alors l'usurier, il a menacé ma femme "Si tu fais pas comme on dit, ça ira mal pour toi, je tue toute ta famille, je te fous le feu". Mais ma femme a été expulsée ! Sept jours plus tard devant le juge, elle a réussi à venir de Roumanie avec

16. "Battu, baisé et bien eu", traduction d'un proverbe.

17. Le campement.

sa mère, en avion, parce qu'elle savait que j'étais pas coupable. Elle a été menacée par la justice que si elle continuait à faire un faux témoignage on lui prendrait ses enfants jusqu'à leurs 18 ans.

Il y a dans ce monde le diable, qui est un lion, et nous on est au milieu sur une roue et cette roue elle tourne, elle tourne, pour que le diable puisse nous prendre. Quand il voit qu'on est faibles, il nous attrape et on devient sa chose. Mais quand il voit qu'on prie Dieu, alors le diable il peut plus nous attraper et c'est ce qui est arrivé, il l'a prise ma femme, au milieu, et tout simplement il a couché avec elle.

Le Prince

Tarascon 2015

traduit du roumain

Histoire de Chasséleille

J'ai eu une bonne amie, elle s'appelait "6 lei¹⁸", on l'appelait comme ça, "Şaselei" [*Chasséleille*], mais son vrai nom c'était Doïna, elle avait deux ans de plus que moi, et c'est avec elle que je passais du temps dans les rues de la ville. Elle venait aussi à la maison et j'ai même voulu me marier avec elle mais un andouille m'a pas laissé.

Chasséleille, si on lui donnait 10 000 lei ou 100 000 lei, elle les jetait par terre, elle en voulait pas. Ce qu'elle voulait, c'était de la monnaie, elle voulait *chasséleille* (6 lei), et elle vous jetait le billet à la figure en vous lançant du venin. C'est qu'elle était un peu folle. Toute la journée, elle la passait à mendier dans les rues de la ville. Pour elle, les billets étaient pas de l'argent, il n'y avait que les pièces qui lui plaisaient bien... Dès qu'on la croisait, elle demandait "6 lei". Mais comment faire 6 lei ??? Alors ça donnait ça : Elle "Donne-moi 6 lei". "Tiens, prends 10 000". "Mais va te faire foutre !"

18. La monnaie roumaine, au pluriel, se prononce "leille". Le chiffre 6 se dit "chassé", d'où le surnom de la petite fille.

Et l'histoire de Mioara et Paula. Parce qu'il y en a une qu'est une femme et l'autre un homme. Je le sais parce que mon oncle en a tenu une, Mioara. Elle était un temps avec mon oncle avant qu'ils se séparent, et elles sortaient, les deux femmes, je sais pas ce qu'elles faisaient, sincèrement, je crois qu'elles se mettaient les doigts dedans, je parle sérieusement ! C'étaient Mioara et Paula. Et Chasséleille, elle mendiait pour elles deux. Elles sont encore ensemble, elles vivent à deux, elles boivent à deux, elles dorment à deux, elles font des sous à deux... Elles lavent les escaliers dans les immeubles. Elles ont un garçon ensemble, Vidré il s'appelle... Il est handicapé, il est à Boranești.

Matei

Tarascon 2016

traduit du roumain

Sans elle je serais mort

J'ai 27 ans je suis né le 2 février 1989 à Urziceni, je suis marié, j'ai trois enfants, ma famille entière est ici en France, et moi je suis ici à Tarascon, en prison. À 17 ans, avant que je me marie, j'étais petit, je chapardais, à la campagne, chez nous, j'allais aux pastèques, au maïs, on avait des chevaux, une charrette, à cette époque-là. On était pauvres, comme on dit. À un moment donné je suis allé avec des tziganes du côté de Găești, parce qu'on y avait besoin de bras pour creuser des fossés pour les conduites de gaz. Et ils m'ont bien eu, ils m'ont dit qu'ils me donneraient 800 000¹⁹ par jour et au bout d'une semaine, deux, toujours pas un sou. J'ai fui Găești, quand j'ai vu la tournure que ça prenait. Je suis monté dans un maxi-taxi²⁰ et direction Urziceni. Deux trois mois ont passé, je me suis marié, avec une fille de Sinești, Iuliana et je me suis séparé de ma famille. Mon père, de toute façon, est pas mon vrai père, le vrai m'a abandonné

19. À l'époque, environ 20 euros.

20. Minibus qui assurent des liaisons dans les villes et à travers tout le pays. Ils appartiennent à des sociétés privées qui compensent le déficit de transports en commun ou les concurrencent.

quand j'avais 7 mois, et aujourd'hui encore personne ne cherche à me voir, à part ma femme. Sans elle je serais mort. Enfin pas mort, mais dans un sale état. Elle vient au parloir, on a trois enfants, ça fait onze ans qu'on est ensemble... Il me reste 10 mois et j'ai dit qu'on resterait pas en France, on va rentrer, parce que faut voir où j'en suis arrivé, ici... Je suis arrivé à 20 ans en France et il n'y a eu personne pour m'enseigner, pour me donner un bon conseil...

Ici à Marseille, une association nous a donné un appartement, et c'est de là que je connais le monsieur [*François Beaune*]. Ce sont mes grands-parents qui m'ont élevé. Ma grand-mère est morte, mon grand-père a 83 ans et sans lui j'aurais atterri dans un orphelinat. Quand j'étais petit, j'allais chez les gens, travailler à la journée, le temps qu'il m'élève... Puis il y a eu l'affaire de Găești.

Matei

Tarascon 2016

traduit du roumain

L'œil du diable

Ce que je raconte, c'est en 1992. J'avais un beau-frère qui travaillait chez un prêtre, par chez nous. Il lui construisait sa maison. Ce prêtre, l'État roumain lui avait alloué de l'argent pour la construction d'une grande église pas loin de là. Mon beau-frère a vu cet argent. Et autrefois, on faisait une collecte, tu donnais 1 leu, il donnait 1 leu, ça faisait de l'argent qui s'amassait et il avait une grosse somme d'argent. À l'époque on pouvait compter en milliard, pour construire une église. Il me parle de cet argent, l'argent, pour moi et n'importe qui, c'est l'œil du diable, comme on dit en Roumanie, ça te tourne les sangs. J'oublie de dire qu'en partant de Constanța, en chemin, j'avais acheté plein de poissons aux pêcheurs de Giurgeni, vu que j'ai plusieurs sœurs et qu'on est aussi plusieurs frères, du poisson pour toute la famille. J'ai fait des paquets pour chacun d'eux et je suis arrivé chez cette sœur dont le mari a vu tout cet argent. Je

raconte tout ça parce que c'est cet argent qui a gâché toute ma vie. Si l'histoire était triste jusqu'à présent, là, elle devient très triste.

Je suis parti jusqu'à cette maison, où habitait ce prêtre, pour prendre l'argent qui se trouvait là-bas. La rumeur circulait dans le quartier qu'il y avait plusieurs candidats au cambriolage de cette maison. Ça je l'ai su quand je me suis retrouvé en prison, car je me suis retrouvé en prison pour ça.

On saute par-dessus la clôture, vous imaginez comment on fait. Nous voilà dedans, et dès qu'on ouvre une première porte, voilà l'homme qui bondit, bien réveillé ! Le prêtre, un prêtre très haut, très grand, très bien nourri, qui mangeait à toutes les *pannikhides*. Quand on tombe sur un tel homme et qu'il est chez lui, et qu'on est un gosse, 21-22 ans, on se demande "Je lui fais quoi à ce type ?", il est grand, on se dit "Il va me frapper" Alors j'ai frappé le premier. Il est tombé, je me suis jeté dessus. J'avais un foulard autour du cou, je l'ai pris, et je le lui ai mis autour du nez, de la bouche, tout autour, pour qu'il crie pas. Et le curé est mort. Sur le moment, on ne savait même pas qu'il était mort. On s'est dit, "Il s'est évanoui, il est terminé, laisse-le donc là". Mais bon, où sont les sous ? On entre dans la pièce, on ouvre la valise que mon beauf avait vu. Figurez-vous qu'il n'y avait pas l'argent dont tout le monde parlait. Il n'y avait que peu d'argent, 100 000 lei. À cette époque-là, c'était très peu d'argent. On a tué cet homme pratiquement pour rien. Pour de l'argent qui n'était pas là.

Radu

Tarascon 2015

traduit du roumain

Ma vie en amour

Les amis m'appellent Koko, j'ai une belle histoire. J'ai 27 ans. Je suis de Timișoara, et j'ai une très belle vie, avec du bon et du mauvais, "de gauche et de droite", comme on dit chez nous.

Je peux vous dire ma vie en amour.

J'étais au lycée, j'avais 17 ans et je suis tombé amoureux d'une fille. Aujourd'hui encore j'en ai mal au cœur. On est restés ensemble pendant deux ans. Puis il s'est passé un truc : la fille voulait être avec moi mais ses parents ne le voulaient pas, parce que je suis du genre... rom. Et j'ai eu avec eux une grande discussion, mais ils nous ont séparés, ils l'ont désinscrite du lycée où nous allions tous les deux. On ne pouvait plus s'y retrouver puisque ses parents ne la laissaient même plus aller à l'école...

Au bout d'un moment je l'ai croisée et elle m'a dit qu'on ne pouvait plus se voir à cause de ses parents. Puis j'ai eu un "accident"²¹ après ces paroles que j'ai entendues de sa bouche... Je suis resté à l'hôpital, ensuite elle a fait sa vie avec quelqu'un d'autre...

Je peux raconter une autre histoire ?

Koko

Marseille 2015

traduit du roumain

Une histoire un peu d'amour

C'est une histoire, comment dire, une histoire un peu d'amour. Avec de l'amour et de la haine aussi. Je me débrouillais plutôt bien au Maroc, je travaillais bien, j'avais mon propre atelier, je sortais, j'étais insouciant, c'était la belle vie, j'avais 19 ans, je faisais du sport, de la musculation, je pensais pas au mariage, je me foutais de tout. Une môme est passée à l'atelier, elle m'a demandé de lui faire un caftan, je lui ai fait un caftan, il lui a plu. Le lendemain elle est revenue, elle m'a dit "Je veux me marier avec toi". Au début, j'ai refusé tout de suite. "Comment je peux t'épouser, je te connais pas, comment tu fonctionnes, ta mentalité ?" Elle m'a dit "T'inquiète pas, je te lâcherai pas". Un an, deux ans, je ne l'aimais pas. Au début je ne l'aimais pas, je ne l'aimais pas, et elle me collait beaucoup.

21. Koko porte les traces de son "accident" à l'intérieur de ses poignets.

Elle m'a collé. Beaucoup. Elle me ramenait des cadeaux, plein, ceci, cela. Au bout de 2-3 ans, je l'ai dit à ma mère. Elle connaissait ma mère, elle venait la voir souvent. J'ai dit à ma mère "Cette fille nous apportera rien de bon, elle me plaît pas, dis-lui qu'elle arrête. Dieu l'aidera. Je veux rien savoir". Ma mère m'a dit "Je te jure, si tu lui dis quelque chose de pas bien, t'es pas mon fils, cette fille est une bénédiction". J'ai écouté ma mère. J'ai écouté ses paroles, voilà...

Après, quand quelqu'un est toujours gentil avec toi... Elle faisait tout pour être gentille avec moi, alors tu peux pas la détester, tu l'aimes.

Et voilà.

On s'est aimés, on est sortis ensemble.

Elle m'écoutait, on a passé du bon temps.

On s'est mariés.

Et puis elle m'a amené ici. En France.

Ici tout allait bien entre nous.

Sauf un peu. Quelques problèmes avec sa mère à elle.

Ma belle-mère, ex-belle-mère.

Après, quand j'ai eu la môme, elle a beaucoup changé. Quand la petite est née, ma femme a beaucoup changé, elle a commencé par me dire qu'une femme, quand elle a des enfants, elle se met à détester les hommes. Je ne sais pas. C'est ce qu'elle m'a dit comme si elle me préparait à quelque chose.

Le jour où elle m'a parlé de divorce, je ne l'ai pas accepté, c'était insupportable, et ma fille, je voulais grandir avec elle.

J'ai fini par l'accepter quand j'ai vu que c'était son choix. Je lui ai dit "C'est bon, d'accord".

Elle m'amenait ma fille tous les week-ends, ça a duré 2 mois, 8 mois, ça allait.

Après elle a changé, elle est sortie avec un type. Elle a arrêté de m'amener ma fille, ne répondait pas au téléphone, et ma fille, je la voyais pas. Un peu, j'ai déraillé. La boisson.

J'ai tapé ce mec. C'est pas par haine, par jalousie un peu. Un peu de la jalousie là-dedans, pas de la haine.

J'ai fait une faute. Je regrette tout ce que j'ai fait, là, maintenant je le regrette.

Lahbib
Toulon 2016

La Marocaine

J'ai connu une fille au Maroc. Elle avait 15 ans et demi. Elle m'a plu, alors j'ai pris son nom, une photo, sa date de naissance, et je suis allé en Algérie, je lui ai fait une carte d'identité, un passeport. J'ai embarqué ses papiers. Elle, à ce moment-là, elle est encore au Maroc. Je lui fais des papiers algériens donc, et je suis retourné la voir au Maroc. J'ai fait tamponner son nouveau passeport comme si elle avait passé la frontière. Un cachet du Maroc et un cachet de l'Algérie.

Après je l'ai amenée avec moi en France. Elle est restée avec moi environ un an. À l'époque, j'avais un employé, un chauffeur, il était français. Je lui ai demandé de se marier avec elle pour les papiers. Il a accepté, ils ont signé à la mairie, et elle a fait ses papiers mais c'est avec moi qu'elle vivait. J'ai eu une fille avec elle en 92 et... en 94. Fin 94, je me suis retrouvé en prison. Trafic de voitures. Elle, elle continuait à travailler avec moi. Ensemble, on emmenait des voitures. On les faisait entrer au Maroc. En Algérie. 205, Mercedes, BM, ça, ça, ça... Toutes les marques. Mais voilà, un jour elle se fait pincer à Perpignan, elle est arrêtée, et là elle me fait un coup de pute. Elle rencontre un policier et elle tombe amoureuse de lui. Lui aussi tombe amoureux. (...) Quand je suis sorti, elle avait changé. Elle sortait avec lui. Du coup je l'ai prise et l'ai emmenée au Maroc. Alors, je lui ai enlevé ses papiers. Plus de passeport. Plus de carte d'identité. Rien. Et elle est restée là-bas. Elle a essayé de m'attendrir, je ne pouvais pas me le permettre, si je la reprenais avec moi son copain policier il ne me lâcherait pas. Je me suis dit "Laisse tomber cette fille". Sa sœur et son

beau-frère sont même venus me voir ici en France “Allez, change d’avis, réfléchis bien”. Je leur ai dit “C’est non”. Et voilà c’est tout.

Je ne l’ai plus revue depuis, ni elle, ni la fille, ni le garçon. Mes deux enfants je ne les ai pas revus. Ils doivent avoir 22-23 ans... Plus de nouvelles. Je ne sais rien d’elle. Est-ce qu’elle est au Maroc, en France ? Elle s’est mariée ? J’en sais rien.

Je ne suis pas retourné au Maroc depuis 95. Ils ont fermé la frontière. Après j’ai travaillé ici en France. En plus, j’ai connu une autre femme. Et voilà l’histoire est finie.

Kamel

Toulon 2016

traduit de l’arabe

Dieu, ça lui a pas plu

Elle s’en bat les couilles de moi. J’étais à l’hôpital avec ma femme, je l’ai rencontrée là-bas, Inès.

Je suis né à Urziceni, à 60 km de la capitale. Toute ma famille est à Montpellier, ils m’ont tous abandonné. Papa a divorcé et il est avec une autre femme, avec laquelle il a sept enfants, tu comprends ? Maman aussi a pris un autre homme et mène sa vie. Et moi, je suis jeune, j’ai pas besoin de toutes ces vagabondes, j’ai besoin d’une fille comme moi, une fille sincère. Pour rester dans mon pays, j’ai pas besoin de la France. Moi je suis Roumain et je veux rester dans mon pays. Quand j’ai été plus grand, je suis venu en France et je me suis mis à voler. Puis la police m’a arrêté. J’ai pas réfléchi, si j’avais réfléchi aujourd’hui j’en serais pas là.

Ça fait presque 8 ans que je suis parti de chez moi. Et j’ai fait trois fois de la prison. Bourg-en-Bresse, Grasse, Nice, et que des transferts de discipline. C’est fini, ça. Papa a une grosse voiture. Mon frère a un permis français et les papiers français et moi je veux pas, je veux me fixer chez moi, parce que c’est mieux pour moi. T’as compris ? Toute ma famille a que des villas et des voitures. C’est une vérité, pas un mensonge. Ça a

pas marché. Dieu, ça lui a pas plu. Les histoires de vol, il a pas aimé. Il m'a fichu en prison, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. Toute cette prison, aussi grande qu'elle est, il y a personne comme moi ici, t'as compris ? Tous des ordures. Je vous dis la vérité chère madame. Moi quand je suis dehors je suis bien, mais quand je suis dans la prison je ne suis pas bien du tout. J'ai tout le temps mal à la tête, il y a plein de conneries, plein de fils de putes ici. Je veux sortir, être tranquille, trouver la fille qui me va bien, parce que j'ai trop souffert : j'ai pleuré en prison ! Je vous mens pas. J'ai trop souffert. Ce que j'ai volé, aucun autre ne l'a volé, et moi je suis rusé, tout le monde le sait. J'ai trop souffert. Pour des putes. Je veux plus entendre parler de vagabondes, de suceuses, des n'importe quoi, des ordures. Je veux trouver une fille du bon Dieu : il la choisit, comme je la veux. Sincèrement.

Angel

Tarascon 2016

traduit du roumain

Tailladé pour elle

J'ai 20 ans. Quand j'avais 10 ans, papa et maman sont partis. J'étais à la maison avec ma tante, mes oncles, mes cousins. Au bout d'une année, eux aussi sont allés en ces pays étrangers et je suis resté seul. Papa n'arrêtait pas de dire qu'il allait venir me chercher, ce n'était que mensonges, et moi, j'ai commencé à travailler, à la journée, chez les gens, pour gagner mon pain, pour manger quelque chose. À un moment donné, il y a eu une fille de 12-13 ans qui m'a réglé mon cas pour qu'on vive ensemble. Moi j'avais 11-12 ans et j'avais comme ça quelqu'un pour me laver mon linge, quelqu'un pour me faire à manger, et je suis resté avec elle environ deux ans. Au bout de ces deux ans, papa est arrivé, en Roumanie, pour me récupérer. Il m'a amené ici à l'étranger, et je ne faisais rien, il ne me laissait aller nulle part, et je suis resté comme ça quatre ans en France.

Ensuite, je suis parti au Portugal. Là-bas, papa faisait ce qu'il ne fallait pas, il jouait aux cartes, à la roulette, et il y a mis tout l'argent qu'on faisait, enfin que maman faisait pour nous (du vol, de la mendicité), pas lui. À un moment donné il m'a dit qu'on partait voler. On a trouvé un casino abandonné, on a volé, la police nous a attrapés, et c'est à partir de là que j'ai commencé à faire de la prison. J'ai d'abord écopé de six mois. Une fois échappé du Portugal, je suis venu en France, à Marseille. Ici, je suis resté un an en me tenant à carreau, sans faire de problème, sans voler, sans rien faire.

Mais j'ai ensuite commencé à voler. Et je me faisais beaucoup d'argent. Mais au bout de sept mois, je me suis retrouvé en prison. Ce deuxième mandat, il a fait quatre mois et vingt jours.

Quand je suis sorti de prison, c'était le 10 juin... Je suis allé voir une femme qui s'appelle Maria, une copine de mon oncle. Là, j'ai trouvé une fille, une amie d'enfance, qui s'appelle Eva. J'en suis tombé amoureux et deux mois plus tard on a commencé une relation. Je l'ai demandée en mariage. Je continuais à chaparder, à voler, pour faire de l'argent, pour que ça aille bien. Neuf mois plus tard, je me suis retrouvé de nouveau en prison. Un mandat de quatre mois. Puis on m'a rajouté un mandat d'un an, de six mois, et encore six mois. Après ces condamnations, je ne savais plus quoi faire pour sortir plus vite, pour voir ma famille, et j'en suis arrivé à me couper les veines. Les gens se moquent de moi. J'en suis arrivé à me taillader pour qui ? Pour ma femme. Je croyais que c'était pour la vie, entre nous. Mais, elle, elle m'a trompé. Avec mon meilleur ami. Pour moi, il était comme mon frère. Bon, c'était sa faute à elle aussi bien que sa faute à lui.

Cosmin

Marseille 2016

traduit du roumain

Un homme plus “homme” que moi ?

Je suis âgé de 48 ans et je n’ai toujours pas compris le sens de ma vie. Je ne sais pas ce qui m’arrive, purement et simplement, je ne m’en rends pas compte. En amour c’est pareil : je ne comprends pas pourquoi je ne m’entends pas avec mon ex-femme.

Je suis en prison depuis un an et moi elle ne vient pas me voir. Elle vient voir son fils, mais pas moi. Elle est partie depuis deux mois en Allemagne, mais je n’ai aucune nouvelle. Son fils non plus. Elle a fait quatre enfants avec un autre. J’ai essayé de me réconcilier pour qu’on forme une famille, mes trois à moi plus ses quatre à elle. Un mois ou deux, ça marche, un mois ou deux après, ça ne marche plus. Pourquoi je reviens toujours vers elle ? Je ne sais pas ! Et pardon, mais j’ai été marié six ou sept fois, mais c’est toujours vers elle que je reviens. Pourquoi ? Je ne sais pas ! Mon aîné a 31 ans, il me demande “Pourquoi vous ne vous réconciliez pas ?” Mais je ne sais pas. Et puis c’est elle qui part, pas moi qui la quitte ! Moi, je crois qu’on va vivre comme ça jusqu’à la mort. Ce qu’elle dit ? “J’étais énervée, j’étais fâchée, excuse-moi”, les voilà ses excuses... “J’ai eu besoin de partir...”, “Comment ça, t’as eu besoin de me quitter ?”, “Je ne sais pas, c’est arrivé comme ça !” Je pige pas, j’arrive pas à comprendre. Elle se sent libre, comme elle me dit souvent “Qu’est-ce que j’ai à faire de toi ? Mes enfants sont grands, je n’ai plus rien à fiche de toi”. Elle me dit ça, mais moi, comment dire, je pense quand même à elle ! Excusez-moi, j’ai tout de même trois enfants avec elle ! Où que j’aille par les chemins, je pense à elle, à ma femme. Pardon, mais je l’ai aimée, je lui ai fait trois enfants, mais elle, qu’est-ce qu’elle fait ? Je ne parviens pas à la comprendre. Belle ? Elle a été belle quand ça a été son heure. Maintenant, bon, elle est pas laide. Vous savez ce qu’on dit, je l’ai prise parce qu’elle était belle. Normal qu’elle est belle ! Aujourd’hui, à 55 ans, elle n’est pas laide, c’est une femme bien, une femme présentable, rien à dire.

Je ne sais pas, pourquoi elle va voir ailleurs... Pardon, mais peut-être qu’elle a trouvé un autre homme qui est plus “homme” que moi... Ça je ne sais pas... Mes fils me le disent souvent, “Tu lui en fous une, et ce sera terminé, elle le fera plus !”. Mais moi, non, je ne peux pas la

frapper. Les garçons sont grands... Si je lui tombe dessus... c'est moi qui vais encaisser ! C'est la famille qui va me tomber dessus ! Alors c'est pour ça que je me suis dit que je devrais plutôt m'occuper de moi tout seul et vivre de mon côté. Ce sera plus simple.

Lolé

Marseille 2016

traduit du roumain

Deux mariages

Quand j'étais à Montpellier... je suis allé à deux mariages. Il y avait ma tante, ma femme, mon beau-frère et des parents à lui nous ont invités à un mariage. Je me suis dit : si j'ai des sous, j'y vais, sinon, je reste à la maison. Papa m'a envoyé environ 250 euros et je suis arrivé à ces noces. Avec le futur marié, je suis allé chercher la future épouse. Un soliste de Marseille est arrivé, un type qui ressemble à Sandu Ciorbă. Le mariage a commencé joliment, avec des boissons, de quoi manger : des gâteaux, des grillades, de tout.

Pour le deuxième mariage, pareil : j'ai donné de l'argent pour l'orchestre, au nom de papa, de maman, de ma femme, pour mes tantes, pour toute la famille.

Le mariage se passe sur le *platz*, on monte une sorte de tente, on loue pas une salle. On fait comme en Roumanie. Pourquoi donner 1 500 ou 2 000 euros pour une salle ? C'est très cher.

Cosmin

Marseille 2016

traduit du roumain

Le poème

[Axinte feuillette un recueil de poèmes d’Eminescu.]

Comment dire, c’est une histoire d’amour écrite par le plus grand poète de Roumanie, c’est une des poésies les plus célèbres. Il est question... Je sais pas... Une histoire d’amour, je m’en souviens même plus... Je l’ai apprise à l’école... Bon, je le lis.

A fost ca niciodată

Il était une fois, jadis,
Jadis, il y a longtemps,
Une fille des rois, des plus grands rois,
Une fille comme le printemps.

Elle était seule avec ses parents
Et belle parmi les belles,
Comme la Vierge parmi les saints,
La Lune sur le ciel.

Dans l’ombre imposante des voûtes
Elle marche lentement
Vers la fenêtre où, toujours,
Hypérion attend.

Elle regarde comme il brille
Dans les hauteurs lointaines :
Sur les chemins toujours mouvants
Des vaisseaux noirs il mène.

Aujourd'hui vu, demain revu -
Et le désir se lie ;
Hypérion aussi, il tombe
Amoureux de la fille.

La tête aux mains, elle rêve et rêve,
Et agrandit sa peine...
Ainsi, rêvant toujours, de lui
Sa tête, son âme sont pleines.²²

En fait, c'est de ça qu'il est question, que Luceafărul, l'étoile du matin se transforme en... en prince, et la jeune fille le regarde descendre de la voûte céleste, et un jour il se transforme en prince.

Le jeune homme est beau et blond, il ressemble à un beau Voiévode et il y a le début d'un dialogue entre Luceafărul et la jeune fille. Il lui promet beaucoup de belles choses, il lui explique que son père est le ciel et sa mère est la mer, et il l'emmènera dans son palais.

Oui, mais elle va refuser, elle lui dit qu'elle est vivante et que lui, il est mort.

Oui... finalement... elle aimait énormément son étoile Luceafărul. Et pourtant elle était consciente que ce n'est pas possible... que ça ne sera jamais possible avec Luceafărul. Et lui de son côté, il éprouvait les mêmes sentiments. Donc, c'est l'histoire d'un amour impossible... Une très belle histoire.

Axinte
Tarascon 2016
traduit du roumain

22. Luceafărul, poème de Mihai Eminescu, in Poezii. Ed. Cartex, 1970, traduction Georges Pruteanu.

Jouer et déjouer

Foudroyés

C'était en 2005, en septembre. On s'est retrouvés à plusieurs copains pour aller jouer au foot. Il y avait aussi des grands, plus âgés que nous. Quand on est partis, il faisait très beau, il y avait du soleil. Une demi-heure plus tard, ça s'est assombri et il s'est mis à pleuvoir, doucement. Soudain, la pluie s'est transformée en une averse violente mais nous, on continuait à jouer au foot.

Puis ça a commencé à tonner. Nous, on n'y faisait pas du tout attention. Puis il y a eu deux gros coups de tonnerre. Nous, toujours rien, on jouait. Au troisième coup de tonnerre, la foudre est tombée sur celui qui courait après la balle. Je suis très sérieux, c'est même passé dans le journal. La foudre est tombée pile sur lui. On est tous tombés. Tous ceux qui étaient sur le terrain.

Quand on est revenus à nous, lui, il était toujours par terre. Il soufflait, il n'était pas mort. Ses baskets étaient noires, complètement brûlées. Il était noir lui aussi. L'ambulance est arrivée. Il est mort peu de temps après. C'était un homme plus âgé que nous, nous on était tous jeunes, il devait avoir dans les cinquante ans, mais il n'était pas du genre à vous renvoyer dans les jupes de votre mère.

Un de mes amis qui se trouvait près de lui s'est mis à saigner du nez et vous aviez beau lui parler, il était ailleurs. Il était perturbé. C'était la tête. Des journalistes sont venus parler avec nous. Mais aucun de nous ne pouvait rien expliquer, on était tous sonnés. Et cet ami, surtout : pendant une semaine, on n'a pas pu lui adresser la parole, il ne parlait à personne, il ne mangeait plus rien.

Comme il était tout près de l'homme foudroyé, il a été touché lui aussi par l'éclair. Nous qui étions un peu plus loin, on s'est retrouvés fauchés, comment dire, comme quand vous faites tomber des cartes : on était comme des cartes qui s'écroulent toutes ensemble. Aujourd'hui encore, à Ghironda, il y a une plaque pour que personne n'oublie son nom..

Koko

Marseille 2015

traduit du roumain

4^{ème} au 100 mètres

J'ai commencé le sport quand j'étais petit, vers mes 8 ans. J'ai tenu ce sport quelque 8 années. J'ai fait des voyages à Bacău, à Iași, j'ai remporté des médailles... Vers mes 15 ans il y a eu des Olympiades. J'ai été sélectionné et je suis parti aux États-Unis en 1995, en été, avec d'autres sportifs. On a fait environ 11 heures, c'était la première fois. J'avais quelques appréhensions. Je suis arrivé à destination, un aéroport dont je me souviens pas du nom où on était attendus. J'étais content de voir ce pays. J'ai vu pour la première fois une piscine chez des gens. J'avais un slip de bain blanc et on voyait tout à travers, j'ai eu une de ces hontes...

Le matin on s'amusait, l'après-midi on s'entraînait ...

Je suis resté un mois et une semaine, deux semaines à Los Angeles, puis à New York, où j'ai connu le programme de Nadia Comaneci. J'ai gagné la 4^e place au 100m et au 200m et les autres ont eu des médailles d'or et d'argent. On nous a chanté notre hymne roumain. On est allés au restaurant.

Au bout de ces 4 semaines extra je suis rentré, avec des cadeaux pour mes petits frères. Le corps professoral m'a félicité. Puis j'ai abandonné le sport. J'ai commencé à fumer, je courais moins bien et finalement j'ai arrêté. Je faisais du 100 et du 200m.

Il y avait un autre concours au Canada deux semaines plus tard. Mais j'ai eu des mauvaises fréquentations, j'ai fait aussi des conneries à l'école et j'ai été puni.

Je suis déçu d'avoir laissé tomber ce sport, parce que j'aurais pu devenir quelqu'un, mais c'est le destin qui a voulu ça.

Ninel

Tarascon 2015

traduit du roumain

Le cascadeur

À l'époque de Ceaușescu il y avait souvent des spectacles dans les stades. Autour de la pelouse, dans tous les stades de foot, il y a une piste d'athlétisme et là, on organisait des spectacles. Quelques jours avant, il y avait des affiches pour les annoncer et les gens venaient. Les stades étaient remplis, 20, 30 000 personnes pour ces spectacles de cascadeurs. Je passais à travers des voitures en feu, je renversais des voitures, on s'accrochait à des voitures en marche et on se laissait traîner derrière, je montais sur des sortes d'échafaudages, les voitures rentraient dedans et je retombais sur mes pieds... Toutes sortes de cascades de ce genre... À moto, je passais par-dessus une enfilade de voitures, et chacun de nous faisait son numéro. J'ai donné de ces spectacles dans plusieurs villes de Roumanie et je suis arrivé aussi dans ma ville natale. Vous vous rendez bien compte qu'en arrivant dans ma ville natale, la majorité des gens me connaissaient, dans cette ville où je suis né, à la montagne, à Câmpulung-Muscel, j'étais célèbre, et le lendemain du spectacle, tout le monde parlait du "Cascadeur", "Le Cascadeur" et jusqu'à aujourd'hui, c'est ainsi qu'on m'appelle : Le Cascadeur. Aujourd'hui encore en ville on ne me connaît pas tant comme D, que comme Dan le Cascadeur. C'était mon métier. J'ai joué dans des films. En 1984, *Buzdugan cu trei peceti*²³... Plein d'autres... Et je faisais ces cascades sur les stades, quand il y avait des spectacles. Ensuite j'ai été arrêté en Roumanie : j'ai eu un problème et... à cause de ça, ça a été fini, les cascades... Pour qui se retrouvait en prison, les cascades c'était fini. Et mon nom a été effacé des génériques de films.

Ascadorul

Tarascon 2016

traduit du roumain

23. Film historique sur Michel le Brave.

Le colombodrome

Moi, j'aimais les pigeons voyageurs depuis mon enfance et j'en avais. J'ai commencé à participer à des concours sur des colombodromes à partir de 2004, j'en ai gagné quelques-uns, puis j'ai créé mon propre colombodrome. Un des plus grands d'Europe. Le plus grand d'Europe de l'Est c'est sûr. Je suis devenu président de club. Ces pigeons, au départ, ils ont peu de valeur, mais ceux qui arrivent en finale des concours et particulièrement ceux qui remportent les compétitions voient leur valeur grimper à quelques milliers d'euros. Et donc en vendant des pigeons qui valent cher on peut gagner pas mal d'argent. Il y a des paris, comme pour les courses de chevaux. Les propriétaires les amènent chez moi quand ils sont tout petits, et moi je les fais voler, de chez moi jusqu'en Bulgarie à Lezovo, à 440 km à vol d'oiseau. Ils n'ont encore que trois ou quatre mois mais ils se classent. Puis ils reviennent chez moi et là encore ils se classent. Les pigeons sont équipés d'une puce électronique et cela permet de savoir précisément l'heure d'arrivée.

Cascadorul

Tarascon 2016

traduit du roumain

Guerres et fêtes • 1

L'histoire de la Casbah : la Casbah est une vieille ville qui se trouve à Alger, la capitale. La France y a perdu un peu de soldats pendant la guerre. Comme toute vieille ville, c'est un quartier de petites ruelles inaccessibles où on ne passe pas en voiture. Les combattants pouvaient s'y cacher plus facilement à l'époque. Dans les années 90, beaucoup de policiers sont morts dans la Casbah. Pourquoi ? C'était un quartier chaud. Pour ma part, j'ai vu de mes propres yeux, deux voitures de policiers se faire attaquer. Il y a dû y avoir 6 ou 7 morts, des policiers, ça s'est passé juste devant moi. Ils se sont fait tirer dessus par des frères.

C'était rue de Chartres, place des Martyrs. Bien sûr on a détalé. Il était aux alentours de quatre heures, l'après-midi. La zone a rapidement été bouclée. On a pu les voir, ils se sont sauvés tout de suite. Il faut dire, c'est grand la Casbah, et c'est pas évident d'y entrer. À l'époque, c'était des quartiers qui faisaient peur, avec plein de mafia, du racket. On n'y passait pas comme ça pour le plaisir. Moi, il m'arrivait d'y aller pour rejoindre la rue Bouzennati. C'était ma route aussi vers le marché... j'ai oublié son nom à ce marché, près de l'hôtel Aletti... En traversant la Casbah, j'évitais les détours.

Même si c'était un quartier chaud dans les années 90, il n'y avait pas de boîtes de nuit dans la Casbah. Par contre il y en avait du côté de Didouche Mourad – une belle avenue – et puis dans ce quartier qui a un nom français... comment c'est, déjà ? J'ai oublié. Il ne faut pas croire qu'il n'y avait pas de cabarets à Alger à l'époque. Santa Monica, Laziza, le Solitaire, Dar Diaf, non pas Dar Diaf, le Triangle, Djamila... c'est pas ça qui manquait. Pour la vraie fête, c'était au Triangle surtout que ça se passait. Le Triangle, c'est une boîte de nuit située à Maqam Chahid – l'équivalent de la Tour Eiffel ou de l'Arc de triomphe – quelque chose de grandiose, avec toute la place pour faire la fête en été. Il y avait le Dauphin, une boîte aussi. Je les connais par cœur.

Durant les années 90, les musulmans, les frères, ils voulaient imposer aux gens "Tu fumes pas ! Interdit ! Tu bois pas !". Mais tu faisais ce que tu voulais en fin de compte. Ça ne voulait rien dire. Si jamais tu te retrouvais à marcher tout seul, dehors, dans la nuit, là tu n'allumais pas de cigarette bien sûr, pour ne pas te faire remarquer... Par contre ils n'ont jamais réussi à interdire quoi que ce soit.

En 93 tu pouvais très bien danser à Alger. Imaginons qu'on est à cette époque, tu arrives à Alger... Moi, je t'emmène en boîte. Aucun problème, y en a 50, des boîtes, en Algérie à l'époque. Je t'emmène à Fort-de-l'Eau par exemple – c'est l'ancien nom français, maintenant on dit Bordj El Kiffan. À Fort-de-l'eau, il y a un cabaret, Le Solitaire. En matière de musique on y écoute de tout, en arabe, en français, du raï, du chaabi. De tout. Il y a un groupe qui joue de la musique dans un coin... Ça se passe exactement comme ici. C'est mieux qu'ici. La seule différence, c'est le couvre-feu. Comme il y a le couvre-feu dehors à partir d'une certaine

heure, quand tu rentres, tu ne peux plus ressortir avant 4 heures du matin. T'es obligé de passer toute la nuit en boîte. Toutes ces boîtes sont tout à fait légales, parfois des policiers ou des gendarmes passent, pour surveiller. Jamais personne n'a été tué ni quoi que ce soit dans un cabaret durant cette période, jamais un coup de feu. Non, les boîtes elles étaient surveillées. Jamais !

Il faut dire, Alger, avec le couvre-feu, c'était une ville bourrée de policiers. Tous les 400-500 mètres, tu avais un barrage. Deux au barrage, qui contrôlaient les voitures, deux un peu plus loin qui couvraient leurs collègues avec des kalachnikovs. Pareil qu'ici en France mais en pire.

Dans des quartiers comme la Casbah, le soir, ils n'y entraient pas, ou alors à 3 ou 4 voitures. Ils ne s'aventuraient pas dans les petites ruelles, ils restaient sur les grands axes. Ou alors ils y allaient en civil. L'armée faisait ça aussi. Il m'est arrivé plein de fois qu'ils me demandent ma voiture. Je la leur laissais, c'était des policiers. Le lendemain, ils me la rapportaient avec le plein. C'était valable pour tous ceux qui travaillaient de près ou de loin pour l'État. Les employés de la mairie ou de la préfecture par exemple, ils ne se seraient jamais déplacés avec des papiers indiquant que leur véhicule était une voiture officielle. Trop risqué ! Ils mettaient le nom de n'importe qui sur la carte grise, ça devait apparaître comme la voiture d'un particulier. Ils disaient que c'était la voiture d'un ami. T'imagines si tu tombes sur un faux-barrage de barbus, ils te demandent les papiers de la voiture, tu leur sors des papiers qui montrent que tu travailles pour une administration publique, la police, l'armée. Ils brûlent la voiture tout de suite. Ils te coupent la tête sur place, ils te laissent pas respirer.

Même certains policiers sortaient faire la fête dans les cabarets. Chacun fait ce qu'il veut de son temps de repos. Y en a, ils préfèrent danser, qu'ils soient policiers ça change rien. Certains dansaient, d'autres picolaient. Partout dans le monde c'est pareil, il y a des gens qui vont boire après le travail, les policiers durant les années 90 étaient des hommes comme les autres.

On était libres à l'époque. La seule chose, c'est que durant le couvre-feu on ne pouvait plus sortir. Tu restais dans le cabaret jusqu'à 4 heures du

matin par exemple. À la campagne c'était encore mieux, ils pouvaient faire des grandes fêtes pour les mariages alors qu'en ville les fêtes comme ça devaient s'arrêter à six heures du soir. Elles ne pouvaient pas se prolonger la nuit.

Oui, on faisait la fête dans les années 90. C'était normal. Une guerre ? Quelle guerre ? C'était comme ici en France : on faisait la fête et, de temps en temps, boum boum, une bombe par-ci, une bombe par-là. Comme au Bataclan. À qui ça fait peur ? La fête continue.

Le seul truc, c'est qu'on te dit qu'il y a un couvre-feu. "Attention ! il est dangereux de prendre la voiture entre 20 h et 4 h du matin". Mais si moi, je me dis, je m'en fous, j'y vais et que je tombe dans un faux-barrage, ils m'égorgent, me prennent ma voiture, mon argent, et ils partent. Là c'est de ma faute parce que l'État m'a prévenu. Parfois tu te fais arrêter à un barrage – un vrai barrage de police – on te dit de pas continuer, de te garer là et d'attendre la fin du couvre-feu. Comme ici en France, quand ils voient que tu as trop bu, ils réquisitionnent la voiture. T'as beau être à 50 mètres de chez toi, ils en ont rien à faire. Tu restes dans ta voiture et tu ne bouges pas. Le couvre-feu, c'est le couvre-feu.

Aujourd'hui si on te trouve au volant de ta voiture, que tu es barbu ou qu'ils ont un doute, ils te contrôlent. Par contre, s'ils te trouvent en train d'enculer ta copine (je suis désolé de la vulgarité du mot), là ils te disent rien. Normal ! Je sais ce que je dis, j'ai passé pratiquement toute ma jeunesse dans des cabarets, des bordels... à Oran. Tu sors de la ville, tu prends la corniche qui serpente après Merselkebir, c'est les Andalouses. Et là t'as le Florida, le Biarritz, la Guinguette, Dar Diaf. La plupart de ces boîtes remontent aux années 40, à l'époque française. On a hérité de ces noms.

Les bordels par contre, il n'y en a plus. Ils ont disparu à l'époque où les musulmans coupaient les têtes. Plus aucun. Maintenant, il y a des "maisons de rendez-vous", ils appellent ça. C'est dans une maison, il y a

une vieille, deux trois filles, tu glisses un billet, tu tires ton coup et hop hop c'est fini casse-toi ! C'est comme ça que ça marche maintenant.

Kamel
Toulon 2016
traduit de l'arabe

Guerres et fêtes • 2

Du temps de la France, moi, j'étais pas bien grand, en 54-55. Je me souviens des soldats qui venaient et me donnaient des bonbons. Et ils me disaient "dis-moi où est ton père". Il y avait un Arabe avec, tu sais, un harki. Ils venaient. Fouillaient partout.

Ils étaient pas bêtes, c'était une manière d'acheter les enfants. Pour te faire parler, te faire dire où était ton père, ils te donnaient des bonbons. Mais les parents ils nous mettaient en garde, ils nous disaient "Attention, hein !". De toute façon, ils ne nous faisaient pas confiance, les grands, ils faisaient les choses en cachette, ils ne nous disaient rien. Ils savaient que les enfants, c'est naïf, ça dit tout de suite la vérité "Mon père il est là !".

Une fois ils étaient trois. C'était des soldats. Il y avait la femme de mon cousin. Ils sont rentrés chez elle pour la violer. Mais c'était une femme qui ne se laissait pas faire comme ça, alors elle a poussé l'un d'entre eux, et le soldat il est tombé dans la bouse de vache. Je m'en rappelle très bien de celle-là !

Kamel
Toulon 2016
traduit de l'arabe

Deux blagues

J'étais à table, en Roumanie, à la maison, et je lisais le journal, j'avais une *ciorba*²⁴ devant moi. Arrive un Américain. J'étais avec mon journal et devant mon journal il y avait mon bol, avec ma *ciorba*. L'Américain, juste atterri de son Amérique, il avait faim, après tout ce voyage, et il commande. Et comme c'était sous le communisme en Roumanie, on vous servait pas bien, difficilement, tu attendais longtemps. L'Américain avait faim, faim, il a vu la *ciorba*, il a vu que je lisais le journal, il a mangé la *ciorba*, il l'a mangée vite, et voilà qu'il arrive à la dernière cuiller et là, que trouve-t-il ? Un gros ver dans le fond du bol.

Quand il le voit, il dégueule aussi sec, directement dans le bol. Alors je baisse mon journal et je lui dis "Moi aussi j'y étais arrivé, au ver !"

Une autre,

Un type jouait à la barboule avec Saint Pierre. Il lançait les dés et faisait toujours 1-1, 1-1, 1-1... Et d'un coup, il fait un 7-2.

Alors il dit "Il se passe quoi grands dieux avec ce dé ?"

"Pourquoi ?"

"7-2, ça fait un sacré tremblement de terre en Roumanie !"

"Mais c'est ce que donne le dé"

Alors on entend du bruit à l'entrée du Paradis :

"Eh, y a du monde à la porte, Saint Pierre !"

"Fais-les entrer"

"Oui, mais ils sont 1650 !"

"Fais-les entrer quand même"

"Oui, mais ils sont vraiment très nombreux ! 1650, en fait c'est seulement le décompte publié dans *Scântea*²⁵ : on fait quoi avec les autres ?"

24. Soupe roumaine.

25. Journal officiel du Parti communiste roumain jusqu'en 1989.

Comme quoi, même au Paradis ils ont jamais su combien de gens sont morts dans le tremblement de terre de 1977 !

Cascadorul
Tarascon 2016
traduit du roumain

Dieu t'aide pas à gagner contre le manchot

C'était en 2010, j'étais avec des amis et on s'est dit qu'on allait descendre en ville. On est partis à plusieurs pour nous distraire. "Allons dans un bar, un restaurant, où on pourrait boire ! "On a pris des bières pression, à 2 lei. Et on a commencé à boire, on a mangé, on a bu, il y avait du monde, de l'animation, de la belle musique, on a passé un bon moment. Là, l'un d'entre nous qui était plus âgé que nous, dans les 28 ans, a proposé comme quoi on pourrait aller au casino, pour jouer, puis on pourrait aller ensuite en boîte. Moi, et un de mes potes, on n'était pas très argentés, tout juste si on avait 10 lei sur nous, 5 euros d'ici²⁶. On a dit on n'y va pas, parce qu'on n'a pas d'argent. Puis on a changé d'avis "Allez, on va tenter notre chance". On a pris le bus et on est partis. Sur le trajet, on a repris ça, on était tous joyeux, tout était tout beau, on dansait dans le bus, on rigolait. On s'est arrêtés en face du casino, on y est entrés, et certains des potes se sont installés aux machines. Ils ont essayé de m'attirer à plusieurs sur une machine mais moi j'ai voulu m'y mettre seul. Et je me suis dit "Dieu aide-moi !". Dieu t'aide pas à gagner contre le manchot, mais je m'y suis mis en espérant qu'après, je pourrais aller me distraire en discothèque. J'y ai placé tout mon espoir et je me suis mis à jouer. J'ai mis des pièces, j'ai joué quelques parties, et j'ai gagné un million²⁷ ! 25 euros ! Croyez-moi, j'étais tellement heureux ! Seigneur, j'ai gagné, j'y

26. Plutôt 2.5 euros.

27. En juillet 2005, le "leu ancien" a cédé la place au "leu lourd". Ainsi, le billet de 10 000 lei a été remplacé par un billet de 1 leu. Le "leu" est l'unité monétaire roumaine. "Leu" signifie "lion" et fait "lei" au pluriel.

crois pas ! J'ai gagné ! Je peux aller en boîte et rigoler ! J'étais tellement joyeux ! J'étais prêt à rentrer chez moi, pour me changer et aller en boîte ! J'ai dit aux autres "J'ai gagné un million, qu'est-ce qu'on fait, on y va ?" Ils ont dit "Attends, on reste un peu". Alors, je suis allé à la roulette. Et là, j'ai lancé, malchance, mais c'était mon numéro préféré, ma date de naissance, alors j'ai lancé sur le 15, et je me suis dit que c'était bête, j'ai seulement misé 1 leu (10 lei) et puis je suis retourné vers les machines à sous pour regarder les copains, pendant que la roulette tournait. Et vous savez, on entend une voix qui vous annonce le numéro qui est sorti. Quand j'ai entendu que c'était le 15, j'ai sauté de joie ! "Je peux pas y croire !" Et j'ai gagné 3 millions et demi (87 euros) ! J'ai tout de suite donné 500 000 (12,5 euros) à mon pote qui n'avait rien du tout, et j'ai dit, allez, on va en boîte ! À la maison, on s'est habillés, je ne savais plus quoi me mettre, j'ai même téléphoné à un pote, "Hé, t'as pas quelque chose à me prêter ? Qu'on soit assortis, que je me sente comme un roi !" Lui, il prend ses affaires et il vient chez moi pour qu'on se prépare ensemble. Il s'est habillé avec des trucs à moi, moi avec des trucs à lui, chacun de nous essayait de trouver les vêtements qui lui plaisaient le plus. Finalement, je lui ai emprunté une veste, c'était en hiver, un temps d'hiver, il faisait froid. Et j'ai enfilé une chemise qui était assortie à mes chaussures... Et de là, nous voilà partis... En route, on rigolait, on croisait des filles, on les klaxonnait, c'était super, vraiment, il neigeait dehors, la lumière, dans l'obscurité, sur la neige, tout était blanc, on était vraiment, vraiment contents et on s'amusait beaucoup.

Vers les 11 heures du soir, on arrive à la discothèque, dans un village loin de chez nous : de Timișoara, ça faisait dans les trente kilomètres, le lieu de la destination où nous devons arriver. Quand j'ai vu l'endroit, ça m'a fait un choc, ça ressemblait à une écurie. Il y avait une grande *sastue*²⁸ d'un dieu, comme qui dirait un *pharavon*²⁹... Je me disais, "Qu'est-ce qu'on va faire avec les chevaux, c'est quoi cette écurie ?..." C'était le comble.

28. C'est sa façon de parler.

29. *idem*

En ouvrant la porte j'ai vu l'intérieur, c'était magnifique, les murs n'étaient pas chaulés, c'était fait seulement de, comment on dit, de briques. Et c'était très très bien fait, très bien créé. Je me disais, incroyable comme ça peut être moche à l'extérieur et si beau à l'intérieur ! Je vous dis, ça m'a fait un choc. Je me disais déjà que je reviendrais souvent dans cette discothèque. On a pris une table, puis la barmaid est venue, elle était superbe, je me suis même dit "Qu'est-ce qu'elle est chouette !". Partout, des belles filles, de la super musique. On a pris ce qu'on voulait. Le truc qui était rigolo : on montait sur la scène pour danser, et quand on retournait à table, hop, plus de boissons ! On a repris des boissons, on est retournés danser et là, de nouveau, nos verres avaient disparu !

Puis j'ai fini mes cigarettes. Dans la salle, on ne trouvait pas celles que j'avais l'habitude de trouver en ville. La femme m'a dit "On n'a pas ce genre de cigarettes", alors j'ai demandé "Où on est, là, madame ? On est dans un autre pays ?" Et elle me répond "On n'a pas cette marque, elles sont très chères et par ici personne ne fume de ça". Moi, ça me faisait un choc. J'avais demandé des *Parliament*. Ils n'en avaient pas. J'en revenais pas. Ils avaient des *Lucky Strike*. J'ai pris ça.

Ah, je me souviens, ils n'avaient pas un chauffage à gaz, ils avaient un chauffage au fioul. Et ça vous cramait en pleine face, ça vous donnait l'impression d'avoir bu deux fois plus, si t'avais bu deux bouteilles, t'avais l'impression d'en avoir descendu 10 ! Donc tu démarrais à toute vitesse. J'ai demandé à la patronne, la chef, la barmaid, je sais pas qui c'était, cette personne, qu'elle l'éloigne, que c'était trop fort et qu'on pouvait plus rester comme ça, il faisait trop chaud. Elle a accepté notre proposition, vu qu'on avait fait une grande consommation : j'ai dépensé tout l'argent que j'avais, mais au moins je me suis amusé. Elle a écarté le chauffage, on a repris à boire, et pendant ce temps, moi, j'étais bien soûl. J'ai commencé à danser avec des amis. Et j'ai vu dans un groupe des filles très belles. Je suis entré dans leur groupe, pour danser, mais elles m'ont refusé. Des gars sont venus vers moi et m'ont demandé "C'est quoi ton problème ?". Mes amis ont vu que ça pouvait mal tourner alors ils m'ont rejoint. Ils m'ont demandé ce qui clochait et moi, pour éviter le scandale, j'ai dit que c'était ma faute, que je m'étais incrusté au milieu de leurs filles. Les gars, ils ont commencé à nous chercher, parce qu'ils ont vu

qu'on avait peur. Ils ont vu que je battais en retraite et ils ont commencé les intimidations. Nous, on s'est dit, on est pas dans notre zone, on est dans un village, on va se retirer. On est loin, si ça continue comme ça on rentrera à la maison en petits morceaux. On se retrouvera à l'hôpital.

Un de mes amis avait un pistolet sur lui, là, sur la ceinture. Il a levé sa chemise et il a dit "Vous voulez faire connaissance avec mon flingue ?" Les gars, quand ils ont vu ça, ils ont fait un pas en arrière. Moi, j'ai retrouvé tout mon courage, quand j'ai vu ce qu'il avait à la ceinture, mon ami. J'avais tellement la niaque que je suis allé au DJ, j'ai demandé des dédicaces, sans payer, j'ai pris les filles, je dansais avec elles, je me marrais à fond. Puis mon pote, celui qui avait le pistolet, il est sorti pisser et un gars en a profité pour faire semblant de s'empêtrer et il est tombé sur moi. Étant donné que j'avais trop bu, je me suis étalé, mes amis m'ont relevé, j'avais une égratignure à la jambe, et moi, comme j'étais bourré, j'ai plus trop évité la bagarre. Moi aussi je les ai cherchés. Comme j'étais ivre, je ne sais plus comment j'ai fait, mais je l'ai frappé. Il m'a renvoyé un coup de poing, je me suis retrouvé par terre, je me suis ouvert le nez. Je me suis relevé et c'est à ce moment-là qu'un autre type m'a serré les mains dans le dos pendant que l'autre me frappait. À ce moment-là, mes amis ont bondi, ils ont vu que la situation était très grave, ils ont fui dehors, je me suis retrouvé tout seul, et là c'est à plusieurs qu'ils sont tombés sur moi : ils me donnaient des coups de pieds, j'étais dans un coin, je me suis recroquevillé, je me serrais la tête entre les mains et je criais "À l'aide, à l'aide !".

Je peux vous dire que je me suis réveillé im-mé-dia-te-ment. Je savais que je n'étais plus soûl, j'étais bien éveillé, comme si j'avais jamais bu. En me frappant, ils m'ont ouvert l'arcade, ici, ils m'ont bien tabassé, j'en pouvais plus, j'avais super mal, dans les côtes, je crevais de douleur. Puis mes amis sont revenus avec celui qui avait le pistolet. Il a tiré une balle dehors et il a dit "Si vous arrêtez pas tout de suite, je vous tire dessus !". Mais la bagarre a continué. On s'est beaucoup battus contre eux. Puis, parmi les gens qui étaient là, certains ont eu pitié de ce qui nous arrivait, et ils nous ont aidés à sortir et à remonter dans nos voitures. "Vite vite, partez !". Notre caisse ne démarrait plus à cause du froid, on patinait,

aussi. Des mecs, pour nous voir partir et que la bagarre s'arrête, ils ont poussé. On s'est cassés de là.

En route, tandis qu'on roulait, on était mal, on rigolait les uns des autres parce qu'on était tous amochés, pleins de sang, et mes potes m'ont dit "Alors, c'est comment la vie quand on s'marre ?" J'ai répondu "Super cool" "Tu regrettes pas ?" "Non, mais demain je vais avoir mal partout. Maintenant je ne sens rien mais demain, ce sera une autre histoire"... Quand on se sentait mal on arrêtait la voiture et on descendait dans le fossé. Les autres passaient près de nous, on dégueulait. Tous autant que nous étions, seul le chauffeur était clean. On était tous pétés. Et on rigolait. Alors arrive la police, nous demande ce qui nous arrive, on dit qu'on se sent mal en revenant de boîte, le flic a fait souffler le gars qui conduisait, il a vérifié la voiture, et en voyant qu'on était en règle, il nous a demandé si on avait besoin d'une ambulance. On a dit que non, on n'avait besoin de rien mais on vomissait toujours dans le fossé.

Puis, chacun est rentré de son côté. Mon pote et moi, on restait dans la voiture. Je me demandais comment j'allais rentrer chez moi et ce que dirait mon père en me voyant, parce qu'il allait me battre comme il faut, quand il verrait ça. Mon pote me rassurait "C'est rien, vient dormir chez moi, ou alors je te raccompagne, ça ira !". J'ai refusé sa proposition, je me disais que quoi qu'il arrive, je rentre chez moi.

Pour arriver dans ma chambre je devais passer par celle de mon père. J'ai donc frappé, il m'a ouvert la porte, moi je me tenais là tout plein de neige. Il m'a demandé "Qu'est-ce qu'il t'arrive ?" "Je suis tombé de luge". Je lui ai menti en disant que j'étais tombé pendant que je faisais de la luge ! J'étais plein de sang, j'avais du sang qui coulait de partout ! Et je lui ai dit que j'étais tombé de luge. Je tenais pas bien droit, et en voyant ça il m'a demandé si j'étais malade. "Non, je suis pas malade, j'ai mal à la tête, je me suis cogné quand je suis tombé de la luge. Alors papa me dit "Va te mettre au lit, couche-toi." Moi, je suis pas resté allongé, je suis allé mettre une bouteille d'eau au frigo et quand elle a été glacée, je l'ai appliquée là pour que ça désenfle. J'avais très mal, je ne savais pas quoi faire, et à un moment donné le sommeil a été le plus fort, je me suis allongé, tout tournait avec le lit, je savais plus dans quelle direction

j'étais, et je me suis endormi sans savoir comment. J'allais vraiment, vraiment mal. Mais c'était super.

Koko

Marseille 2015

traduit du roumain

La chance du débutant

Je veux vous raconter une histoire vraie, qui fait partie de ma vie : ce que je faisais avant. On était en mars 2015, et un soir je vais au Casino avec un de mes cousins. Moi j'y allais tous les soirs, lui pas trop. Et souvent, quand il venait, il ne jouait pas, il restait seulement à côté de moi. Il a vu que je perdais beaucoup d'argent, et je ne sais pas d'où il a eu cette idée : il a misé 100 euros sur le 27, à la roulette, et il se trouve que c'est justement le 27 qui est sorti. Il a gagné 70 000 euros en une seule soirée. Moi, j'étais étonné, parce que je me rends chaque soir au même endroit et moi, il ne m'est jamais arrivé que mon numéro sorte du premier coup. Lui, il a peut-être eu de la chance, cette nuit-là, de gagner cet argent. Parce qu'il ne jouait pas, à part dans les bars. Je ne l'avais jamais vu dans les casinos. Pour lui, ça a été la première fois, mais peut-être pas la dernière, parce que quand on gagne au casino, ensuite on a ça dans le sang, on est attiré par ce lieu où on a joué la première fois.

Maintenant que je me retrouve en prison, je ne sais pas s'il joue encore ou pas. Je ne l'ai plus vu depuis longtemps. Ce que je sais, c'est que j'ai mis beaucoup d'argent dans ce casino, bien plus que ce que j'en ai retiré. Lui, il a joué une seule fois et il a gagné. Il est plus chanceux que moi. Je n'ai pas sa chance à lui.

Mișelule

Marseille 2015

traduit du roumain

Pas de pari à minuit

Vous savez, on dit qu'il ne faut pas faire de pari à minuit. Je vous raconte l'histoire d'un ami qui a tout de même fait un pari, à minuit, avec un pote à lui. Il s'agissait de quoi ? Il a dit qu'il était cap d'aller au cimetière et d'en rapporter la croix d'untel. Il est allé au cimetière, il a rapporté la croix, et quand il est allé la remettre en place, que s'est-il passé croyez-vous ? Le type, en marchant, il a senti que son bas de pantalon était accroché à quelque chose : il a cru que c'était le mort qui tirait dessus, il a tourné de l'œil et il est mort. Presque : il a fait un pré-infarctus. Oui, je vous jure, et c'est pas rigolo.

Koko

Marseille 2015

traduit du roumain

Le carnet illustré - Marseille 2016

L'ampoule rouge de Marseille

Une nouvelle histoire

Le snack

La nuit

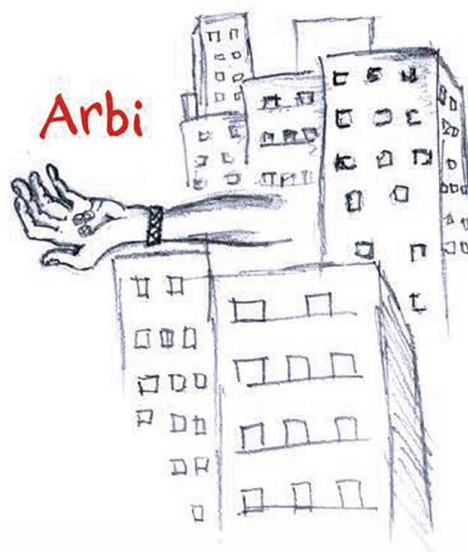
Marabout

Waow quelle vitesse !

Roumanie, le livre de Barono



L'ampoule rouge de Marseille



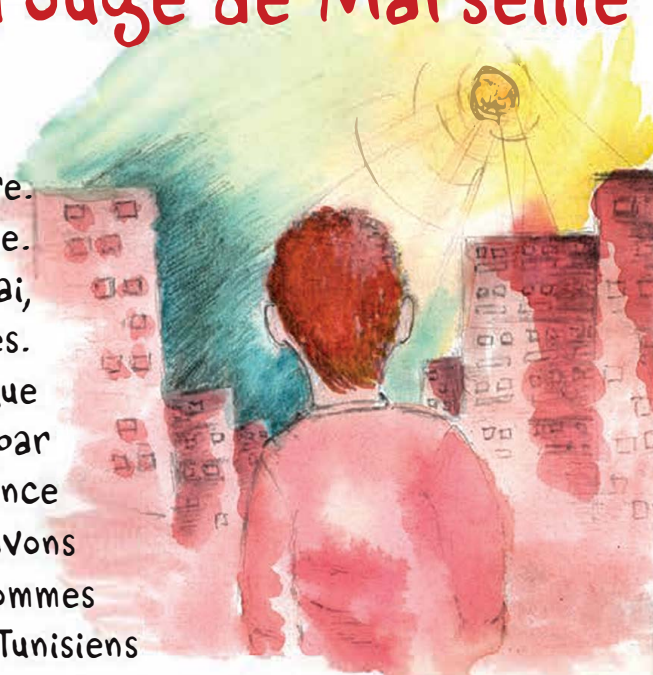


Attends
Maman
Oublie pas
Un chemin
on Rêve toujours



L'ampoule rouge de Marseille

C'était l'année dernière.
Je suis arrivé à Marseille.
C'était le mois de mai,
au début des vacances.
J'étais avec mon collègue
Farhan. On est arrivé par
le train en provenance
d'Italie, où nous avons
grandi. Dès que nous sommes
sortis de la gare, deux Tunisiens
nous ont dit en arabe : "il n'y a rien à faire à Marseille.
Seulement des problèmes".



Nous avons continué et nous sommes allés au centre ville. Le deuxième jour j'ai découvert Noailles. On voulait acheter du shit, mais on n'en a pas trouvé et on a acheté des cachets.



C'était la première fois que j'essayais cette drogue. J'ai avalé trois cachets et je suis parti avec Farhan au Vieux Port. Les cachets ont commencé à faire effet au bout de deux heures. Je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé. Je ne sais si c'était le jour ou la nuit. C'était mercredi.

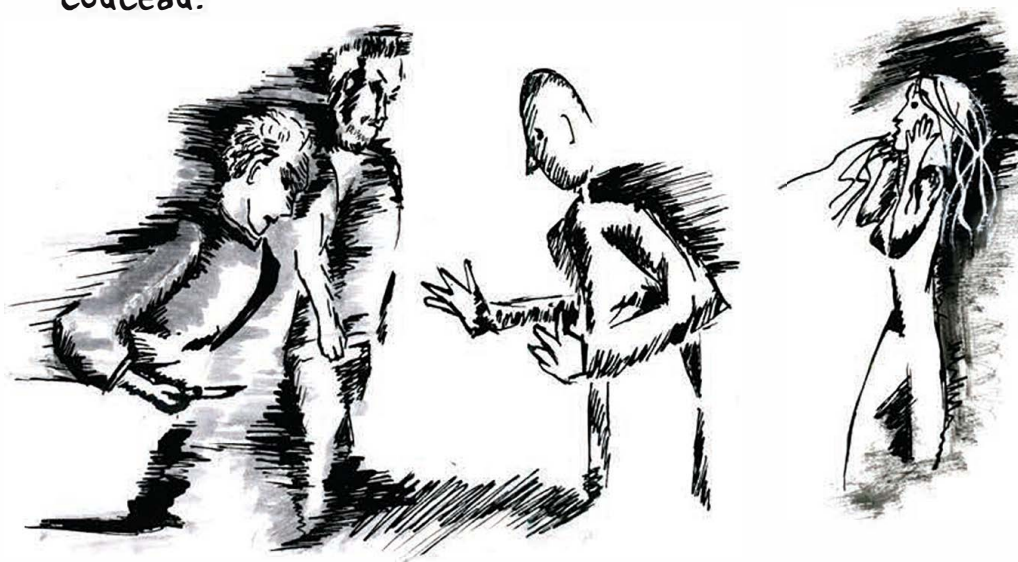
Je me suis réveillé vendredi midi, j'étais sur la corniche dans la maison du collègue Farhan. J'avais



rendez-vous ce matin-là au foyer pour m'inscrire. Quand j'ai appris quel jour on était, c'était déjà trop tard. J'étais en colère, et j'ai repris des cachets. Avec Farhan, on a décidé d'acheter des sandwiches. Quand on est revenu en bus vers Castellane, les cachets ont commencé à faire effet.

J'étais dans mon coin, on est arrivé à la place Castellane, on est descendu du bus, et j'ai commencé à avoir de l'adrénaline. Farhan s'est approché d'une fille qui était en train de rouler un joint. Ils ont commencé à parler mais Farhan ne comprenait pas le français. Je l'ai rejoint, et j'ai commencé à m'énerver contre la fille. Elle parlait fort. Comme j'étais défoncé, je la trouvais agressive. Il y avait un autre gadjo à côté d'elle. Il s'est interposé pour la défendre. Il a commencé à me parler en arabe mais je ne l'écoutais pas.

La fille m'énervait. Je l'ai poussé et j'ai dit à mon collègue "Viens on y va". Je l'ai dit en français. Je me suis retourné et le gadjo a commencé à me frapper par derrière. J'ai commencé à ouvrir le couteau.



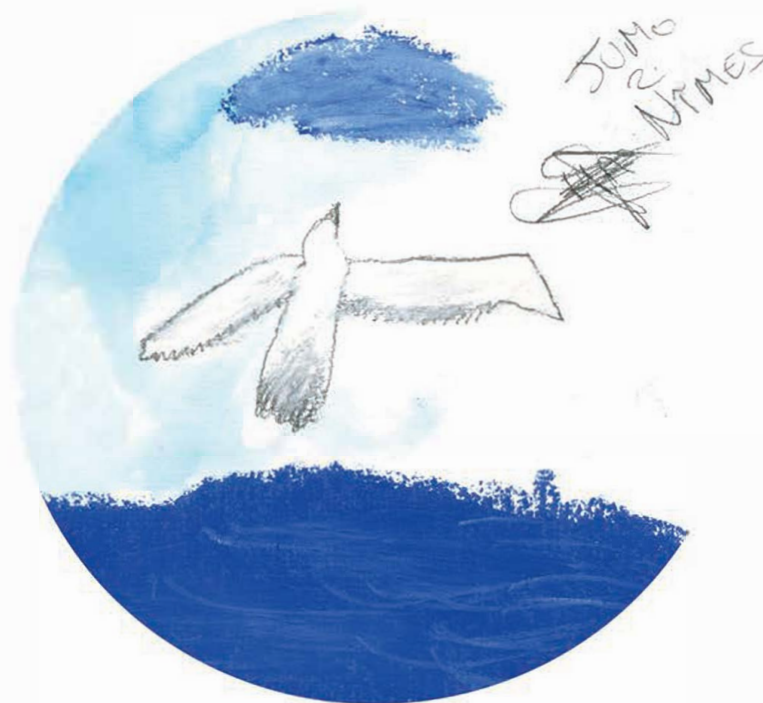


« J'ai trop fait d'peine à tous ceux que j'aime
à l'intérieur c'est comme dans la tess'
faut se débrouiller pour se faire sa place
dans les salles d'attente, les cours de promenade
les jours de mitard, les affaires en plus
l'attente d'un courrier, les fouilles au parloir
ta femme qu'en peut plus, ta mère qui fatigue de trop
madame la juge on est fiers, faits de sang et de chair
vos peines plancher n'ont qu'un seul but
faire pleurer nos mères »

(Oz, chanson du rappeur Lacrim)



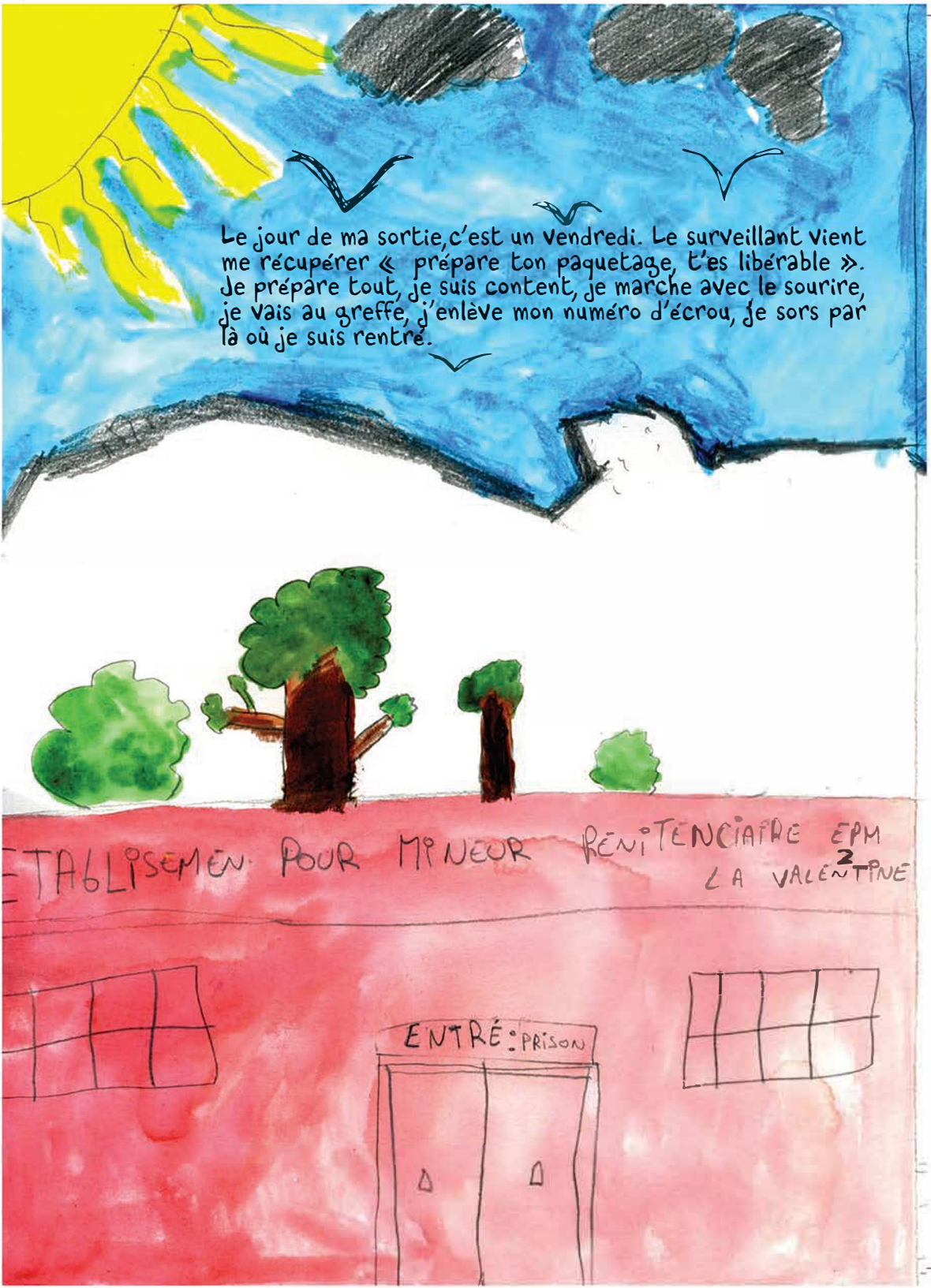
Une nouvelle histoire



LA PRISON SUR UN PIED
ATTRAPPE LE YOYO
QUE ÇA FUME
POUR OUBLIER LES SOUCIS !





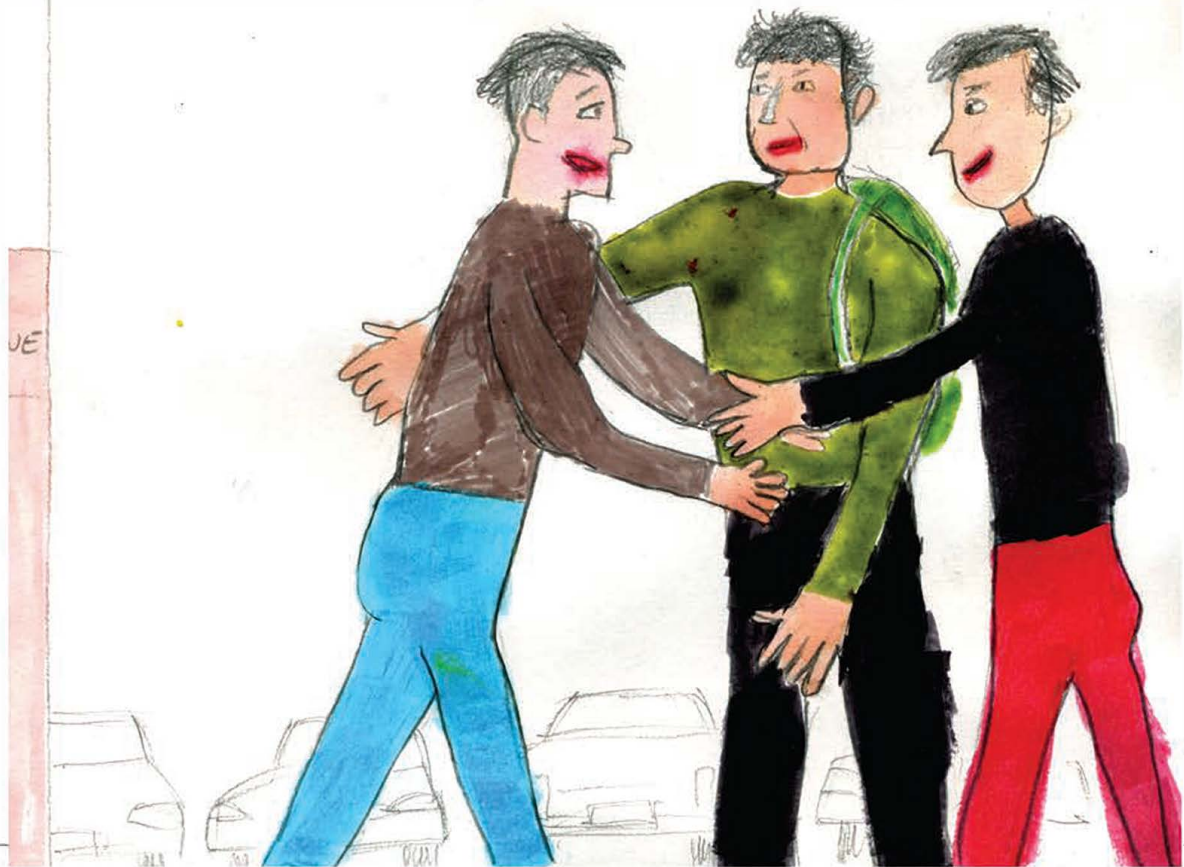


Le jour de ma sortie, c'est un vendredi. Le surveillant vient me récupérer « prépare ton paquetage, t'es libérable ». Je prépare tout, je suis content, je marche avec le sourire, je vais au greffe, j'enlève mon numéro d'écrou, je sors par là où je suis rentré.

ETABLISSEMENT POUR MINEUR PENITENCIARIE EPM
LA VALENTINE²

ENTRÉE PRISON

Je vois mon père et mon frère jumeau, je cours, je leur saute dans les bras. Ils sont contents eux aussi. On part, on fume, je suis impatient, la journée devant moi. Tous les problèmes sont derrière moi, ça part de là.



Dans la rue je vois la police qui patrouille, des gens qui marchent, des magasins, des voitures garées, des SDF, c'est des personnes qui vivent dehors, une femme qui passe, elle se dit « c'est encombré parce c'est les soldes ».

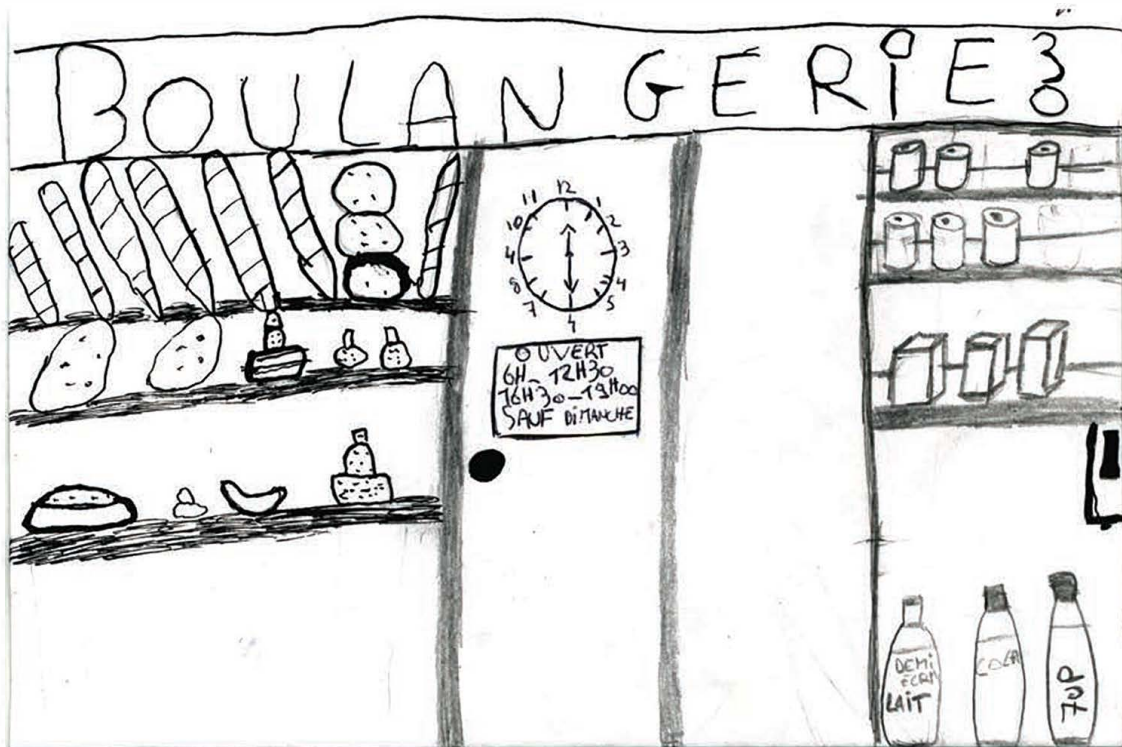
Dans la rue j'entends des sirènes, le vent, des bruits de voitures, des klaxons.

Dans la rue je sens les odeurs de la pollution, et celles de la boulangerie.

C'est le matin, je marche dans la rue avant d'aller au travail, il y a une foule de gens et j'ai un petit creux. Je m'arrête dans une boulangerie, je prends deux pains au chocolat bien chaud et un éclair au chocolat. En ressortant de la boulangerie, je vois un SDF qui fait la manche et qui me dit « bon appétit ». Je lui donne un petit billet. Et je retourne dans la boulangerie : je lui prends la même chose que moi plus un petit café chaud. Il me remercie et je pars travailler.

BOULANGERIE 30.
OUVERT 6H-12H30 16H30-19H SAUF DIMANCHE

Je marche dans la rue. Je viens de sortir de prison. J'étais avec mon père et mon frère, j'avais envie d'un pain au chocolat. J'ai pris une cannette aussi.
Voilà, c'est quoi la liberté !!!

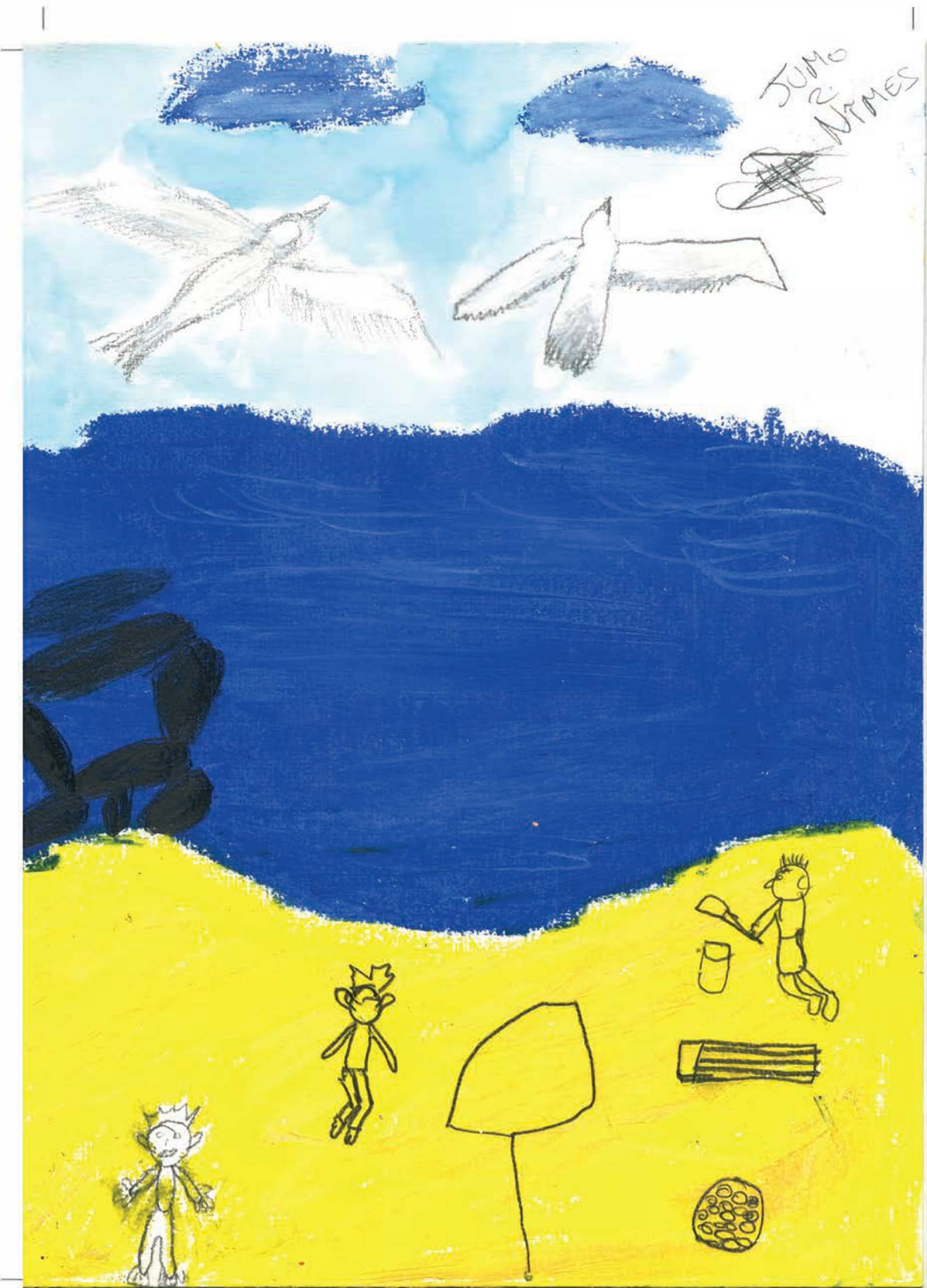


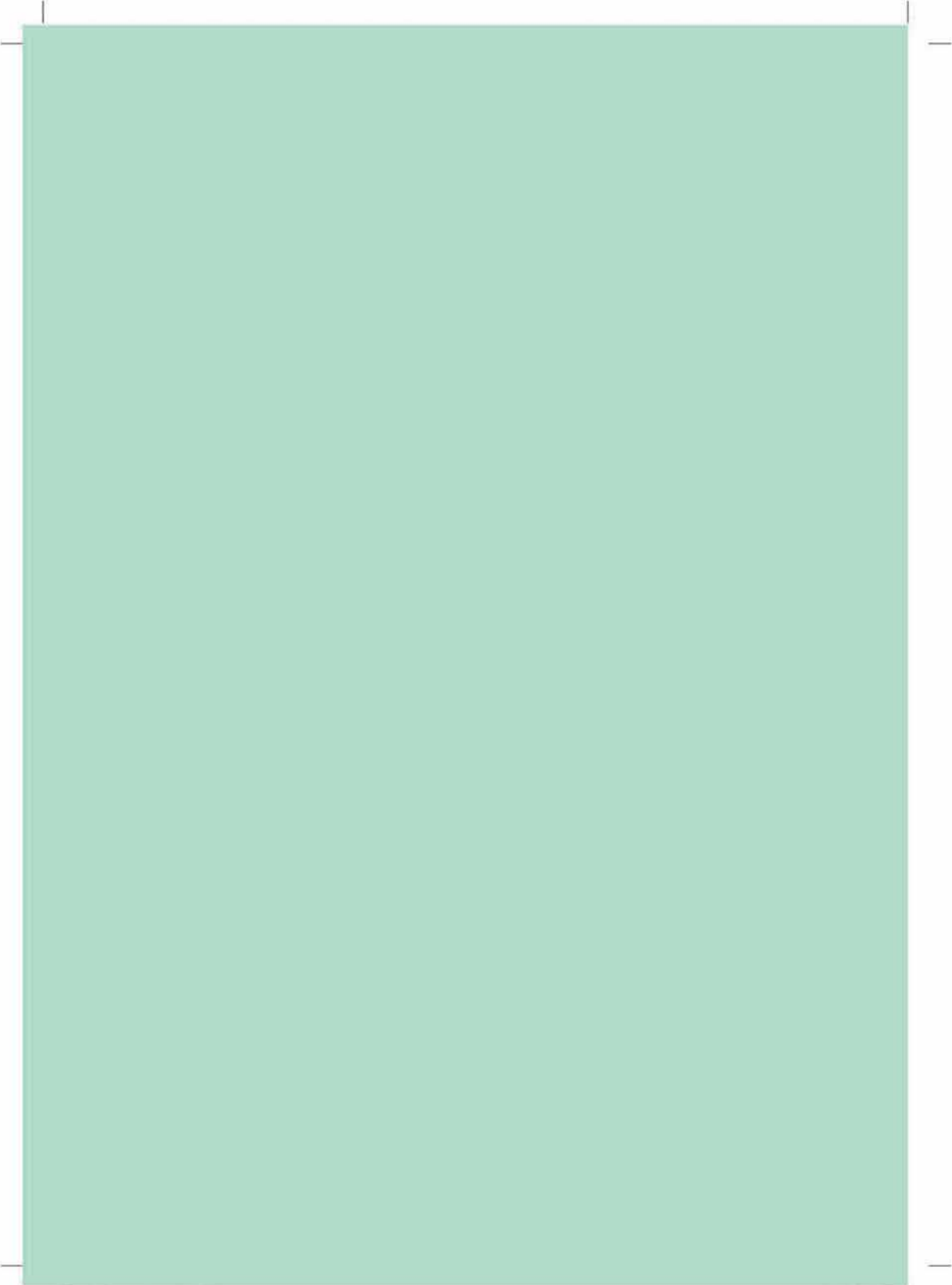
AU BORD DE LA MER, je vois la mer, des bateaux, du sable, les parasols bleu, rouge, rose, couleur marine et les toiles de tentes pour les petits. Une cannette rouge rouille, une pièce d'un euro, des gens qui bronzent, une fille avec un maillot rouge, la peau noire, elle a un gros pansement à la main. Ce qui est beau, c'est qu'elle a les cheveux blonds. Au bord de la mer, j'entends les mouettes et les vagues comme un souffle, la police « vos papiers ! », les clics des menottes, le grognement d'un policier qui a chaud. J'entends « chouchoux ! Beignets ! », les enfants qui jouent, il y en a un qui fabrique un château de sable avec un petit crabe aux pinces qui grincent. On n'a rien à faire, on regarde des gens. Un petit qui pleure parce qu'il s'est fait pincer par le crabe, la mère du petit qui crie « abruti ! Je te l'avais dit ! ».

Au bord de mer, je sens le sable chaud, doux, blanc, mou et souple, fluide, fragile, humide. Les coquillages quand on marche dans l'eau, ils sont là, tout devant, avant que ce soit profond. Je sens l'odeur du sel, des algues, le goût de la mer est fade, acide, amer. Je sens l'odeur du monoï, parfois la mer peut puer. Je sens l'odeur fraîche du ciel, même l'été il y a toujours un petit vent, parfois l'air est suffoquant, gras, il sent la transpiration, une mauvaise odeur de phoque qui dégoûte.







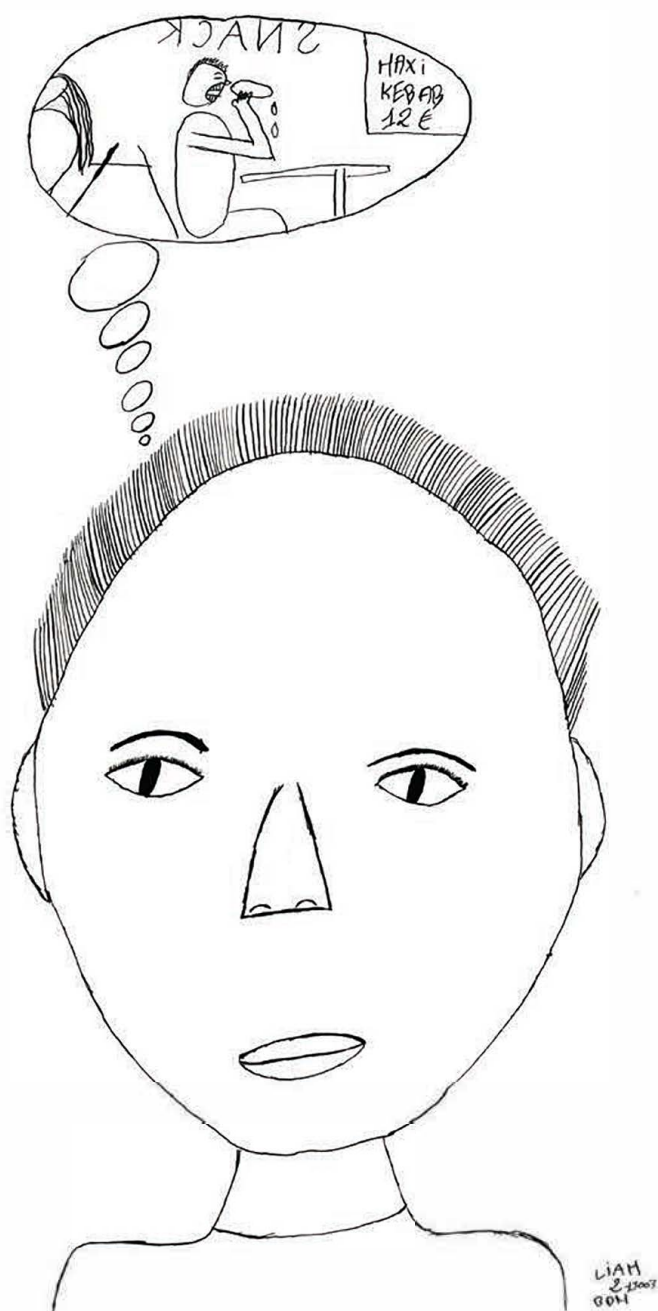


LE SNACK



Kewkew

C'était une journée d'été, je décide d'aller chercher ma copine pour aller manger au snack.

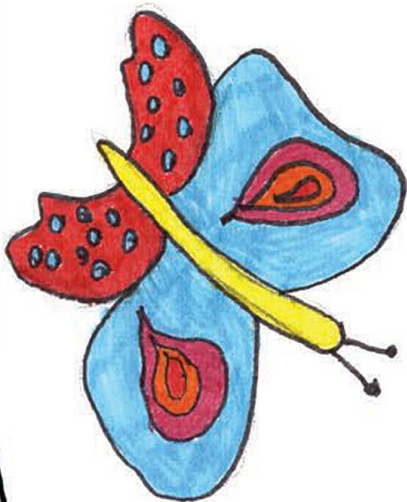




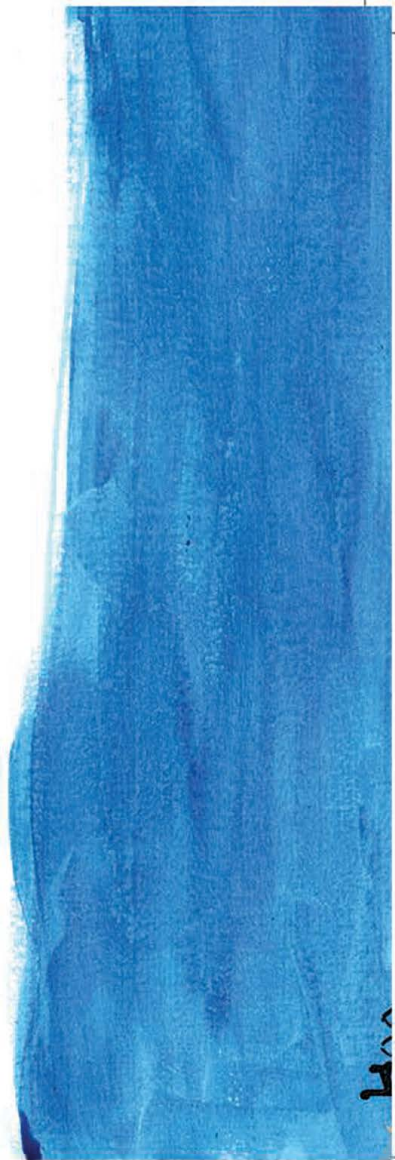
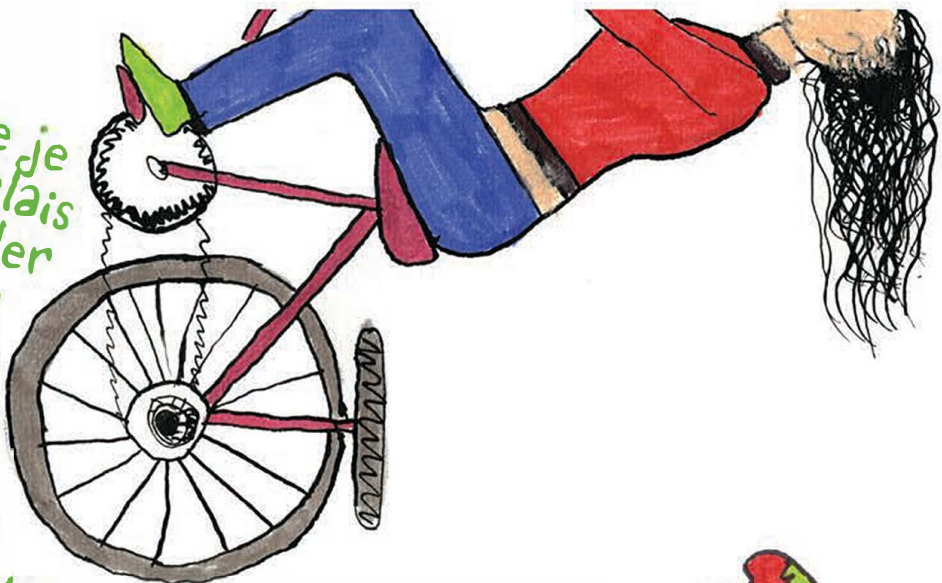
Je tape à sa porte, c'est sa grand-mère qui m'ouvre. Elle me dit qu'elle est gravement malade et qu'elle ne peut pas sortir.



Je
rebrousse
chemin et
je décide
d'aller au
snack en
passant par
les champs,
quand tout
à coup, je
vois une
jolie
jeune
fille
au
loin
sur
son
vélo.



Comme je ne voulais pas aller manger seul, je propose donc à la jeune fille de venir manger avec moi au snack. Et, à ma grande surprise, elle accepte et elle me dit "monte derrière !"





Arrivés au snack, quelle ne fut pas ma surprise !!!
Je vois son visage et je découvre...

... elle est vraiment très laide !



LA NUIT

C'était une nuit d'hiver. Comme à mon habitude, je mange, je démarre mon scooter pour rejoindre mon collègue dans le village d'à côté. Je roulais à toute allure quand soudain j'entends un gros bruit : mon moteur a lâché, là, sur la nationale. Alors je pose mon scooter, je mets le bloc et je marche. J'essaie d'appeler mon collègue et d'un coup, plus de batterie. Je suis retourné à mon scooter, je me suis allongé dessus et j'ai dormi.



La nuit, je vois des lucioles, la lumière d'un lampadaire,
je vois l'obscurité, la lune, les étoiles, les étoiles
filantes. La nuit, je sens la fraîcheur, les arbres bouger,
le vent qui souffle. Dehors je fais la fête, je rêve, je me
remémore de bons souvenirs.

Lumineux
Unique
Cool
Incroyable
Original
Loin
Eblouissant

Enfant, je vois des biberons, mon père, ma mère, mes petites voitures, des moitiés de corps humains, des petits pots dégueulasses.

Je sens l'apesanteur, le bien être que tout le monde m'apporte en s'occupant de moi, mes couches qui sont lourdes à porter le matin, ma tête frapper le mur quand je cours dans tous les sens.

J'entends ma mère et mon père crier pour savoir qui va me donner le biberon à quatre heures du matin, la télé sans comprendre ce que c'est, la musique du petit jouet qui tourbillonne au-dessus de ma tête.



Marabout



J'ai trop de problèmes
Dans ma tête c'est la guerre

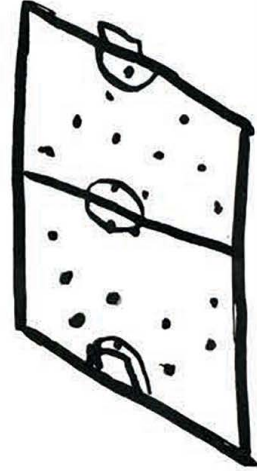


Dans la rue je vois des bâtiments, des gens, des toxicos qui cherchent du shit, « excuse-moi, il est où le charbon ? », un parc, des voitures, un city.

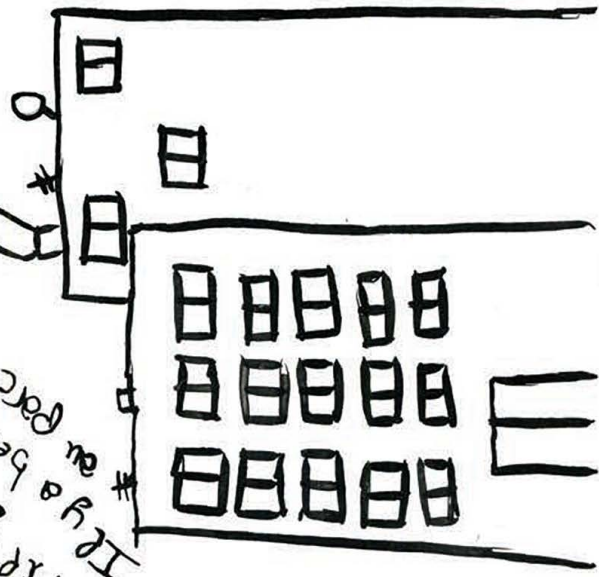
Dans la rue j'entends le bruit du ballon qui tape sur les cages, les voitures qui klaxonnent, le bruit des enfants qui jouent et qui rigolent.

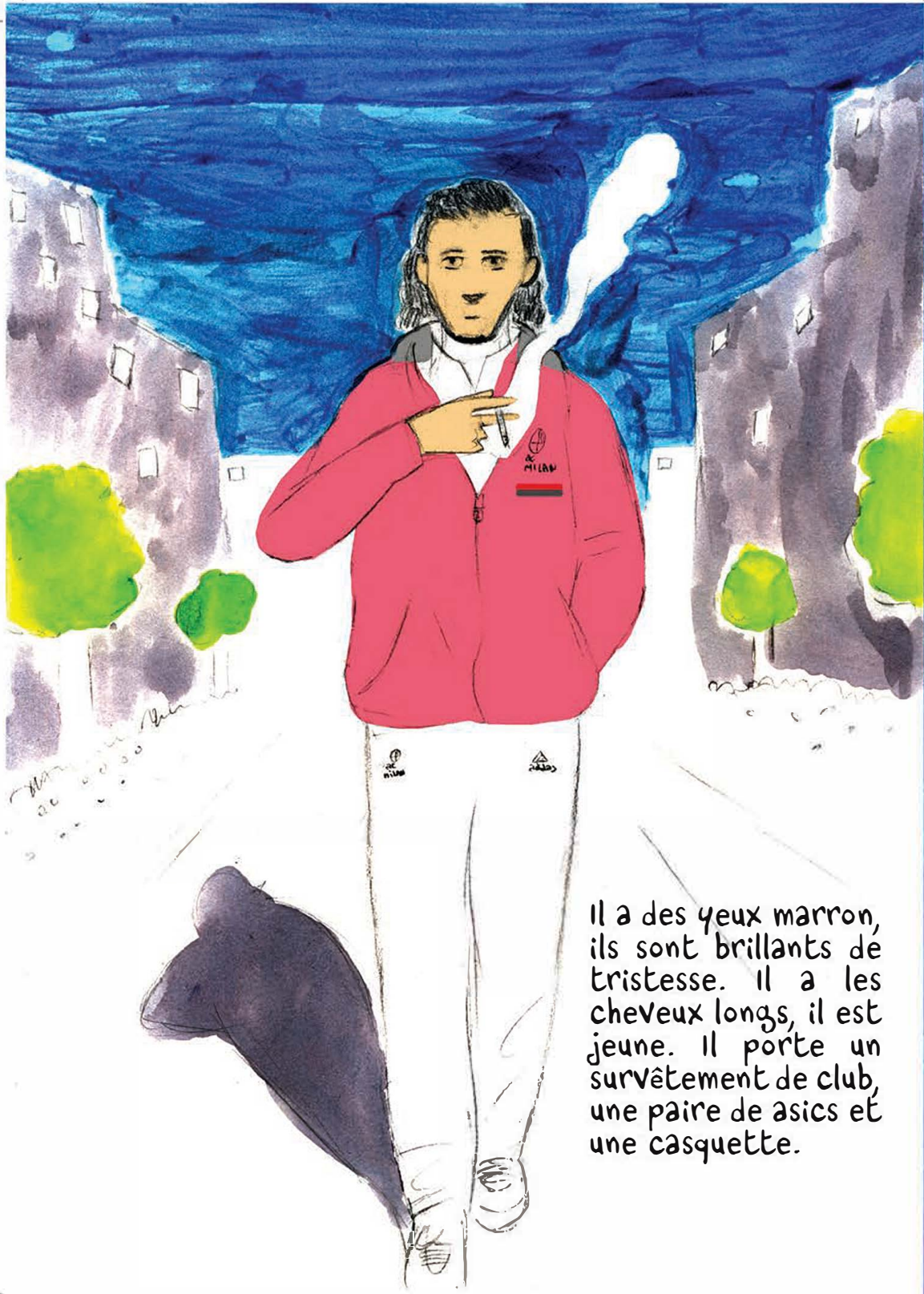
Dans la rue je sens l'odeur de la drogue, l'odeur de l'essence.

un city c'est
quel ? Bah
c'est un petit stade



Il s'agit d'un quartier abrité
dans un petit quartier abrité
et il y a une odeur d'essence.
Il y a beaucoup de bruit des enfants qui jouent
au parc d'attractions qui jouent au ballon au city



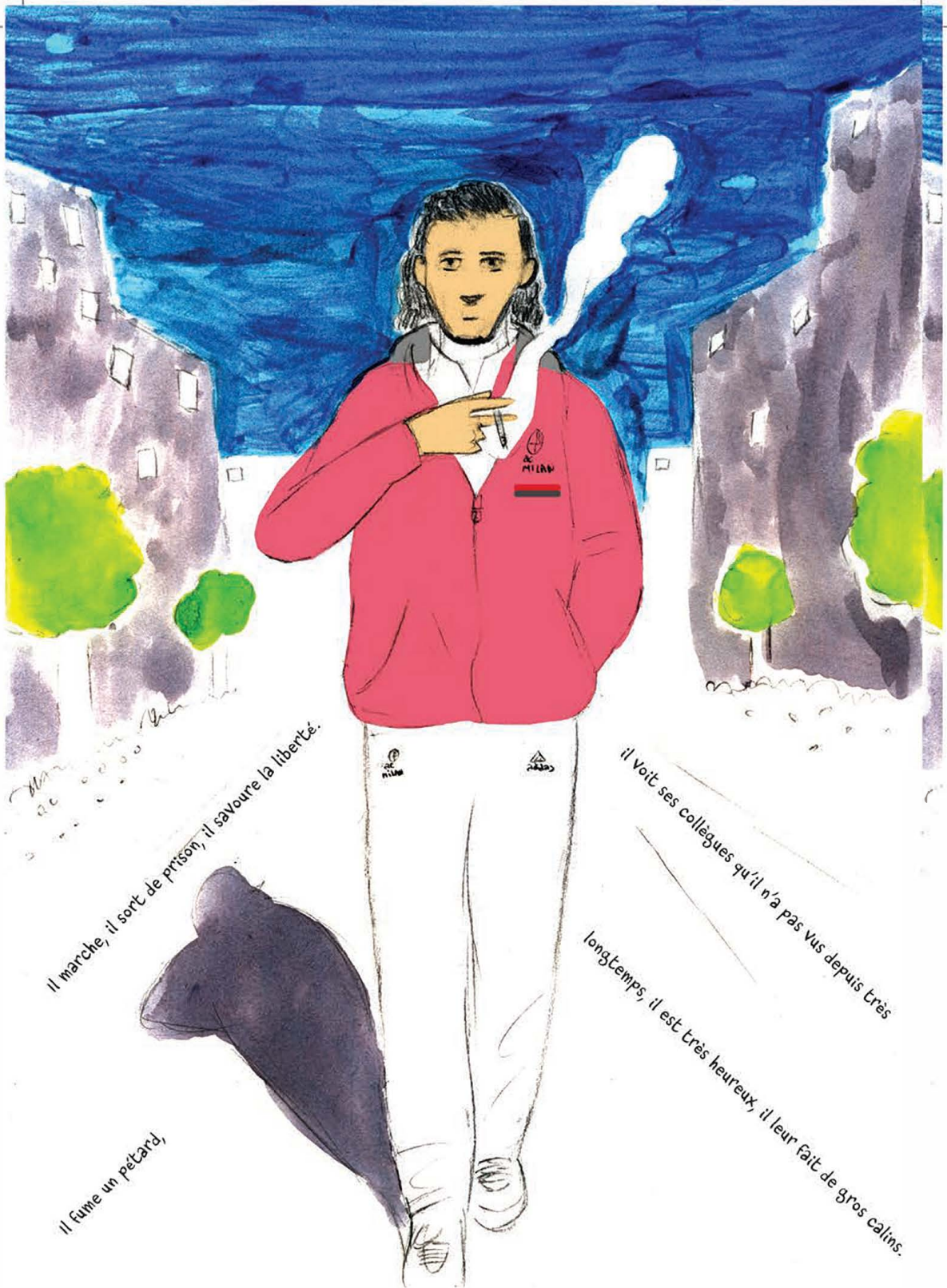


Il a des yeux marron, ils sont brillants de tristesse. Il a les cheveux longs, il est jeune. Il porte un survêtement de club, une paire de asics et une casquette.



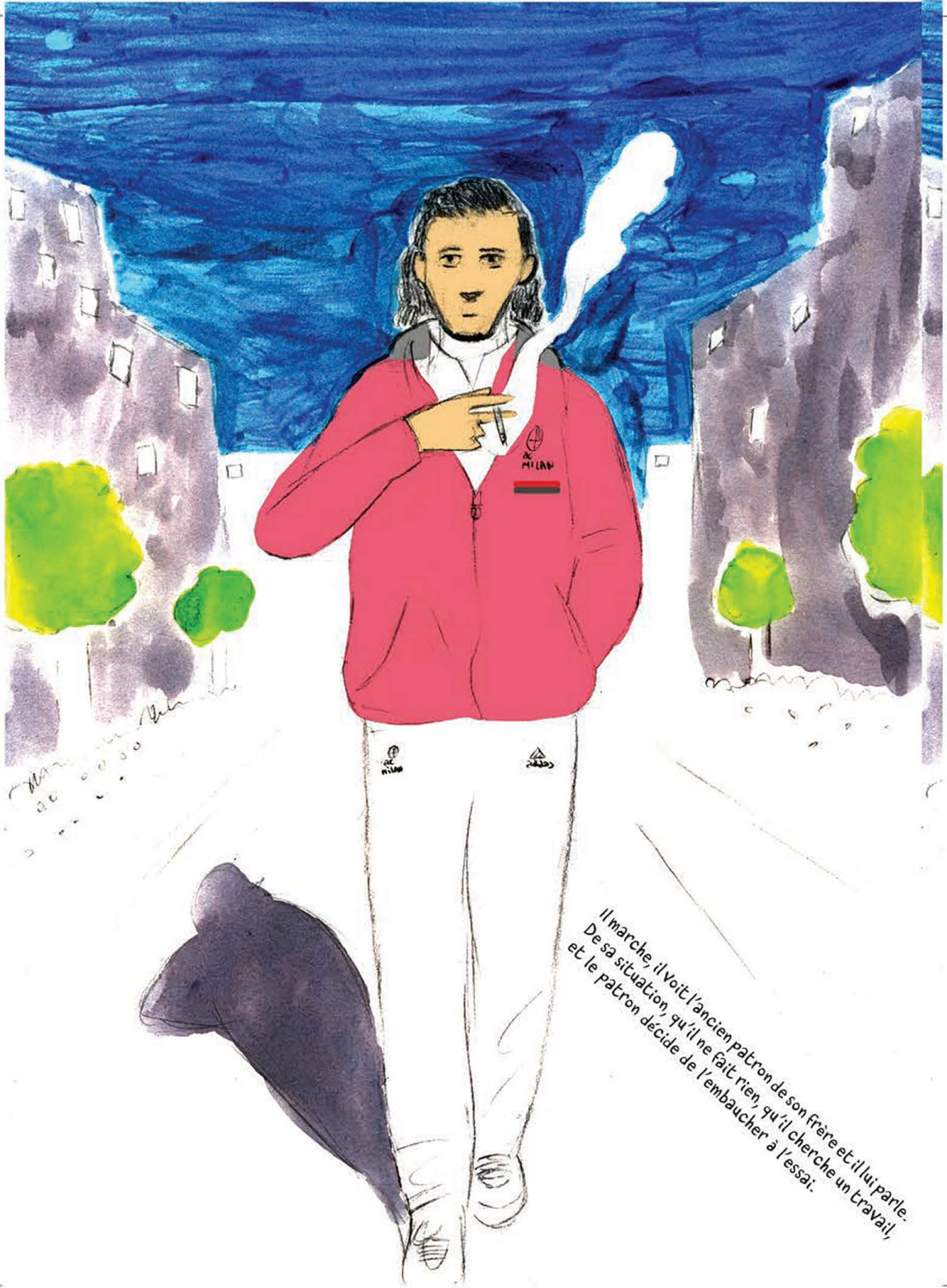
*...J'ai vu mon reflet dans le miroir
J'ai mis des anciens res-frè dans le tiroir
On tourne dans la cité, on est broliqué
Que Dieu me pardonne...*

(Marabout, chanson du rappeur Lacrim)

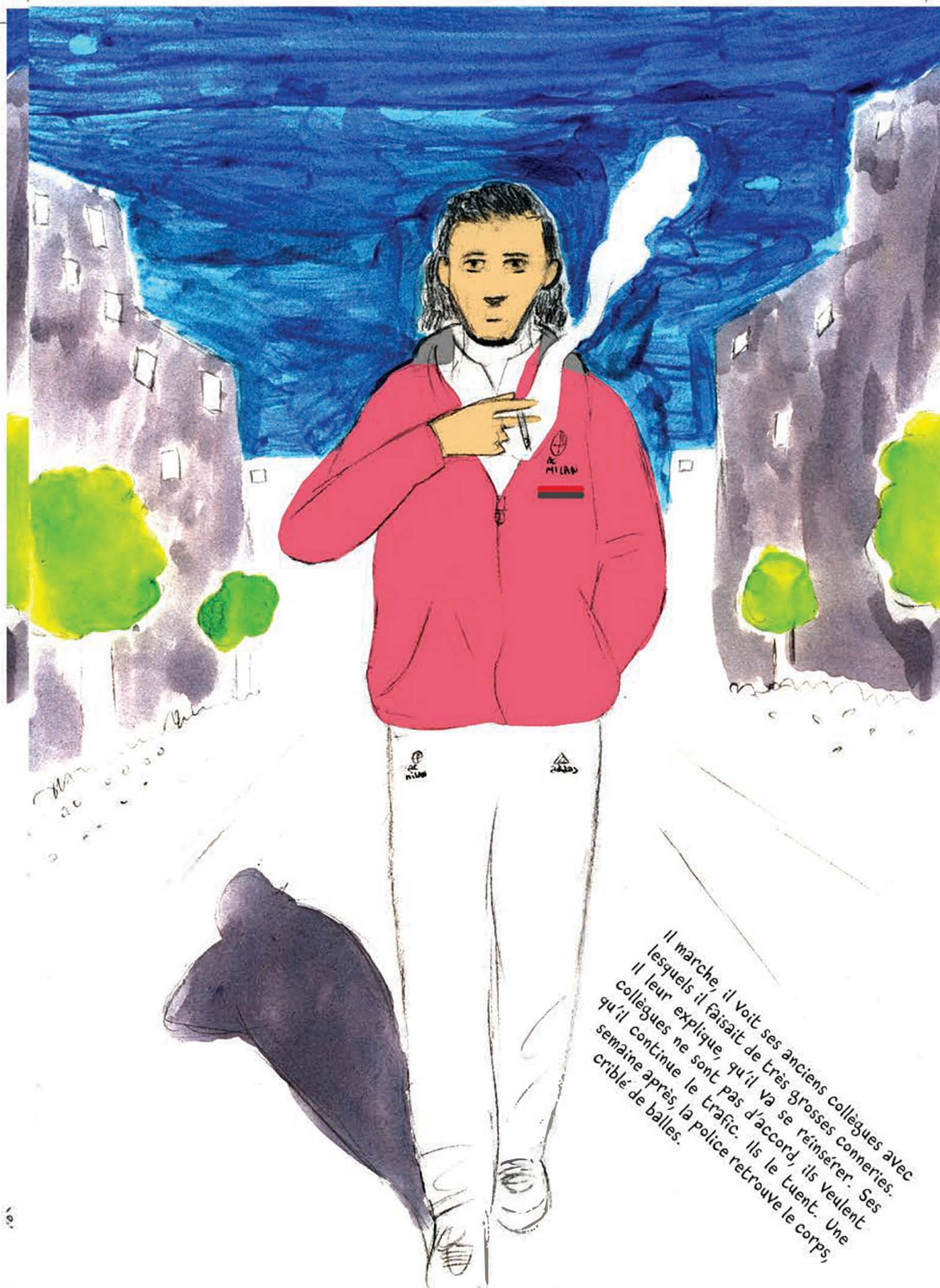


Il marche, il continue à archer, il voit sa copine, il lui fait un bisou, sa peine de prison lui a tout fait oublier, il n'a plus de sentiment, il la quitte.



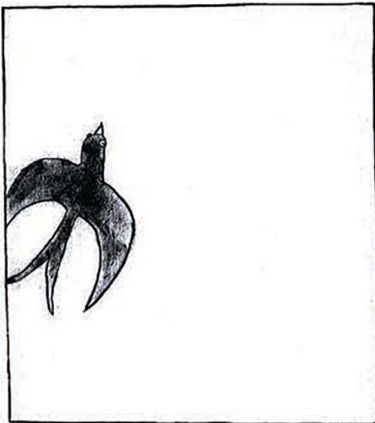
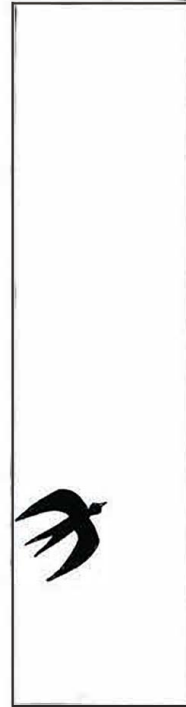
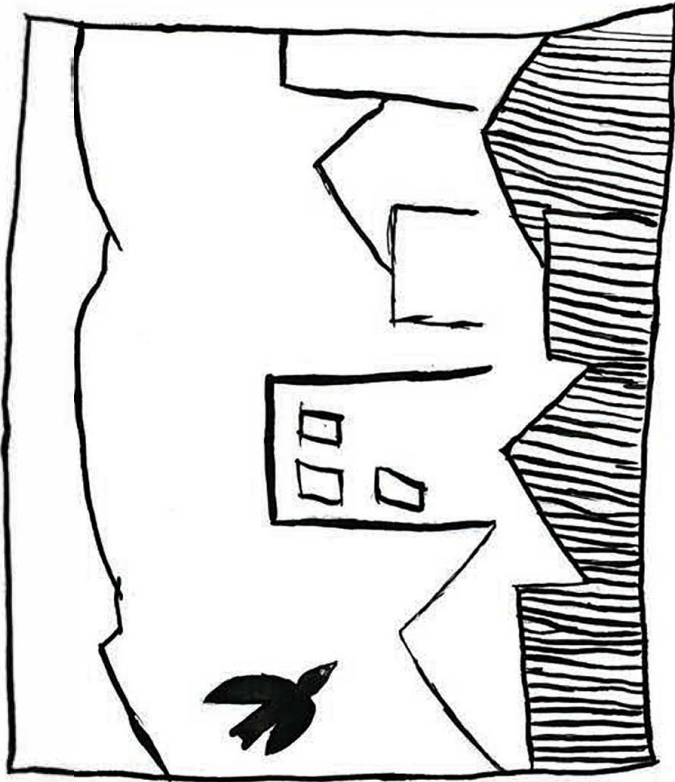


Il marche, il voit l'ancien patron de son frere et il lui parle.
De sa situation, qu'il ne fait rien, qu'il cherche un travail,
et le patron decide de l'embaucher à l'essai.



Il marche, il voit ses anciens collègues avec
lesquels il faisait de très grosses conneries.
Il leur explique qu'il va se réinsérer. Ses
collègues ne sont pas d'accord, ils veulent
qu'il continue le trafic. Ils le tuent. Une
semaine après, la police retrouve le corps,
cristallin de balles.

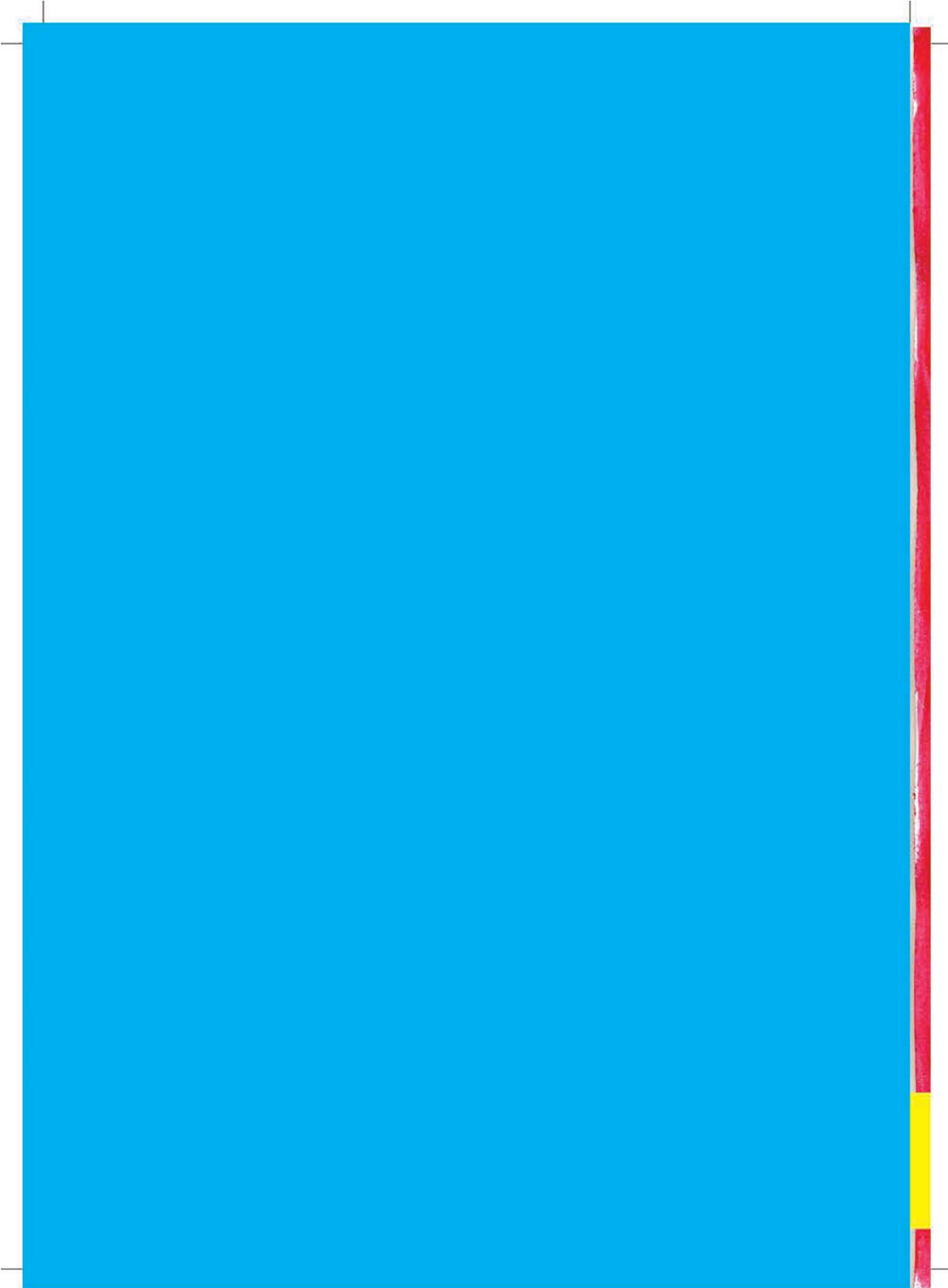
**Waow,
quelle vitesse !**



C'était vers 19 heures, j'étais au foyer, comme à mon habitude après manger, je descend sur la terrasse pour fumer mon joint, et là, un éducateur s'approche de moi. Moi, je jette le joint, il le ramasse. Il va faire un rapport au juge, il me dit. J'ai eu peur de rentrer en prison, je me suis enfui du foyer. J'ai appelé quelqu'un qui est venu me chercher. Arrivé dans mon quartier, j'ai eu peur de rentrer chez moi. C'est la première nuit que j'ai passée dehors.

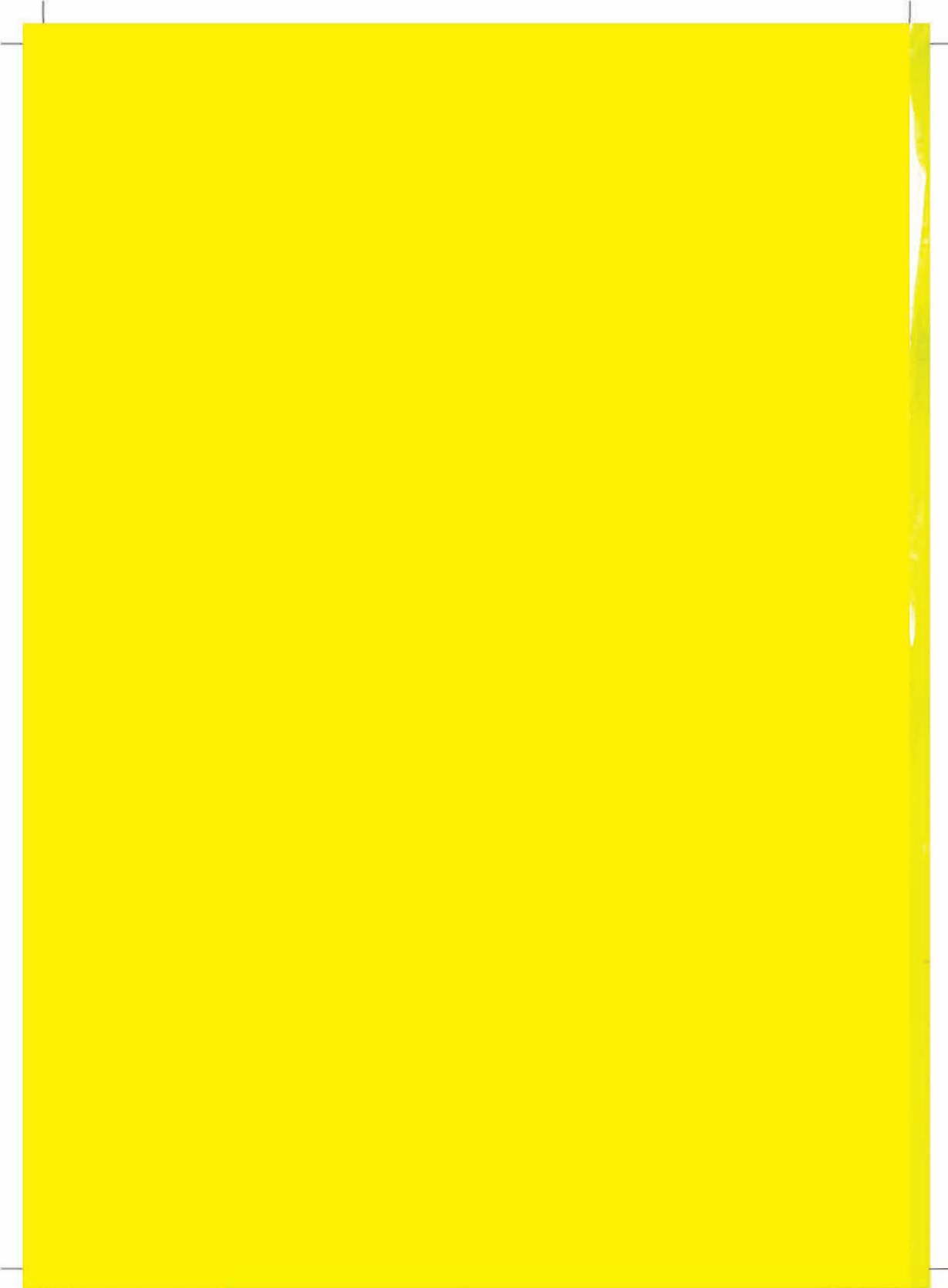
*..Arrivant, isolé quel mauvais temps
J'm'étais dis ça plus jamais, les parloirs
et les rages de dents
La canicule assèche les fleurs,
bah moi la tôle noircit mon âme
Juste une petite trêve, j'dors plus, j'traîne
j'fais plus d'rêves
Laissez mon cœur au greffe, gros
"Wesh Lacrim, comment ça va ? ..."*

(Oz, chanson du rappeur Lacrim)





Roumanie Le livre de Barono

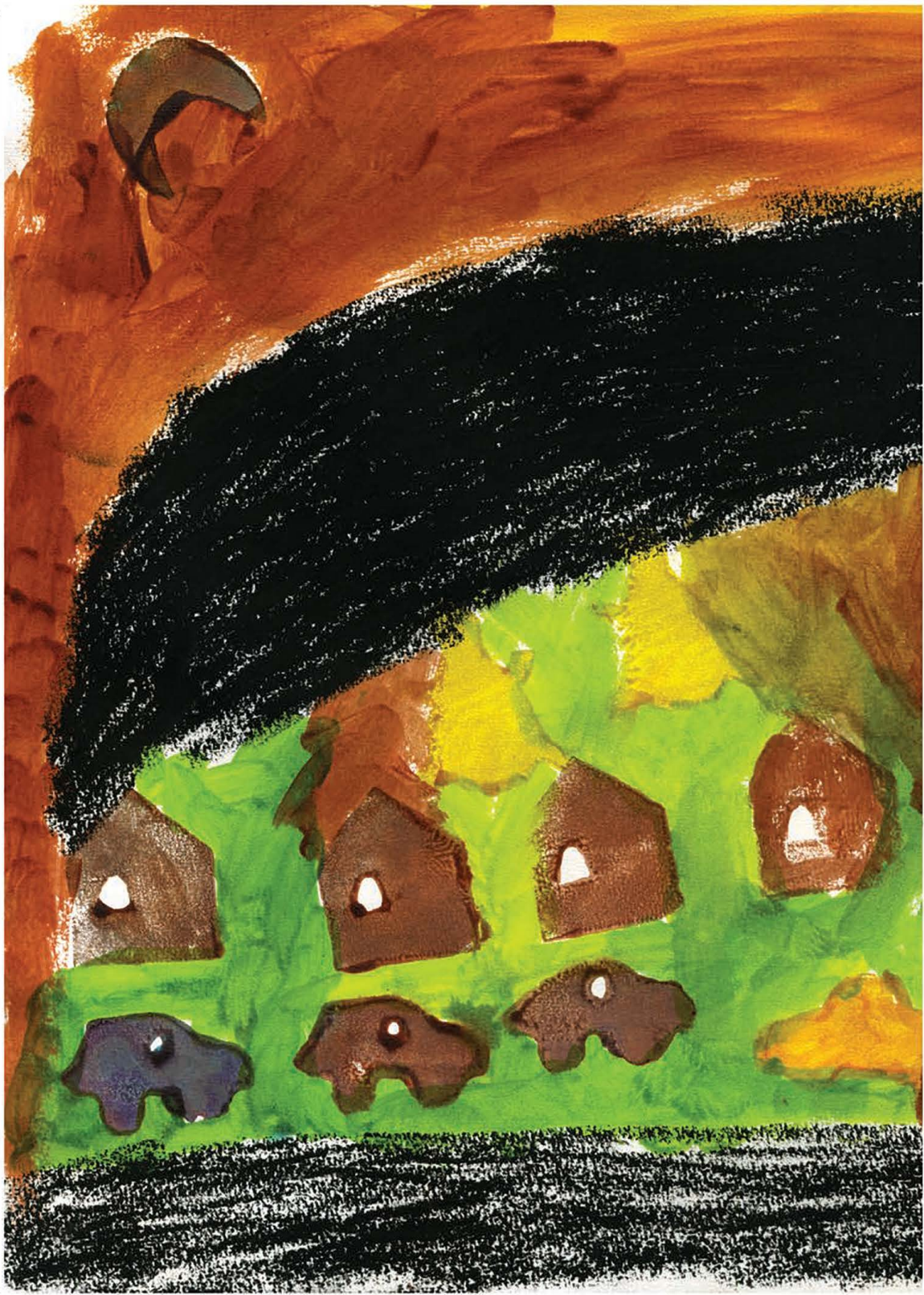






Ce se passe en Espagne, j'ai huit ans. Je pars avec mon père à pied pour chercher de la ferraille. Je ne me souviens plus s'il fait chaud ou froid. C'est pour gagner notre vie. On est à Séville. On fait le tour des poubelles.

Après je rentre chez moi et je vais jouer avec les autres enfants. J'ai six frères et une sœur, tous plus grands. On est arrivé en France en 2012. J'ai regardé comment ça se passe, la vie.



La première nuit où je suis arrivé en prison.

Je suis arrivé à six ou sept heures. Je me demandais : « qu'est-ce qui se passe ici ? » Je pensais beaucoup à ma famille, parce qu'elle est loin de moi, ça me fait mal.

Je me demandais : « comment vont ils ? »

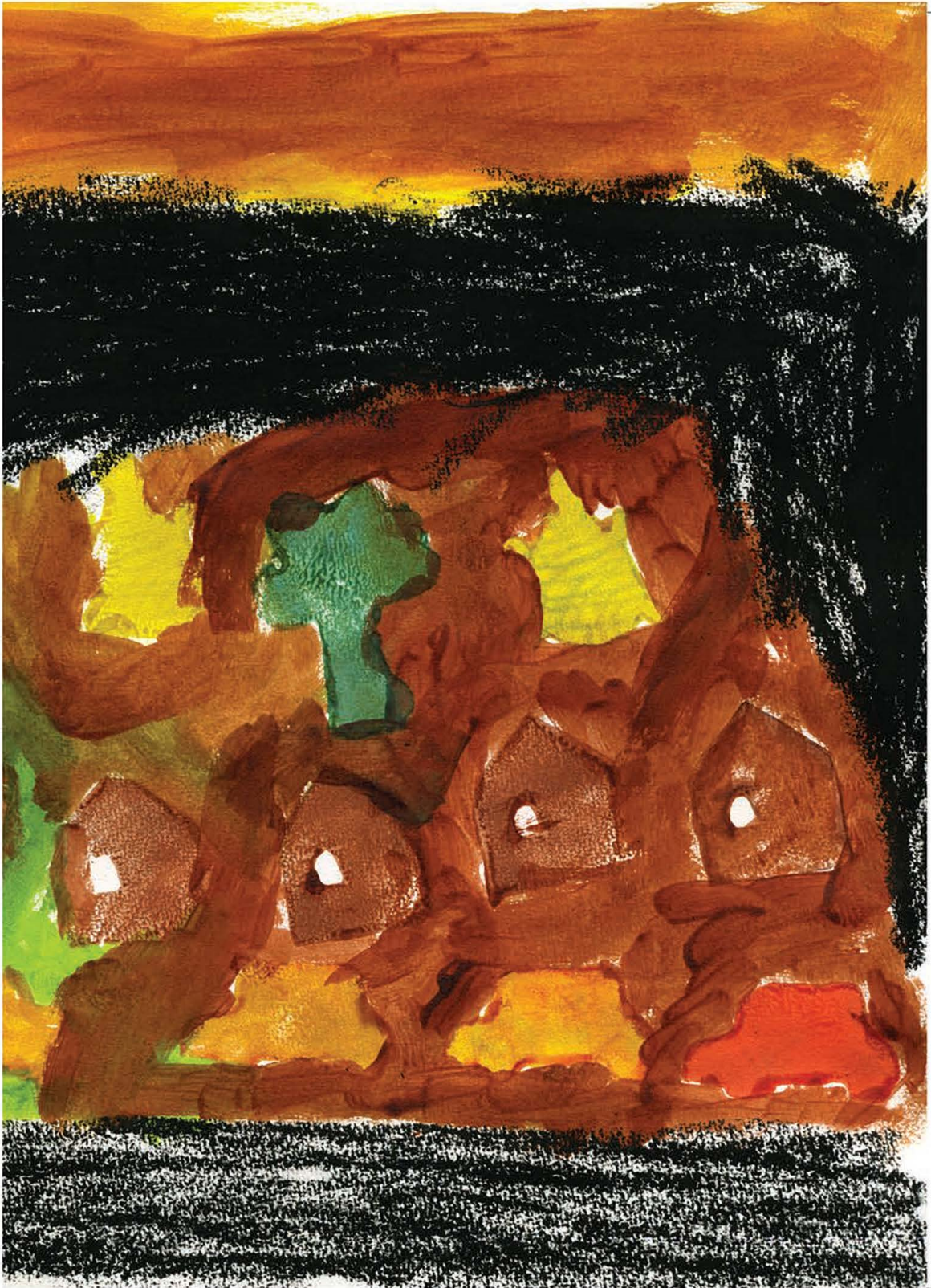
Alors j'ai regardé la télé toute la nuit.

La deuxième nuit ça allait mieux. J'ai bien dormi.

En prison, ça se passe bien ; c'est tranquille, je dors bien, je mange bien, il y a des douches.

La nuit dont je rêve

Je voudrais aller dehors, je veux boire un Coca avec mon père et avec ma mère, dehors, la nuit. Je prends un bol d'air avec mon père et avec ma mère, tu vois. Je viens, je reste un peu dehors avec eux, et après je rentre chez moi. Je vais manger, et après je vais dormir.





Je reste avec mon père dans la caravane, avec ma mère. Mon père m'a acheté une caravane. Après je vais dormir, seul, dans cette caravane. Mon père me demande si je veux sortir dehors avec lui. Je lui dis non, je préfère rester. Après mon père est passé en voiture. Il m'a appelé et on est partis acheter des habits. Ensuite je suis rentré chez moi.



Quand il faut travailler

J'étais journalier

J'avais une dizaine d'années et je suis sorti jouer au ballon avec mon cousin. Le terrain de foot était goudronné et c'est en tombant que j'ai cassé ma dent.

À la mort de mon père en 2001, je suis resté avec mes grands-parents. Ma mère est allée retrouver ses parents à elle et elle m'a laissé seul. Quand il a fallu faire mes papiers, elle n'a pas voulu se déplacer jusqu'à Orăștie, où j'habitais. J'ai donc pris le train pour la rejoindre mais je ne suis pas resté longtemps, pas plus d'un mois, juste le temps de faire mes papiers.

Puis j'ai eu 18 ans. Mon grand-père est mort en premier, en 2006-2007. À la mort de ma grand-mère, je suis parti dans les pays, chez les étrangers. C'est avec mon oncle que je suis venu en France, ici.

J'ai eu une enfance super, avec mes grands-parents. Avec mon oncle, je me débrouille très bien, ici. Sauf que je suis tombé deux fois, d'abord à Lyon-Villefranche et maintenant aux Baumettes. Pour vol. On m'a pris avec des autoradios volés dans les voitures. En Roumanie j'étais journalier, je chaulais les maisons, et je faisais ça avec un copain.

Darius

Marseille 2016

traduit du roumain

Petrila, Prague, Pilsen, prison

J'ai 23 ans, je suis de Petrila, dans le département de Hunedoara. Il y a cinq ou six ans de ça, mes parents ont divorcé, je me suis retrouvé à la rue. J'ai vécu dans un orphelinat à partir de 13-14 ans. Là-bas, par rapport à ce que je vivais chez mes parents, c'était très bien, j'avais de quoi manger et j'étais habillé.

Le lendemain de mes 18 ans, le 25 novembre 2010, on m'a mis dehors parce que j'étais majeur. J'ai reçu de l'argent, environ 16 millions de lei³⁰, de quoi me retourner pendant deux semaines. Alors j'ai décidé de prendre un billet et de partir en République Tchèque. Quand je suis arrivé à la gare routière de Florenz, c'est comme ça que ça s'appelle, j'ai rencontré des gens qui donnaient du travail. Je leur ai demandé s'ils pouvaient m'engager le temps que je trouve quelque chose et ça pouvait être n'importe quoi, difficile, sale, peu important. Mais ils n'ont pas été aussi corrects que ce à quoi je m'attendais. Finalement, après être resté là avec eux pendant six mois, à 18 ans et demi j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé jusqu'à une ville à 100 km de Prague, qui s'appelle Pilsen. Là-bas j'ai trouvé une sorte d'agence roumaine qui cherchait des gens. J'ai travaillé pour eux. Ils ont été corrects en général mais pas tout le temps. J'ai travaillé dans une fabrique de tapisserie auto, je gagnais pas beaucoup mais quand même pas aussi peu qu'en Roumanie. Je gagnais 500 euros, ça allait. J'habitais avec d'autres Roumains.

Ça a été jusqu'au moment où on a changé de chef, qui a commencé à se ficher de nous, à ne plus nous donner notre salaire quand il fallait. J'y ai travaillé pendant trois ans. Ensuite, quand on a vu que ça marchait plus, avec mon collègue G., on a décidé de partir pour trouver un meilleur endroit pour travailler. Un autre garçon a insisté pour venir avec nous. Finalement on a malheureusement accepté. On est partis en France, à la fois pour trouver un meilleur job et aussi pour nous faire des vacances, après tellement de travail et de stress. Arrivés en France, on s'est débrouillés comme on a pu, dans la rue, pendant deux jours. On a cherché du travail ; et comme il voyait qu'on ne trouvait rien, le type qu'on avait pris avec nous, il a commis une erreur. Et ça nous a coûté notre liberté.

Marin

Marseille 2016

traduit du roumain

30. Environ 350 euros.

La débrouille à Paris

J'avais un cousin qui était à Paris déjà depuis quelques années. Il m'a dit "Allez viens, j'ai besoin de types pour bosser" Il parlait déjà français, il connaissait des gens. J'ai dit "Pourquoi pas ?" J'ai pris un billet d'avion, j'ai atterri à Beauvais.

Ma cousine m'avait donné les indications : avoir un billet de cinq pour le bus jusqu'à la Porte Maillot. Il y avait d'ailleurs un tas de Roumains qui prenaient le même car et ils m'ont fait monter direct. Marius m'avait dit qu'il viendrait me chercher au métro. J'ai attendu un sacré bout de temps, 3-4 heures. Et là, quand il est arrivé, il m'a amené directement au boulot ! Le même jour. Il m'a dit qu'il travaillait avec des "voyageurs" français, des tziganes français, en direct. Il leur a dit "C'est mon cousin, je vous le laisse à ma place".

Mon cousin est souffleur de verre et il devait partir à Nice. Il m'a montré à Paris où se trouvait le boulot et le lendemain, il est parti à Nice ! Il est parti comme ça. Je lui ai dit "Laisse-moi un peu de fric, que je paie mon logement et que je m'achète des clopes". Lui "Non non, débrouille-toi !" Il m'a fait venir en France et le lendemain il m'a laissé tomber ! Je ne parlais pas français, je ne connaissais personne et je n'avais pas un sou en poche ! Aujourd'hui, si vous lui demandez il va vous dire "Ah, combien je l'ai aidé, qu'est-ce que j'ai pas fait pour lui !"

Bref. Ce que j'ai fait à Paris : je vivais en plein dans le 5e arrondissement, près de la Tour Eiffel, sur la ligne 6. À la Défense, je prenais le RER A et j'allais jusqu'à Nanterre-Ville. Je marchais un peu jusqu'à un endroit où se trouvent deux magasins de construction, "Pompée" et "La plateforme du Bâtiment". Là, à l'entrée, tout plein de Roumains. Et des Indiens, des Pakistanais, tout ce que vous voulez, mais une majorité de Roumains. Avec de la musique...

On attendait et des Français arrivaient qui demandaient qui savait faire quoi. "J'ai besoin de toi deux heures", ou "toute la journée, je te donne 50". Vous négociez. En direct. Pendant sept mois, c'est ce que j'ai fait. J'ai eu de la chance. J'ai trouvé un entrepreneur roumain qui me prenait tout le temps, il me payait moins, mais j'avais tout le temps du travail.

D'autres attendaient des semaines sans rien. J'ai accepté. Je n'avais pas d'autre option.

Après 8 ou 9 mois à Paris, au cours desquels je me suis fait des nouveaux amis, j'ai appris à parler français, j'ai trouvé un Roumain avec lequel j'ai partagé une chambre, j'ai fait des sous, j'en ai envoyé en Roumanie.

Puis un jour, Marius me téléphone et me dit "Viens vite à Nice, je t'ai trouvé du travail, avec un contrat, un CDI, tout ce que tu veux". Mais pour ce qu'il m'a fait mon cousin, il a goûté à ma savate, je l'ai boxé : boxe thaïlandaise. Et puis c'est un jaloux maladif : il avait inventé que j'avais voulu sauter sa femme. N'importe quoi.

Vali

Marseille 2016

traduit du roumain

Comment je suis devenu proxénète

La première fois que je suis venu en France, c'était en 2005, à Paris, où j'ai rencontré des Roumains partis à l'époque du communisme, donc "enfuis". Ils ont essayé de m'aider mais n'avaient pas les moyens. Moi, j'étais déjà d'un certain âge, c'était impossible de me trouver un travail puisque j'étais déjà retraité. Alors, pour que je m'en sorte, ils m'ont donné des conseils pour me faire de l'argent d'une certaine manière. Là, je dois dire que je n'étais pas obligé de suivre leurs mauvais conseils. Dans la vie, vous écoutez ce que les gens vous disent, mais vous n'êtes pas obligé de faire ce qu'ils vous disent de faire... Mais la tentation a été grande. Aujourd'hui sans argent on ne fait rien. Et c'est une chose de vivre de ma retraite dans tous les coins de l'Europe et c'en est une autre d'avoir les moyens d'aider mes petits-enfants qui sont grands... Alors la tentation de gagner de grosses sommes d'argent avec cette activité illégale qu'est le proxénétisme a été la plus forte. J'ai commencé à racoler des jeunes femmes, des Roumaines et des Moldaves, et je les plaçais sur le trottoir, dans le bois de Boulogne à Paris, dans différents endroits, à Vincennes.

Je suis allé tout spécialement à Chişinau pour les trouver. Il faut savoir qu'ils vivent là-bas dans une grande pauvreté. Et pour vous donner un exemple, l'une d'elle, ce sont ses parents qui me l'ont donnée. Je leur achetais des caravanes, je leur assurais un endroit pour travailler, un lieu pour dormir (petit rire dans la voix) et c'est ainsi que j'ai commencé cette vie en dehors de la loi, en France, en devenant proxénète. La période de ma vie que j'ai préférée ? Celle où j'ai travaillé, avant 1989. Après, j'ai vécu une vie chaotique.

Le Paysan

Marseille 2016

traduit du roumain

Faire à manger pour les têtes couronnées

En juin 2012 j'ai commencé à travailler dans un restaurant, à Biot, à 20 km de Nice. C'est tenu par deux frères, M. et F. Il y en a un qui est un mec bien et l'autre est une pourriture. F. est un type bien, il file des clopes gratis, et M. il est tout maigre, 40 kg avec deux bouteilles de gaz dans les bras, c'est vous dire. Et radin comme vous pouvez pas imaginer. Il porte le même pantalon depuis vingt ans. L'équipe ? Je travaillais avec un Français, qui s'appelait O. qui mangeait trente fois par jour, et puis il y avait un Arabe, un Tunisien, B. , qu'on appelait tête de con, parce qu'il avait pas inventé la poudre. Il y avait aussi une fille, une Roumaine du Maramureş, une autre pourriture qui me cassait du sucre sur le dos, qui s'arrangeait pour me débiter auprès du patron, qui racontait que j'allais dépenser tout mon salaire aux putes à Nice. Je lui ai réglé son compte à une ou deux reprises, j'ai voulu parler avec son mec mais j'ai pas eu le temps. Et puis il y avait cette famille de Tunisiens, quatre qui travaillaient au même endroit. Et moi j'étais seul contre tous. J'ai plus résisté. Le patron était sur mon dos lui aussi, il ne me donnait rien en plus alors que c'était moi qui travaillais le plus. Alors j'ai dit stop. Un Français aurait

jamais accepté tout ça. Les horaires et la charge de travail. C'est pour ça qu'ils font travailler des Roumains qui ne disent rien.

On travaillait de 8h du matin à 14-15h, puis de 18h à minuit, 1h du matin. Ça dépendait de la saison. L'été il y avait beaucoup de monde et de travail. En cas de troisième service, on pouvait finir à 5h du matin.

On faisait à manger comme à la maison, sans produits congelés, et on préparait de bonnes choses. Il y avait du beau monde qui venait, des têtes couronnées comme on dit, des sénateurs, des députés, tout ce que vous voulez.

J'ai arrêté le restau. Trop de travail.

Vali

Marseille 2016

traduit du roumain

Tailleur de pierres

Je suis tailleur de pierres. J'ai appris en passant par la formation professionnelle, c'était en Tunisie. Après j'ai surtout exercé en Italie. C'est un métier où on trouve toujours du travail. Y a toujours du travail, de l'argent. Le mètre carré rapporte.

Ces derniers temps je vivais en Italie. Parfois un pote m'appelait. Lui était en France. Il appelait et me disait "Il y a du travail, vingt mètres carrés à faire, trente mètres, avec un gars que je connais, quelqu'un de fiable". C'est comme ça qu'il m'a fait venir ici, en France je veux dire. Dix, quinze jours à chaque fois, pas davantage.

Il n'y a plus trop de travail en Italie. C'est pareil dans le domaine de la pierre. C'est pour ça que j'ai pris l'habitude de venir travailler ici, de courtes périodes comme ça, et je retourne en Italie... où je reste généralement cinq mois, six mois. Jusqu'à ce qu'on me rappelle en France. Sinon je n'ai rien à y faire. J'allais pas m'installer, non. Ici, quand je viens, je dors dans la voiture. Du coup je ne m'attarde pas... quinze jours, maximum vingt.

La crise ! En Italie, c'est la crise. À un moment donné, il y a eu moins de travail. En France... je n'ai pas l'impression que ce soit la crise... d'après ce que je peux voir... en ce qui me concerne, la crise c'est d'être en prison. Elle est là la vraie crise. Si j'avais fait ce qu'on me reproche, je dis pas... mais là je n'ai rien fait.

J'avais une entreprise – une SARL. En Italie. Entre 2005, fin 2005 et 2008. 50, 60, 40... ça dépendait des moments, je pouvais avoir entre 60 et 40 employés, je veux dire. On faisait de tout. J'ai même fait une prison... du côté de Milan. Oui... des parkings... souterrains... plusieurs niveaux sous terre, avec ascenseur. Tous types de maçonnerie. Pas que de la pierre... béton aussi... béton armé et tout ça.

Je l'ai fermée. Il n'y avait pas assez de travail, et ça fait des frais, une SARL. Je l'ai fermée et j'ai ouvert, en 2008 ou 2009, une boîte plus petite. À un moment je me suis dit que j'allais m'occuper de mes papiers pour pouvoir travailler en France avec cette boîte. Demander la nationalité et travailler ici tout en étant en règle. Et puis, je veux dire, Dieu... il m'a mis en taule.

C'est moi qui l'ai construite ma maison, en Tunisie. Un Château. En Italie par contre non, j'habite dans de l'ancien mais j'ai tout refait à l'intérieur... la façade aussi, en pierre. Tout en pierre. Mais le plus gros bâtiment que j'ai fait, c'est un Hyper Coop, un grand supermarché. À Gravellona Toce, à côté de la Suisse. C'est nous qui avons tout fait. Tout, tout, tout.

Ici, dans la région, du côté de Fréjus, c'est surtout dans la pierre que j'ai travaillé. À Saint Aygulf, une villa, 140m². Une villa d'architecte.

Mon château en Tunisie, il y a tout dedans. 307m². Vers Mahdiya, dans le Centre du pays, vers Sousse, Monastir – c'est touristique là-bas. Si je pouvais vendre la maison en Italie, je quitterais tout et je repartirais en Tunisie. C'est vrai qu'il y a les enfants, ils vont à l'école en Italie.

En Tunisie j'ai un frère, il est ingénieur dans le pétrole en Irak, côté Iranien. Un autre est directeur général, un autre est en Italie, comme moi. Encore un autre était capitaine des flics, de la police. Il est décédé. Un autre, il a des olives, des terres et tout ça quoi, vaches, poules, chiens, la totale.

Moi si j'avais été sérieux à l'école, je ne me serais pas retrouvé ici à la Farlède. Je n'aurais pas fait la connaissance d'un type comme toi...

Fayez
Toulon 2016
traduit de l'arabe

Mon recrutement par la Securitate

Ma famille a voulu faire de moi un prêtre, parce qu'une tradition existait dans la famille. J'ai fait une année de lycée théologique et cela ne m'a pas plu. Après ça, j'ai demandé mon transfert dans le lycée militaire où étaient formés des "miliciens", car sous Ceaușescu on ne parlait pas de "policiers". On choisissait la branche voulue à la fin de la deuxième année. On passait devant une commission et les dons de chacun, les aptitudes pour telle ou telle branche étaient repérées : miliciens, gardes-frontières, sécurité de Ceaușescu... Suivaient deux ans de spécialisation. Moi, la commission a établi que j'étais bon pour la sécurité, que j'avais une inclination pour la sécurité, non seulement des personnalités mais aussi des "objectifs spéciaux" : fabrique d'armement, dépôts de munitions, de carburant en cas de guerre. J'ai donc été recruté au niveau du lycée militaire. Ensuite, j'ai suivi l'institut d'officiers, une sorte de faculté, pendant 3 ans. Je suis sorti lieutenant, ce qui est le premier grade, pour arriver en 1989 au grade de *maior* (commandant). En réserve, je suis lieutenant-colonel. Et je reçois de l'État roumain, au terme de 24 ans de service, une pension de 8 millions de lei ! 8 millions, c'est un peu plus que 150 euros, 170 euros !

Je peux dire au terme de cette carrière que je connais très bien la stratégie de l'époque de la Roumanie, ce que détenait la Roumanie, quels armements, ses fabriques de munitions...

Le Paysan
Marseille 2016
traduit du roumain

Les scellés cassés

Un jour, j'assurais la surveillance d'un transport chargé de munitions et d'armes entre les fabriques d'armement et les dépôts militaires. Dans une certaine gare – il n'est pas nécessaire que je donne son nom – les cheminots qui vérifiaient les roues des wagons avec leurs grands marteaux, pendant qu'on était à l'arrêt, par erreur ont cassé un scellé. En tant que chef de l'escorte, en tant que personne qui assumait les responsabilités, j'ai bien dû téléphoner mon rapport au plus vite. Le temps que les supérieurs arrivent, nous avons isolé le wagon concerné sur une voie de garage... et pendant qu'on avait le dos tourné, de nouveau, deux scellés ont été brisés ! Finalement, les enquêteurs et ceux qui ont procédé aux vérifications ont conclu que ça avait été intentionnel. J'avais sous ma responsabilité 14 militaires, des jeunes qui faisaient leur service militaire, et ça durait alors un an et 4 mois. C'est l'un d'eux qui a commis cet acte de malveillance, alors que nos soupçons se portaient sur le cheminot qui vérifiait les roues. C'était lui la première fois et également la seconde. Il était prêt à tout pour quitter le service militaire. Probablement que c'était dur et qu'il ne supportait pas le régime de caserne... En tout cas, les organes de vérification ont trouvé que c'était lui et ils l'ont jeté en prison : il a échappé au service militaire... pour se retrouver derrière les barreaux !

Le Paysan

Marseille 2016

traduit du roumain

L'argent volé ne tient pas chaud

À l'époque de Ceaușescu j'avais un salaire, j'avais 1 500 lei et je me faisais un bakchich de 2 ou 3 000 lei par soir ! Donc pour moi ça a été un changement en mal. Quand il est tombé, je crois que j'avais plus de

70 000 lei à la maison, en billets de 100 lei ! Pour moi tout ça a été une déception, une connerie.

Vous connaissez le Hanul lui Manuc ? Plein de touristes. Partout où il y en avait, obligé il y avait des sécuristes. Nous on n'avait pas de soucis. C'est vrai ils venaient foutre leur nez... Les réceptionnistes, eux, ils devaient aller au rapport, pour chaque client : quand il est entré, à quelle heure il est sorti, dire ce qu'ils avaient acheté, des choses de ce genre-là.

Vous savez, l'argent que j'avais à la Révolution... quand les salles de poker électronique sont apparues... j'y ai tout perdu et c'est pour ça que je suis parti à l'étranger en mars... Enfin... Je suis sorti du pays, j'ai fait de l'argent... ça et ça... Puis je suis rentré au pays. Et voilà, je me suis demandé comment je fais de l'argent, qu'est-ce que je peux faire ? J'avais des potes...

Que je vous raconte ce qu'il arrivé avec cette démocratie, Il fallait bien que la privatisation se fasse, c'était le chemin obligé de la Roumanie, la privatisation imposée par la communauté européenne.... Bon, et comment elle pouvait se faire cette transition vers la privatisation ? Le plus rapidement possible. Et le moyen le plus rapide qui a été trouvé a été de mettre en faillite toutes les entreprises. Et qu'est-ce que ça a entraîné ? Chaque parti avait à l'époque ses groupes d'escrocs. Tu arrivais, tu faisais une société de Chinois ou d'Arabes, des sociétés fantômes, avec des faux papiers, et tu t'arrangeais pour lui donner une activité de façade.

À l'époque tu pouvais faire autant d'actes fictifs que tu voulais. Il y avait des créances, que l'État avait de la part des fabriques, des combinats, et toi en tant que société, il t'envoyait reprendre ces créances et tu devais faire en sorte que l'argent arrive dans les caisses de l'État, disons dans un délai de six mois. Et cet argent, tu t'en servais entre temps... ou tu ne le rendais jamais. Et comme c'était le Parti qui t'avait mis sur le coup, tu lui reversais 5 % de ces sommes...

C'est comme ça que je suis devenu un homme d'affaires !

J'ai eu mes sociétés, j'ai travaillé, je suis entré dans l'immobilier... Ça a été ma belle époque, une belle période, de 96 à maintenant... je veux dire jusqu'en 2008, quand la crise financière est arrivée. Je peux dire que je me permettait à peu près tout. Ce dont je rêvais, le lendemain,

je me l'achetais. J'ai mené une vie, comment dire... sans souci... Mais j'ai perdu tout ça... Je vois, même en tant que parent, quand je regarde mes enfants qui ont été habitués à avoir de l'argent, pour eux c'est difficile de s'habituer maintenant... et je me rends compte que c'était plus sûr, quand tu gagnais ton salaire... Au bout du compte, l'argent volé, il te tient pas chaud bien longtemps.

Axinte

Tarascon 2016

traduit du roumain

Que ma vie soit douce

Je vais raconter quelque chose de ma vie. Je ne suis pas un bon conteur : je veux dire que j'ai pas été longtemps à l'école. La 9^{ème}, j'en ai fait qu'un trimestre, quand j'ai abandonné parce qu'il n'y avait personne pour m'entretenir. Pour faire une école, il faut quelqu'un pour te la payer, et aller voler tout en allant à l'école, ça ne marche pas bien. Mais le premier livre que j'ai lu, et trois fois encore, parce que c'était à mon avantage, ce fut le code routier de la Roumanie. Tout le monde a besoin d'un permis de conduire. J'ai eu mon permis avec le maximum de points – 26 en Roumanie. Quand j'ai eu mon permis, ma vie a changé. J'ai commencé moi aussi à partir en Europe... Mais à cause de ça, j'ai aussi écopé de 4 ans de prison, ici à Tarascon. Pourquoi ? Parce que n'ayant pas d'argent, pas de travail, j'ai décidé d'aller piquer des trucs avec un individu qui connaissait le coup à faire. Il a écopé d'1 an et demi et moi de 4 ans. C'est ça la justice, ici. Pourquoi ? Parce qu'ils ont dit "Ah, il est récidiviste ? Qu'il prenne 4 ans". Ce n'est pas bien, et ce n'est pas humain de prendre 4 ans parce qu'on est allé forcer une serrure et voler trois trucs, des tronçonneuses qui ne valaient pas grand-chose. D'autres volent des milliards et écopent de 4 ans !

Mais parlons de la vie en liberté... Notre vie à nous tous, celle du quotidien, la nôtre à nous qui sommes ici, elle a pas été très rose, notre

vie, on a eu une vie difficile et c'est pour ça qu'on atterrit ici : on suit l'argent, on fait ce qu'on fait, mais, je parle de moi, j'ai cherché à me faire une vie aussi belle que possible.

J'espère, j'espère, je ne sais pas ce que ça deviendra quand je vais sortir, mais j'ai rencontré une femme, elle est en France, elle a un appartement à Nice. Moi j'ai 5 ans d'interdiction sur la Côte d'Azur, mais cette femme, elle a économisé de l'argent, pour moi, parce qu'elle m'aime : elle ne veut plus que je vole, elle ne veut plus que j'aille cambrioler pour avoir de l'argent. Elle dit "Si je l'aime, il faut que j'essaie de mettre de l'argent de côté". Elle a accumulé 15 000 euros. Pour la Roumanie, c'est une belle somme. Alors j'espère que ma vie va changer et que je ne devrai plus en arriver à voler. Je veux être un homme comme tous les hommes bien. Je veux laisser tomber les conneries, même si j'ai 46 ans. Je crois que ça suffit, de faire 20 ans exécutés en prison. Mais j'ai pas eu une condamnation de 20 ans, j'ai eu 36 ans de prison ! 20 ans de prison pour un homme de 46 ans, c'est déjà trop. J'ai trop souffert. Je veux dire stop, m'arrêter. Et que ma vie soit douce.

Radu

Tarascon 2016

traduit du roumain

Je regrette mes légumes !

Je suis de Slobozia, d'où je suis parti quand j'étais tout petit et depuis 20 ans j'habite à Bucarest avec ma famille. On est arrivés à Bucarest, maman a créé un petit commerce de fruits et légumes et j'étais tout petit quand elle me prenait avec elle au marché. On avait beaucoup de terrain où on cultivait de l'oignon, dans une commune qui s'appelle Sarulești, à la campagne, et je me souviens qu'elle louait aussi plusieurs hectares. Toute la famille prêtait main forte, pour les oignons, les tomates... Et puis on faisait venir toute sorte de marchandise roumaine... Elle engageait des gens, des gardiens aussi, et nous on vendait sur le marché. À l'époque

on habitait près de la gare de l'Est à Bucarest... Vous savez où c'est ? À une station de trolley du marché... Maman se débrouillait très bien, on avait deux maisons dans la cour... Elle gagnait pas mal d'argent... Elle m'envoyait avec de la marchandise... On avait beaucoup de vendeurs mais j'étais très malin et je savais vendre, j'étais derrière la balance, je montais sur un cageot pour être à la hauteur. À l'époque on vendait énormément, surtout après la Révolution... C'était plus le communisme. Les gens voulaient acheter des bananes, des oranges, vous savez comment c'était après la Révolution, c'était la ruée, et en 97-98 les gens venaient encore au marché, ils remplissaient le porte-bagages de la voiture avec des fruits et des légumes, donc ça a vraiment été une affaire qui marchait bien.

En 92-93, j'avais 7-8 ans et je peux dire que j'étais un des vendeurs indispensables... On vendait du sucre, du concentré de tomates, ce genre de marchandises, vous voyez, celles qu'on vendait chez les Aprozar³¹. Il y avait des queues immenses, on avait beaucoup de monde... Maintenant ce n'est plus pareil, avec le nombre de supermarchés qui ont ouvert chez nous aussi en Roumanie... Au marché, les légumes que produisent les paysans ne marchent plus aussi bien. Avant, il y avait la queue... c'était autre chose. Comme j'ai été habitué depuis tout petit à avoir de l'argent dans les mains, quand j'ai grandi et que les légumes ne marchaient plus aussi bien, que le marché Obor a été démolit³², j'ai voulu partir à l'étranger pour voir comment c'était puisque j'avais compris qu'on pouvait y faire de l'argent. J'ai eu de mauvaises fréquentations... et voilà où j'en suis arrivé... Aujourd'hui j'ai 33 ans. J'ai travaillé avec maman jusqu'à mes 26 ans.

Quand je suis parti, j'ai cru que je trouverais une affaire comme en Roumanie. Tout le monde disait qu'il y avait du travail dans l'agriculture. Dans les fraises surtout. Je suis donc allé avec des beaux-frères en Espagne, on a travaillé dans l'ail, et d'autres aux olives, mais on a même pas été payés... Il y a des gros malins qui se font des sociétés et qui

31. Acronyme de "Aprovizionare cu zarzavat" (Approvisionnement en fruits et légumes) : magasins créés à l'instauration du communisme pour distribuer les produits de l'agriculture collectivisée dans un réseau commercial d'État. Le nom est resté pour désigner tout commerce de fruits et légumes.

32. Le marché Obor existe toujours. Il a été restructuré et modernisé.

en trouvent dix comme nous pour nous dire “Allez je vous emmène, vous allez travailler et vous faire plein de fric dans la cueillette !” Sauf qu’après, on ne voit pas la couleur de l’argent. Alors obligatoirement, j’ai commencé à mettre la main sur des trucs, à chaparder, à avoir des très mauvaises fréquentations...

Et combien je regrette ! Combien je regrette... Vous voyez, j’ai 33 ans, j’en ai fait du diabète, et j’ai aussi cette maladie qui fait que je m’endors n’importe quand... Donc je crois que j’étais plus heureux avant, même si je faisais moins d’argent : je profitais autrement des choses, je sais pas comment vous dire...

Les gens disent parfois que c’était mieux avant, mais avant la Révolution, on pouvait dire qu’on avait touché le gros lot si on mettait la main sur une caissette d’oranges ! On ne trouvait pas de tout. Aujourd’hui, les gens veulent du luxe, de plus en plus, de plus en plus gros, vous savez, et voilà, vous en arrivez là où je suis. C’est ça, je ne me contentais plus de ce qu’on gagnait. Aujourd’hui encore on pourrait gagner si on travaillait, mais je me suis habitué à beaucoup d’argent, facile...

Si vous saviez combien je regrette de pas être resté en Roumanie pour m’occuper des légumes... Parce que j’adore m’occuper des fruits et légumes, et si je vous raconte ça, c’est parce que c’est une de mes passions. Quel plaisir de se tenir là à vendre des fruits et des légumes ! Je parle très sérieusement, les terres sont très bonnes en Roumanie et on gagne bien, si on travaille sérieusement, croyez-moi, je pense que les terres sont encore meilleures qu’en France. Elle donne des fruits, la terre, mais le problème c’est qu’on la travaille pas, chez nous. Tant qu’on a été dans la misère, tant qu’on a été privés de pouvoir partir où on voulait, tout le monde a travaillé comme des esclaves, et quand c’est arrivé en 89, quand on nous a libérés, chacun a fait ce qu’il voulait, et personne a plus voulu travailler. Les Roumains travaillent très bien... mais jusqu’à un certain moment, vous savez, ils travaillent, ils travaillent, puis

ils en ont marre... L'an dernier on a mis des petits pois, des pastèques, et maintenant on attend...

Alex

Tarascon 2016

traduit du roumain

Un beau jour de faim

En Espagne, il y avait déjà ma famille là-bas. J'ai loué un appartement, j'ai transféré mon permis de conduire, j'ai acheté une voiture, donc ça allait... Mais comme dit Alex, c'est les mauvaises fréquentations qui nous ont amenés ici, à Tarascon. Je me souviens quand on a été travailler ensemble : Alex a sorti de son petit sac qu'il portait au côté, du pain et de l'huile d'olive et un saucisson... Mais nous "Qu'est-ce qu'on va faire avec ça ?" On a mangé des oranges, ce qu'il y avait dans les vergers, et c'est comme ça que je me souviens de ce jour de faim. Mais un beau jour.

Ninel

Tarascon 2016

traduit du roumain

Delon et la linguistique

Orăștie est une ville de Roumanie où, pendant le communisme, sous Ceaușescu, existait une manufacture d'où sortaient des manteaux et des vestes en peau lainée. Un jour, l'acteur français Alain Delon, je ne sais plus dans quel film, portait une veste exactement comme ça, vous savez, de la peau de mouton retournée. Alors, les Roumains ont commencé à donner ce nom à ce modèle. Aujourd'hui, quand vous parlez en roumain

d'un Alain Delon, vous parlez d'un vêtement ! Ça s'est bien vendu à l'exportation, ça a rapporté beaucoup d'argent. Et le nom est resté.

Le Paysan

Marseille 2016

traduit du roumain

Chacun voit la Roumanie à sa fenêtre

Il faut commencer l'histoire environ deux ans avant la Révolution. Chacun voit la Roumanie à sa fenêtre. Les chemins sont nombreux dans la vie et tout le monde ne suit pas les mêmes. Non ? J'avais dans les 19 ans et je me trouvais dans les environs de Constanța. C'est une région comme la Côte d'Azur chez vous. Une très jolie région. Je travaillais dans le bâtiment. Très bien et j'étais très bien payé. 7-10 000 lei, tel était mon salaire dans le bâtiment à l'époque de Ceaușescu. Tout le monde ne gagnait pas une telle somme. Que je vous dise comment je voyais la Roumanie d'alors. Je n'avais pas de voiture, j'allais en train de Slobozia à Constanța, c'était un pur bonheur, comme j'ai vu chez vous où on prend beaucoup le train. En ce moment, les trains ne circulent plus en Roumanie. Ou alors à vide, sachez-le. Parce que le Roumain il est comme ça : *il scie la branche sur laquelle il est assis*. C'était beau. Si vous aviez vu la tête du maïs, avec trois épis par canne, une merveille, à l'époque de Ceaușescu. Mais Ceaușescu, ça a pas été de sa faute, à mon avis très personnel. Lui, on lui mentait. Tout le monde lui mentait et même sa femme. Elle était docteur en chimie mais sans rien connaître. Elena C. Elle n'y connaissait rien et passait pour un des meilleurs docteurs en chimie !

À l'époque de Ceaușescu, avant le salaire de la fin du mois, on nous donnait une avance de 1 500 lei. Alors on me donne 1 500 lei, c'est ma première paie, et là je tombe sur un jeu de hasard, le *barbut*, je ne sais pas si vous comprenez. Et moi, le vrai gamin, avec 1 500 lei en main, le sans feu ni lieu comme on dit, grand sans père, avec les jeux de hasard, le chapardage, j'ai gagné.

Là j'ai gagné 80 000 lei. Les restaurants de Timișoara à cette époque-là, si tu étais pas en costume cravate tu n'y entrais pas. Mais moi, gamin, je graissais la patte et j'entrais partout où je voulais. Parce que j'avais 80 000 lei. À l'époque de Ceaușescu si tu avais une voiture tu étais quelqu'un. Aujourd'hui, la voiture, c'est rien, c'est une nécessité. C'est comme autrefois avoir un vélo. Il m'est passé par la tête, à 16 ans, d'avoir une voiture. Je n'avais pas le permis, je n'y connaissais rien aux voitures. Qui avait une voiture était... quelqu'un. J'ai changé d'avis finalement : au diable, c'est pas pour moi, pourquoi prendre une voiture, qu'est-ce que j'en ferais maintenant ?

J'avais déjà bien dépensé mon argent : avec les amis de mes amis, lui et lui, parce qu'on est comme ça en Roumanie, on a le cœur sur la main, généreux quand on a de l'argent. Je me suis mis à acheter du vin, de l'alcool, à manger pour tout le monde, on était des potes, là-bas. J'ai donc bien croqué dans mes 80 000.

Deux semaines plus tard, j'empoche le reste de ma paie et je rentre chez moi, tout le monde rentre chez soi. Je dis à maman "On fait quoi de cet argent ?" Car ça faisait des sous, il en restait pas mal quand même. On se met alors à rénover la maison, pour la rendre plus belle qu'elle n'était avant. J'ai une maison plutôt mignonne je dirais. Je me dis alors, nous, les Roumains, que nous faut-il quand on a fini la maison ? Ben, il faut se marier. Alors je me suis marié. Avec une jolie fille.

Puis, tous, on est repartis travailler dans le bâtiment, dans une autre belle ville, Constanța. On faisait des immeubles, des appartements. On gagnait plutôt bien, à l'époque de Ceaușescu : 7 000, 8 000. Puis je fais la connaissance d'un grand patron qui avait du travail à Costinești. Il me dit "T'es un bon gars, tu connais le métier, et c'est vrai, j'ai du travail pour toi. Tu pourras te faire dans les 10 000 lei". Me voilà parti à Costinești, il y a là une immense discothèque, qui s'appelle Vox Maris. Ce n'était pas tout le monde qui pouvait y entrer. J'élevais des bars, en TEGO³³, et je recouvrais de carrelage, ailleurs on fixait des miroirs, on décorait.

33. Bois contrecollé mélaminé utilisé dans le mobilier et la construction.

Là-bas, l'été, il y avait de nombreuses discothèques, très belles, et l'une d'elles était le Ring, à Costinești. Beaucoup d'étudiants, et on appelait cette station la station de la jeunesse.

Moi aussi j'allais en discothèque pour profiter de la vie. Je vous ai dit que j'étais un escroc sentimental. Mais je disais à un ami "Oh, elle est bonne, elle, vraiment bonne. J'y vais". Mais à ma gauche il y avait un lieutenant de la milice, et il avait entendu ce que je venais de dire à mon pote. Et il fiche sa main sur la mienne en disant "Tu dis quoi ?" Je lui dis "Ôte ta patte de là, parce que si je te touche, je te tue". C'est là qu'il sort son écusson. Mais moi, je lui dis "On travaille avec monsieur Panghea". Il a répondu "Bonne soirée les gars". Vous voyez, ces relations pourries qu'il y avait entre les gens ? "Faites attention à ce que vous faites et soyez bien sages ici".

Puis je rentre à la maison avec mes sous.

Radu

Tarascon 2016

traduit du roumain

Des étapes carcérales

Quartier des mineurs

J'étais en prison dans le quartier des mineurs à Slobozia, et quand t'es gamin et que tu vois ça pour la première fois, ces tatouages sur les autres, tu en veux, et comme je ne savais pas où en faire pour que ça ne se voie pas, j'en ai fait un ici, sur mon torse, une fleur. Plus tard, c'est les tribals qui ont été à la mode.

La première fois, dans mes 15 ans. Oui, j'ai fait beaucoup de prison en Roumanie jusqu'à mes 22 ans... Après j'ai travaillé un peu dehors, après je suis arrivé en France, j'ai commencé une nouvelle vie et ensuite j'ai volé et je suis entré ici en prison... J'ai fini la prison en Roumanie... Elle est trop dure là-bas, tu voles quelque chose, on te donne trois ans pour rien, tu voles... Putain, je me suis dit, je vais dans un autre pays. Je suis arrivé là, j'ai rien trouvé à travailler, alors j'ai repris mon travail de voleur et... je vole ce qui me tombe sous la main... Pas les maisons... les voitures non plus, ça sert à quoi ? C'est voler pour rien... Tu voles quelque chose que si tu peux le vendre très vite. Tout ! Des tronçonneuses, des marteaux piqueurs, tout ce qui fait vite fait de l'argent. J'espère que je sors dehors et je vais faire une autre vie. La prison de Roumanie, tous les jours des bagarres, c'est dur en Roumanie... La première fois que tu vas dans la chambre des mineurs, il y en a, je sais pas, quarante-deux, trente, seize... et personne qui te connaît là-bas, et quand tu entres dans la cellule, ils te frappent. Direct. Après, tu ripostes pas t'es comme un esclave. Sinon, t'as quelqu'un qui te connaît, qui dit "Mais putain je le connais, lui, personne le touche ! Sinon c'est la merde". Maintenant ça a progressé, personne te frappe plus, mais avant c'était dur dans la prison. Moi j'ai de la chance, parce que mon oncle il est en prison depuis qu'il a 20 ans, tout le monde le connaissait, alors moi je disais "Je suis le neveu de V." et ça impressionnait tout le monde. Comme ça personne ne me touchait. Sinon, si on m'avait pas connu à travers lui, tout le monde m'aurait frappé. C'est pour ça, je fais les prisons, parce que je suis bien, personne me touche, putain c'est bien dans la prison ! Personne te fait rien ! Et si on me fait quelque chose, la deuxième fois je vole pas, je me dis "putain je vais me faire niquer"... C'est pour ça que moi j'ai de la chance. V., c'est autre chose : il est en prison depuis 20 ans, tout le monde le respecte,

C'est pas comme moi que j'ai qu'un an, moi. Non, c'est mieux dans la prison, personne te demande ce que t'as fait, tu fais ce que tu veux...

Le premier jour.

Je suis entré pour la première fois dans une cellule de prison... une petite pièce, c'était à Urziceni, c'était tout petit, donc tout le monde se connaissait, il n'y avait aucun risque. On connaissait même les gardiens, et nous comme on était connus de toute la police comme voleurs depuis tout petits – vous vous rendez compte, j'ai volé depuis mes 9 ans ! –, donc personne ne pouvait s'en prendre à moi. Le surveillant qui nous surveillait, il habitait trois ou quatre maisons plus loin dans la rue où j'habitais... Donc il disait aux autres "Foutez-lui la paix, c'est mon voisin"... On jouait aux cartes, à barbote, aux pompes... J'étais trop jeune pour me rendre compte de ce que ça voulait dire la prison. Ensuite, quand il s'est agi des prisons de grands, j'ai commencé à avoir la trouille parce qu'on savait qu'il y en avait des plus grands, attention, ils peuvent te frapper etc. te faire des trucs, vous savez, des trucs dégueux. J'étais tranquille. Ça c'était la préventive. C'est quand il fallait aller à la prison que ça devenait terrible. Quand t'arrivais, t'entendait tous les autres gueuler, qui menaçaient "Hou ! je vais te tuer !" Oh, ça foutait la trouille ! À peine tu passais la porte, on te tondait, on te changeait tes vêtements, et tu entendais mais sans les voir, les autres qui gueulaient "Hé, d'où tu viens ?", et je vous jure que ça vous faisait peur, parce que vous saviez plus qui, quoi, comment... Ensuite, on nous avait alignés et répartis par section, moi avec les mineurs. Il y en avait plusieurs... Il y avait Marian de Barbulești, je me souviens plus s'il était déjà coiffeur pour homme, ensuite il l'était, coiffeur pour homme... On demandait "Et Ionița, qui a un crime, vous savez pas où il est ?" Et vous tombiez sur un qui répondait "Je suis le neveu de Ionița !" etc. etc.

Chez les mineurs il y avait un chef de cellule, un majeur qui vous calmait, et dès qu'il avait le dos tourné, on se battait. Il s'appelait Cristi. Lui, comme il avait deux enfants, des filles, et qu'il me voyait très petit, il m'a pris sous son aile, c'est-à-dire qu'on est entrés dans la cellule et qu'il a dit "Faites gaffe, lui, personne n'y touche", donc j'avais rien à craindre

de personne. Il m'a attribué un lit au-dessus de lui, pour que je puisse regarder la télé qui était dans l'alignement de son lit.

L'ironie c'est que s'il avait pas été là, j'aurais reçu une fière raclée et je n'aurais plus recommencé à voler, mais à cause de lui, je suis devenu un de ces voleurs ! Je n'avais plus peur de la police ni de ce qu'il pourrait m'arriver en prison, que je pouvais être battu et maltraité ! Et c'est pour ça que j'ai continué ma vie de voleur ! Si j'avais reçu une tannée, je crois que j'aurais pas continué...

Mihai

Tarascon 2016

traduit du roumain

Premier jour au pénitencier

Je me trouvais dans le pénitencier de Craiova. Un des plus... comment vous dire, un pénitencier de récidivistes, un des pénitenciers les plus durs de Roumanie. J'étais gamin, 22 ans. Un pénitencier en forme de cirque, un peu : en entrant dans une section, on voyait pas d'un bout à l'autre et vous alliez comme ça, en rond.

C'est l'été. L'été les prisons sont pleines, ce n'est pas comme ici où on est un par cellule. À l'époque, quand j'y suis entré, en 1994, la détention était dure. Ce n'était pas comme maintenant quand on a plein de possibilités. Les cellules au départ étaient blanches, passées à la chaux, mais elles devenaient noires, et pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas la possibilité comme ici de faire à manger sur une plaque chauffante, alors ceux qui savaient, ils prenaient un tube de papier hygiénique, ils le passaient dans de la graisse, pour en faire une torche et se préparer à manger, se faire une pomme de terre sautée, et à force de faire ça tous les jours, les murs deviennent noirs comme la suie. Je suis entré et j'ai reculé d'un pas : j'étais gamin, ça m'a fait peur. J'avais un sac en plastique, un grand sac transparent, comme ceux où on met des couettes, et dedans j'avais mes cigarettes : mon capital. Parce que ça marche comme ça. Dans cette

prison il y avait pas mal de pauvreté. J'arrive donc et en traversant la section, j'entends de l'intérieur d'une cellule d'isolement "longue vie à ta famille". Pour nous c'est quelque chose d'entendre ça, on est les damnés de la terre, alors moi je fais quoi ? Je plonge la main dans mon sac et je leur donne à chacun un paquet de cigarettes. Le surveillant, il en croit pas ses yeux "Carrément ?" Ici d'habitude on se donne un mégot"... Ce que je vous raconte c'est du temps où la prison était très mauvaise, très dure.

J'entre dans la section, je vous ai dit qu'on ne voyait pas le bout, et quand j'arrive au milieu, beaucoup de bruit, les portes étaient ouvertes et il y avait que les barreaux, donc on voyait tout à l'intérieur... "Frère, d'où tu viens ?" "T'es là pour quoi ?" Je réponds "De Bucarest", j'étais pas de Bucarest mais je venais de ce pénitencier. "T'as quelque chose pour nous ?" À chacun je donnais quelque chose. "Si les grilles sont ouvertes, vous pouvez venir boire du ness³⁴ chez moi." "Longue vie à ta famille." J'avais du café, j'en donnais à tous. Le gardien me dit "Bon, je te mets dans une cellule qui sera bonne pour toi, mais en même temps elle est mauvaise". Je réponds "Fous-moi où tu veux". Pourquoi il me dit ça ?

Parce que c'était une cellule de trois et il y avait déjà deux détenus.

C'était très petit, 2,5 m sur 2 m. La cellule, noire, pas de télé, rien. Eux deux, deux bergers, ou soi-disant. Ils avaient été garder les moutons et ils étaient là pour un meurtre. Très très pauvres types. Personne ne venait les voir... Le surveillant me dit "Je te mets là parce que t'as la possibilité de la chauler, tu peux y amener une télé". Il a tout de suite vu qui j'étais, quoi. "Tu peux faire de cette cellule une vraie cellule". J'avais des potes dans d'autres cellules qui étaient déjà repeintes, déjà avec des tapis par terre, déjà avec des télé rapportées de la maison "Viens, viens chez nous !" "On se verra aux promenades" je dis aux autres. Les deux gars, les bergers, enchantés, vu qu'ils n'avaient rien, ils ne savaient pas ce que c'était le ness, sur ma tête si je vous mens ! J'avais le pot sur la table, ils étaient libres d'en boire et après ils se plaignaient qu'ils pouvaient pas dormir. Ils savaient pas ce que c'était. L'un des deux ne savait pas

34. Le Nescafé, autrement dit le "ness", s'est substantivé au fil des années de pénurie où le café le moins difficile à trouver était du café soluble de cette marque.

comment grimper dans le lit... Il était en bas et je l'ai fait bouger. Il arrivait pas à monter ! "Bon, tu veux que j'te fasse monter plus vite ?" Il savait pas mettre un pied plus haut pour se hisser...

Je passe là-dessus. Un jour passe, un autre, et je me mets à faire la chambre. Les murs. Puis je téléphone à la famille : télé, tapis, tout ce qu'il fallait. En deux semaines, je fais une des plus belles chambres de la section. Tout le monde est enchanté. Maintenant vous savez comment c'est, les langues vont bon train, "Y a un gars d'Urziceni, un capitaliste... patati patata." Les types, des récidivistes. "Il joue à barboute ?" L'important c'est ça, qu'on en arrive à la barboute. Un des types me demande "Tu fais une barboute ?" "Je sais pas. Si vous m'apprenez, on verra..." Moi je me croyais malin, j'avais des dés, et j'ai commencé à jouer. On n'avait pas le droit de sortir de cellule, le soir. Mais le vieux Radu, le gardien, était un type bien et il nous laissait sortir et on allait chez les uns et les autres et on jouait à la barboute. La chance plus... vous savez quoi, comment c'est... plus quelques trucs : pendant une année j'ai pas trop perdu, j'ai gagné la majorité des parties organisées dans la prison. "Putain, le p'tit jeune d'Urziceni arrive, il gagne tout et nous on gagne plus grand-chose" qu'ils se disent, les autres. J'avais accumulé chez moi un très gros capital. Énormément de cigarettes, de ness, et dès qu'un truc entrait dans la section, il fallait d'abord passer par chez moi. Mais, un type, Ioan, de Miercurea Ciuc, qui était un bon sportif déjà en liberté, un judoka, il me dit "Hé, vas-y mollo, si y a une orange qui arrive dans la section, elle doit forcément être pour toi ? Je sais que t'as du capital, mais vas-y plus doucement, ne rafle pas tout." Je parle de ce qui arrivait dans la prison et qui était à vendre... Du chocolat, d'autres trucs. Les cigarettes, c'est de l'argent. Comme j'en avais beaucoup, je pouvais acheter beaucoup...

Radu

Tarascon 2016

traduit du roumain

Des ronflements de cochon

Je suis en taule aux Baumettes à Marseille et je vais raconter pourquoi on est plus fatigués en prison qu'en liberté. J'étais seul, au départ. On a mis avec moi des potes que je connais du dehors. G.I., lui, c'est un Serbe et on l'a mis en cellule avec nous. Avec mon pote, on s'entend bien parce qu'on se connaît. Mais l'autre, il est plus vieux de nous, pas de la même nationalité et c'est pas notre copain. Mais il est devenu notre codétenu.

Il prend 4 ou 5 médicaments dans la journée et il passe son temps à dormir. La nuit, vers 1 ou 2 heures du matin, il se lève, boit 3 ou 4 cafés, ne nous laisse plus dormir, nous dérange. Il va aux toilettes à 3 ou 4 heures du matin, ne tire pas la chasse d'eau ! Je dois me lever pour ouvrir la fenêtre : je dois être son gardien. Je suis son larbin. Il salit la table, je nettoie. Tout ça, ça fait du bruit. Celui qui nous apporte la gamelle lui a demandé de ne plus faire tant de boucan à 5 heures du matin, parce que ça va pas aller.

Quand enfin il s'endort, il grogne plus fort que les cochons. On lui dit "Retourne-toi" et au lieu de ça il appelle le chef. Rien à faire. Il nous dérange. On n'arrive pas à le faire sortir, et pourtant on écrit chaque semaine. On s'est dit "On le frappe ? Ça le fera partir !" Mais on ne le fait pas. On hausse le son de la télé, on la met à fond, mais ses ronflements couvrent le son ! Nos voisins de cellule nous disent même qu'ils l'entendent, tellement il ronfle fort. Il est plus vieux que nous, on ne passe pas à l'action : on pourrait être ses enfants. Il a dans les 50 ans, il pourrait même être notre grand-père ! Et pourtant on n'en peut plus. Surtout qu'on est en prison. Nous aussi on a nos problèmes, avec la famille au dehors. On est déjà au bout du rouleau. Alors on fait tout notre possible pour qu'il déménage. Peut-être cette semaine. On attend la réponse des chefs.

Teodor

Marseille 2015

traduit du roumain

L'antenne râteau et le porc sans corps

Je vais vous dire un truc qui va vous faire rire. On m'avait apporté une télé, une couleur, pas une noir et blanc, et d'ailleurs c'était rare dans la section. Arrive un surveillant qui habitait dans les environs de Craiova, à la campagne, et le soir, il regarde par le viseur et il dit "Ouvre la vizette immédiatement !" et il dit "Mais pourquoi on voit comme ça sur votre télé ?" "Comment ça ?" "Ben on voit le rouge sur la tienne pas comme sur les autres." Je le regarde et je me dis ou bien il est con ou y fait exprès. Finalement, sachez qu'il était bête comme ses pieds. Je dis "Ben, j'ai peint l'antenne de la télé en blanc, en rouge, en noir, je l'ai peinte". Lui "Si je la peins, celle de chez moi, je verrai comme ça ?" Moi "Oui". Que je meure si je vous mens. C'est pas une blague, pas du tout. Personne n'en revenait. Le type, il rentre chez lui, et il met un coup de peinture sur son antenne. De retour au travail, il vient me voir "Ça marche pas, je vois pas !" "Tu l'as peinte jusqu'en haut, ton antenne râteau ? T'as peint aussi les dents ?" "Ben non..."

"Ben qu'est-ce que tu veux ? Faut les peindre !" Le type peint tout bien jusqu'en haut, il revient "Je vois toujours rien, dis-moi ce que je dois faire" "Mais c'est quelle marque, ta télé ?"

Mettez-vous à ma place, je savais plus quoi inventer. Il me répond "Une Vénus" et moi j'assène "T'es coincé, avec une Vénus, y a rien à faire". Vénus, c'est une des plus vieilles marques de télé. Je savais plus quoi faire pour m'en débarrasser, de ce type... Mais entre-temps toute la prison connaît l'histoire et se fout de sa gueule. Un jour il vient et me dit "Tu veux que je te colle un rapport ?" Moi, je suis très sérieux et je demande "J'ai fait quelque chose de mal ?" Il était bête, alors je jouais à la bête avec lui. "Vas-y, passe-moi les menottes..." Je lui tends un paquet de Kent, il le regarde, et il dit "Non, j'veux pas ça". Putain, j'me dis, il me fait le coup de 6 lei... Faut savoir qu'à l'époque chez nous, la Kent c'était parmi les meilleures, c'était le top ! Il me dit "Non, chez nous, un paquet de Kent vaut 4 paquets de Carpați et moi je fume des Mărășești. Les Hollywood ça en vaut 5, file-moi un Hollywood" Putain, des Hollywood, qui valaient moins ! Il me fait le coup comme la folle, qu'on lui donnait dix mille et elle, elle voulait six lei ! Moi "Oui, j'en ai", et je lui tends un

paquet de Hollywood. Adieu le rapport. Je lui dis “Quand t’as besoin de quelque chose, n’importe quoi, viens me voir, je te donne tout ce que tu veux”.

Allez, une autre histoire de gardiens.

C’était la période des fêtes de fin d’année. Tout le monde reçoit des visites, ça faisait des groupes de dix ou quinze individus, et en avant pour les visites... Le surveillant, un vrai nain, nous dit “En formation ! Alignez-vous !” Nous on gueule “Putain, c’est à ça que tu penses pendant que nos familles attendent ? Elles sont venues de loin, elles ont fait des centaines de kilomètres, depuis Bucarest, dans le froid, les femmes, les enfants...” Il s’appelait Tudorica. Je lui dis “Laisse tomber, Tudorica, t’es devenu fou ou quoi ?”. Alors, il s’en prend à moi. “Tudorica, moi je t’ai parlé correctement, et toi tu t’en prends à moi comme ça ? Si je te fous une baffe, on te ramasse sur le carreau, vas-y et fous-nous la paix, moi je pense à ma famille qui a passé la journée dans les transports.” En plus il faisait un de ces froids, il y avait de la neige... On arrive aux visites. Chez nous, on reçoit des sacrés paquets, si vous les voyiez, ça vous rendrait malade, de voir tellement à manger. Mon frère avait tué le cochon et je lui avais dit “Tu me fais deux jambons tout prêts, et les deux autres je me les ferai ici”. Bref. Tudorica voit les quatre jambons et il sort encore une bêtise “Mais chez vous, le porc, il a pas de corps ?”

Radu

Tarascon 2016

traduit du roumain

La veste

On m'appelle Mişelule³⁵. Je me suis retrouvé en prison, aux Baumettes, et à la promenade j'ai vu un type, qui était roumain, comme moi, et qui avait une veste qui me plaisait énormément. La veste était de marque Adidas, elle était crème et faisait comme une peau de serpent. Je lui ai dit "Tu me la vends ?", il a dit "Non", j'ai dit que ce serait contre deux paquets de cigarettes. Il ne voulait pas. J'avais beau insister, il ne cédait pas.

Quand je suis rentré dans la chambre, j'ai demandé au gars qui est avec moi d'en rajouter une couche, un peu, pour que je l'aie, cette veste. Un matin, au bout de trois jours peut-être, comme la veste continuait à me plaire, et que plus je la voyais plus je la désirais, je la lui ai redemandée. Il me disait toujours non. L'après-midi, le type s'est retrouvé sans cigarettes, alors il m'en a demandé en attendant que sa commande arrive. Mais moi, je lui ai dit que ce serait seulement en échange de la veste.

Comme dès le départ j'étais très attiré par cette veste, j'avais été prêt à lâcher jusqu'à deux paquets de cigarettes. Mais là, comme il venait de me les demander, je lui ai dit que je ne lâcherais plus que dix cigarettes - donc la moitié d'un paquet - contre sa veste. Mais je la jouais fine, j'étais presque prêt à donner les deux paquets. Entre temps, au bout de dix minutes, c'est lui qui m'appelle à la fenêtre pour me dire qu'il est d'accord, qu'il m'échange sa veste contre dix cigarettes. J'ai été super content, vu que j'étais prêt à tout pour qu'il me la donne. Et le surveillant est venu avec la veste.

Maintenant, j'ai une veste Adidas que j'adore et que je laisserai à mon pote quand je sortirai de tôle, parce que cette veste, elle est d'ici. Elle appartient à ce lieu.

Mişelule

Marseille 2015

traduit du roumain

35. Se prononce "Micheloulé, un sobriquet qui veut dire "Le Salaud".

Même la serpillère

Je suis en prison en France, aux Baumettes. Je me suis retrouvé dans la chambre d'un Roumain à moi et avec un Tunisien, je ne sais pas quel est son nom de famille. Je suis resté avec eux environ deux semaines et durant ces deux semaines j'ai vu ce que mes yeux n'avaient jamais vu !

Avec cette personne, la nuit, on ne pouvait pas dormir. Il prenait des médicaments et dormait la journée. Et quand nous, nous nous couchions, on ne pouvait pas dormir, parce que lui se levait. Il se faisait trois, quatre, cinq cafés, il mangeait bien vingt fois par nuit.

Il se trouve qu'hier, il y a eu un incident. Il était parti chez le médecin, je crois, et j'en ai profité pour laver la chambre, à la javel. Ce n'était pas le problème que l'odeur de javel aurait pu déranger : j'avais laissé la fenêtre ouverte et ça ne sentait pas du tout le chlore. Mais il a utilisé ça comme prétexte.

Il y avait déjà quelque chose entre nous : le mercredi de mon arrivée, j'avais cantiné³⁶ un paquet de cigarettes, et quand il a été livré je n'ai pas pu me rendre d'urgence à la chambre. Entre temps, ce type l'avait déjà "collecté" il me l'avait volé. Enfin, j'ai pas fait un grand scandale, parce que de toute façon, cela n'aurait servi à rien : personne ne m'aurait aidé et je ne l'aurais pas récupéré. Alors voilà, hier, il trouve ce prétexte de l'eau de javel. Mais il faut savoir que tous les matins depuis deux ou trois jours, il trouve un nouveau prétexte. Et hier, ça a éclaté. Entre onze heures et midi, petite bagarre. On s'est battus dans la chambre, pour qu'il en change. Je lui ai dit, "Mec, vaut mieux que tu changes de chambre³⁷, ce sera mieux pour toi et pour nous aussi." Il a dit "Ok, je change de chambre." Mais j'ai vu qu'il sortait un bout de fer, j'ai cru que c'était un couteau. Il le redressait sous une casserole. J'ai vraiment cru que c'était un couteau, parce que si j'avais su que non, j'aurais pas engagé la bagarre.

36. Cantiner : commander à l'extérieur de la prison, par l'intermédiaire de l'administration.

37. Ils n'utilisent jamais le mot "celulă" qui correspond à "cellule".

Je voyais ça dans sa main, alors j'ai attrapé une fourchette et je l'ai cravaté. Voilà pourquoi on s'est retrouvés en train de nous battre. On tirait l'un sur l'autre, on a roulé par terre, et à un moment donné il m'a foutu un coup de boule ! Moi je n'ai rien à part ce bleu, qui est tout rouge et enflé. Mais lui, il s'est ouvert le front ! Il pissait le sang ! Il a tapé contre la porte, les surveillants bien sûr sont arrivés, et ils l'ont conduit chez le docteur. Cela faisait trois heures qu'il était parti et il ne revenait toujours pas. Nous, on vivait un sacré suspens. On était tendus comme des arcs "Qu'est-ce qu'il pouvait bien se passer ?" Au bout de trois heures, une surveillante, une *gaboritza* vient nous dire qu'on est convoqués chez le chef. On va chez le chef, il nous fait patienter dans la salle d'attente. On a bien attendu une heure et demie... Et là, on gambergeait comme des fous, vous pouvez vous rendre compte... Et s'il était mort ? Et si... Et si... Finalement, un surveillant est venu nous chercher. On a fait une déposition. Le type, il avait raconté que je lui avais foutu une chaise sur la tête. Et finalement, ils l'ont changé de chambre. Je ne sais pas où ils l'ont fourré. Enfin.

En tout cas, ils l'ont d'abord ramené dans la chambre pour qu'il fasse ses bagages, quand on n'y était pas – franchement, j'ai jamais vu ça ! Comme on n'était pas dans la chambre, il en a profité, il a pris notre café, le *Dero* (lessive), tout ce qui lui passait sous la main. Même les *bosquetards*, comme on dit chez nous, vos "clochards" ils chiperait pas le pain du voisin. Mais lui, il nous a pris notre pain et il a même embarqué nos serpillières !

Răul-și-atât

Marseille 2015

traduit du roumain

Le CD

Moi j'ai plus de liberté qu'eux. Parce que moi je suis au centre de détention... Je sors, oui, de temps en temps je les croise. J'ai un peu de liberté, au CD, ils me laissent sortir mais eux, ils sortent pas. Dès qu'ils entrent dans la cellule, bang, ça se ferme. C'est vrai ils ont les promenades, mais s'ils doivent sortir, ils doivent être sur la liste. Autrement, ils les laissent pas sortir. Mais au CD, c'est tranquille.

Kamel
Toulon 2016

Le nez qui gratte

Une fois, j'ai été à l'hôpital psychiatrique, vers Toulouse, j'étais dans un centre ouvert, mais psychiatrique ; j'ai fini mon stage là-bas et tout, on me ramène, on m'attache, ceinture de sécurité, les menottes, et je ne pouvais plus bouger, j'étais dégoûté car on me met des menottes et mon nez me gratte, je ne pouvais pas faire un geste, m'essuyer sur la voiture ; je me suis dit que si je demandais au policier, il allait m'envoyer chier. Qu'est-ce que je pouvais dire ? "Essuie-moi avec ton gant ?" J'avais envie d'aller gratter mon nez sur la vitre, mais je pouvais pas, alors j'ai pris sur moi et j'ai fermé ma gueule, et ça a bien duré trente secondes. J'avais les pieds tellement bien attachés que s'il y avait eu un accident, moi je restais dans la voiture, eux ils sortaient de la voiture. En plus, le surveillant, il a un pistolet et tout. Je voyais pas son visage, il avait la cagoule, pour me transférer. Moi, je le connais pas, je connais pas son visage : j'allais donc pas lui dire de me gratter le nez !

Gaïd
Toulon 2016

L'épaule cassée

J'ai été arrêté, j'avais l'épaule cassée. J'arrive à Draguignan l'épaule cassée, j'avais pris beaucoup de cocaïne, j'avais l'épaule démontée, et à l'hôpital de Draguignan, ils m'ont envoyé à la Timone. J'avais une phlébite, ils m'ont dit, un caillot de sang ! Tu peux mourir n'importe quand, il y a les perfusions toutes les six heures, les analyses toutes les quatre heures. On me dit qu'on a fait une prothèse, j'ai dit "Ne me parlez pas de prothèse ! Pourquoi j'ai une phlébite ?" Je suis resté 45 jours. À peine je rentre à Draguignan, il y a une inondation, l'eau est montée, je me retrouve ici, à la Farlède, il n'y avait même pas de kiné, ici, j'ai même pas fait de rééducation, il n'y avait rien. On m'a dit ensuite que la prothèse est en train de sortir, parce que l'opération a été mal faite. La dernière opération a été faite à Nice, c'était avec un bon chirurgien. L'opération, elle avait été mal faite. Là, je n'ai plus rien, j'ai une cicatrice. Je fais attention, ça me donne un peu les nerfs. Là, j'ai pas fait de rééducation, mais c'est très important, la rééducation ! C'était en 2010, la première opération, après je sors, et la dernière le 17 mai 2015, parce que la prothèse, elle bouge... Et le jour où l'eau est montée, à Draguignan, l'hélicoptère est arrivé, ils ont commencé à prendre les dangereux en premier, moi, j'avais mal, le gars il ouvre la porte, il me tire par l'épaule... Je lui dis "Attention, l'opération !" Il m'a tiré encore les bras. Et là, arrivé ici, à La Farlède, il n'y a pas de kiné. La France c'est un pays développé, eh bien, pour ça, c'est pas développé par rapport à la Belgique. J'ai perdu ma santé, j'ai perdu beaucoup de choses. À chaque fois que je suis rentré en prison, j'ai perdu ma femme. C'est moi qui lui dis stop, parce que je reste longtemps en prison. Je le fais pour elle, et pour moi. Moi, j'ai profité de trop, j'ai habité à Saint-Tropez. J'ai perdu, je parle pas de l'argent, je parle des enfants. On grandit parano, méfiant : je marche, je vois tout. Je rends sa liberté à ma femme, parce que moi je suis en prison, elle, il faut qu'elle vive sa vie, tout ce qu'elle veut, je lui donne, elles vivent bien, hein.... Parfois, elle veut rester.

Il y a une femme à Saint-Tropez, une vraie Française, elle veut venir me voir en prison, moi, je ne veux pas ; elle va voir ma famille en Algérie, ma famille l'adore, mes sœurs, mon père ; je lui dis que ça sert à rien

qu'elle vienne me voir, ça sert à rien. Quand je sors, je vais avec une autre femme, je reviens pas avec ma femme. C'est comme ça, j'aime pas attacher les gens. Chacun ses principes, c'est mon point de vue.

Abd el-Kader
Toulon 2016

L'opération

Un après-midi, je sors de promenade, le chef m'appelle et il me dit "Tu vas aller à l'hôpital." J'ai dit "Ok, je vais prendre mes affaires." Il m'a dit "Non, tu peux pas prendre tes affaires, tu y vas maintenant, sinon tu viens pas." Donc, j'ai pas pris d'affaires, je vois la police, les gendarmes, ils m'ont attaché alors j'ai dit, pour rigoler "Je vais dans une autre prison ou je vais à l'hôpital ?" J'arrive à l'hôpital, j'avais pas de dentifrice, rien, il n'y a pas de télé ; ils ne veulent pas mettre une télé. Là, des gars arrivent, ils ont pris une perceuse, ils ont fermé les fenêtres, ils m'ont dit que c'était la procédure, c'est comme ça... J'ai pas réussi à dormir, et le matin, j'avais l'opération, c'était pour qu'ils m'enlèvent la prothèse de l'épaule. À huit heures et demie, j'étais pas bien, je voulais pas, et le médecin m'a dit qu'il fallait le faire. Je suis resté quatre jours et, pendant quatre jours, j'allais aux toilettes menotté, je mangeais menotté, je me rasais menotté. J'étais même menotté pendant l'opération ! Jusqu'à l'anesthésie, on est menotté ; après, on ne sait pas, et quand on se réveille, hop, les menottes. Je devenais fou. J'étais pas choqué, mais c'était bizarre. Le pire, c'était : pourquoi ils ont bouclé la fenêtre ? Même la télé, j'ai dit que je pouvais payer, j'avais les sous, ils voulaient pas... Quatre jours sans télé ! Après, j'étais comme quand je suis entré en prison.

Abd el-Kader
Toulon 2016

Presque chef de cuisine

Je suis né en 1954, mais mes parents n'ont pas été à la mairie jusqu'en 1958. On est neuf, quatre garçons et cinq filles. Mon père est né en 1933, il était le seul garçon, avec neuf sœurs. Mon père, il a neuf filles, j'ai neuf sœurs, et mon père il est venu ici en France. À l'époque, quand je suis né, en Algérie, il n'y avait pas l'hôpital à la campagne : les sages-femmes, elles venaient à la maison. À six ans, je suis allé à l'école, et je suis resté deux ou trois ans, puis après, plus d'école, je suis parti, et j'ai commencé le business, je vends les légumes, les poulets, les œufs. À l'âge de 14 ans, 15 ans, ça commence le commerce, les mobylettes, des sacs, de tout. Puis je me suis marié, à l'âge de 18 ans, en 1974. C'était mon premier mariage, j'ai eu un garçon en 1975, puis je suis parti au service militaire, j'y suis resté dix-huit mois, puis je suis sorti et je suis venu ici en France en 1979. J'ai fait du commerce, j'ai fait du déménagement, j'ai aidé les gens à traverser de l'Algérie, je trouvais la carte de séjour, je rentrais une voiture en Algérie ; je fais du commerce vraiment très très bien ! Puis j'ouvre un garage à Lyon, et là, ça commence un peu, le trafic. Les voitures trafiquées, dans mon garage ; pendant quinze ans. Et j'ai un deuxième garçon en 1977, et un troisième en 1979, un quatrième en 1981. Je me suis marié cinq fois. La deuxième femme, j'étais forcé ; de ma troisième femme, j'ai trois garçons avec elle ; de ma première femme, j'ai quatre garçons et une fille. J'ai sept garçons. Puis je me suis marié avec une autre, j'ai un garçon avec elle. À la mairie, cinq mariages... Et deux mariages religieux. J'ai été doué pour le commerce parce que je travaillais avec les Arabes, des voitures pour l'exportation en Algérie, je sais bien négocier : quelqu'un qui vient me voir, il achète la voiture ; et j'ai de la chance, pour tout... Quand je veux quelque chose, je l'ai.

En 1999, je rentre en prison pendant quatre ans, pour trafic international de voitures. Puis je suis sorti de prison, je suis resté trois mois, quatre mois, j'ai un problème, j'ai fait un meurtre et je suis rentré en Algérie. J'y suis resté deux ans, et mon fils, il est officier de police en Algérie. Il me dit rien, il me respecte. Comme les autres de ma famille. Quand je suis revenu en France, je suis rentré en prison en 2004. Parfois, mon ex-femme vient me voir au parloir, on a été forcés de se marier, mais on

s'aime, elle est très gentille, elle est plus âgée que moi, elle a 67 ans ; j'ai aussi un enfant qui vient me voir, sa maman elle est morte, il est avec sa tante. J'ai 16 petits-enfants, bientôt dix-sept, dans une semaine. Je n'en connais que quatre. Voilà, c'est mon histoire...

Peut-être dans un an je sors de prison, et je rentre en Algérie. Tranquille. Le temps il est passé. Définitivement, c'est la vérité, j'en ai marre de la France ; mes enfants, ils sont commerçants, ils m'envoient de l'argent, ils sont mille fois mieux que moi, eux ils vont à la prière, ils ne boivent pas d'alcool, ils sont corrects, parole d'homme. Par rapport à moi, moi j'ai fait des erreurs, avec les femmes, l'alcool, moi j'ai passé la jeunesse top de top, j'ai manqué de rien, les habits, les soirées, j'ai voyagé, j'ai été en Turquie, à New York, au Canada, chaque année la Saint-Valentin, mais c'est pas bien ; j'ai deux femmes, elles sont tombées malades à cause de moi, elles sont diabétiques, c'est ma faute. Et moi je suis diabétique aussi. Je suis vivant, maintenant j'attends la sortie, je vais rentrer en Algérie, je vais être avec mes petits-enfants.

Même ici en prison, j'ai de la chance ; je suis resté sept ans à la prison de (...) j'ai été presque chef de la cuisine, j'ai passé sept ans comme si ça s'était passé en 24 heures, après j'ai fait des erreurs (...) alors j'ai été transféré. Et je suis ici, à cet endroit-là, tout près de l'entrepôt où mon père avait son travail. Mon père, il est venu en France en 1953. Il habitait à La Valette. En 1987, j'achète une Mercedes, c'était une voiture volée, mon père il ne le savait pas, je l'ai ramenée de Paris, et je suis arrivé à 4 heures du matin à Toulon ; mon père il travaillait ici, dans un entrepôt de son patron, juste à côté ! Et j'ai garé la voiture dans l'entrepôt, et le matin, un gars dit à mon père "Mais ton fils c'est un patron, il a une voiture de patron... Même notre patron, il n'a pas une voiture comme ton fils" Eh bien regarde, c'est à trois cent mètres de cette fenêtre qu'était l'entrepôt ! J'ai garé la voiture ici, cette nuit-là, il y a des années, et je me retrouve en prison juste à côté ! Mon père il était maçon, il est mort en 2005, d'un cancer de l'intestin, il est venu me voir une fois. Mais j'ai la santé, la prison ne m'a pas fait trop de mal, j'ai fait des erreurs, je pleure pas, je mérite, je finis ma prison et tchao ! C'est la vérité !

Kamel
Toulon 2016

Partager les repas

J'ai appris à cuisiner en prison. Je fais le tajine de poisson, c'est top de top. À Noël, chaque année, on rentre 5 kilos de viande, on a le droit, je coupe des oignons en rondelle, je mets sur la casserole, je cuisine pour trois ou quatre personnes... Je mets des pommes de terre, des tomates... Je mets des olives vertes, du persil, des épices, du cumin... un piment. Je mets la viande en haut, ou le poisson, et je mets un verre d'huile, c'est tout, je ferme. Une demi-heure. Deux ou trois fois par semaine. Je donne à mes amis, ou je fais pour moi. Les amis peuvent rentrer dans la cellule, c'est porte ouverte. Je fais aussi la chorba.

Je peux cuisiner pour dix personnes. Ça passe le temps, et en même temps tu manges bien. Je cuisine tout le temps, c'est rare que je mange la cuisine de la prison, pourtant elle est propre la cuisine ici, on travaille avec les gants, j'y ai travaillé à la cuisine, elle est très propre, comme chez nous à la maison... Mais moi, même si je prends les spaghettis, je fais une sauce. Moi, je suis diabétique, mais je fais ramadan, moi je fais les repas pour les gens. Je fais pour 15 personnes à manger, pour le ramadan.

Jamais je ne mange tout seul : j'ai grandi dans une famille où le grand-père, le jour où il achète la viande, il mange avec son frère, jamais il mange sans son frère ; si on est sept, il prépare pour huit. Même si, en Algérie, la viande, c'est cher. Chez moi, il y avait toujours des invités. Maintenant, mes enfants aussi, ils font ça, en Algérie. Il faut toujours que des gens mangent avec moi, dans la cellule.

Kamel
Toulon 2016

Alors le type s'est répandu

Deux années passent après le drame. L'enquête s'attarde sur de nombreuses personnes. Beaucoup beaucoup, comme on fait en Roumanie. Moi je n'éprouvais aucun stress à cause de la mort de cet homme. Mais mon beauf, ce type, pire qu'une bonne femme. Il a été le premier interrogé, puisqu'il travaillait là-bas. Mais ils n'avaient aucune preuve, aucune empreinte, rien à part le fait qu'il avait travaillé là-bas. Ils l'ont convoqué une fois, deux fois, trois fois, et à la troisième il est pas rentré à la maison, il s'est couché, il s'est répandu comme on dit. "C'est pas moi qui l'ai tué" qu'il leur a dit. Dans sa tête, il a cru qu'il prendrait pour moins cher que moi. "C'est pas moi qui l'ai tué, c'est mon beau-frère qui l'a tué."

On est donc en 1994. Ce qu'on a fait, c'était en 1992, et on était toujours dans la région de Constanța. À cette époque, c'était le temps des privatisations, il y en avait plein, et beaucoup d'or circulait avec tous les Turcs qui venaient faire des affaires. Je vais dans un "privatisé", où il y avait beaucoup d'or, et je me dis "Celui-là je dois me le faire." Braquage, comme on dit aussi en français, c'est le même mot. J'ai réussi. Tout seul, sans personne avec moi. Pendant une nuit d'hiver, avec de la pluie, du vent, et avec tout ça je réussis à entrer, alors qu'il y avait une alarme.

La journée, j'avais vu beaucoup d'or à cet endroit. Mais là, j'entre, et je trouve seulement 800 grammes d'or, rien que des alliances en or. J'ai réussi à embarquer les alliances, cela faisait tout de même une somme à l'époque. 800 grammes, mais rien qu'en alliances. Mais comment m'en débarrasser ?

Je pars, avec ma femme à mes côtés. Je n'avais plus l'or sur moi. Ma femme l'avait. Le beauf était arrêté, moi je m'attendais à ce qu'ils viennent me chercher, vu qu'il avait parlé de moi. Déjà, entre les différents interrogatoires, quand il rentrait je lui disais "Fais gaffe, fais gaffe, fais gaffe." Je m'attendais à ce qu'il lâche le morceau. Ce qui est finalement arrivé à la troisième arrestation. L'auteur du crime, maintenant, c'était moi.

J'avais une connaissance à Slobozia, qui me dit "Oui, je vais te le prendre, ton or." En définitive quand on arrive là-bas, on arrive pas à tomber d'accord. Il voulait me payer une partie maintenant et le reste plus tard : ce n'était pas une personne de confiance.

Alors on rentre à la maison. Surtout que j'avais quelqu'un d'autre à Bucarest. On avait pris de bonnes choses à manger. À cette époque, on trouvait pas à manger à tous les coins de rue comme aujourd'hui. Et j'avais pris aussi pour ma belle-mère. Je dis alors à ma femme "Je descends à Bucarest, je laisse ça chez ma belle-mère, et toi, tu rentres à la maison". J'ai pris l'or avec moi, et me voilà chez ma belle-mère.

Mais j'étais suivi.

J'étais un peu fatigué. Je laisse les courses à ma belle-mère, et là je jette un œil vers le portail de la maison et je vois quoi ? La flicaille. Ils étaient là pour moi. Je m'attendais à tout mais dans ma tête, je pensais que je m'en sortirais mieux. J'ai pris l'or, j'ai commencé à le balancer sous le lit de ma belle-mère. À ce moment-là, la police entre, et c'est directement le pistolet sur la tempe. "Quoi ? Je suis un vagabond, qu'est-ce que j'ai fait pour que tu me plantes le pistolet sur la tempe ? Je suis un criminel, ou quoi ? Écarte donc ça de moi !" "Mais si, c'est toi, t'es un criminel", et il garde son arme pointée sur moi. "Si tu bouges, je tire." On me passe les menottes. Beaucoup de flics, ç'avait été une longue enquête, beaucoup de gens interrogés...

En définitive, j'ai écopé d'une condamnation de 20 ans. Dont j'ai fait 16 ans et demi. Je suis sorti en 2010.

Radu

Tarascon 2015

traduit du roumain

L'escroc sentimental

2010, je reconnaissais plus rien. Plus rien. Capitalisme, démocratie. Quand je suis sorti de Slobozia, le soir, il y avait soudain un grand supermarché, de la lumière, un 1^{er} janvier ! J'ai fait le réveillon – et il faut savoir que le réveillon en Roumanie, en famille, c'est quelque chose de très beau, mais non, il a fallu que je le passe en prison – enfermé encore, puisque je ne suis sorti que le 1^{er} janvier 2010.

2010, il y avait de la neige, pas mal de neige, beau temps d'hiver comme on dit, mais pas d'argent. Je sortais avec 5 millions en poche. Cet argent – entre temps ma femme m'avait quitté – je l'avais d'une femme qui venait me voir, de Bucarest, la directrice de l'xxx de Roumanie. Je l'avais connue au téléphone.

En prison, je suis passé par beaucoup de moments tristes, difficiles. La prison, quoi. Mais j'ai eu aussi de bons moments. Il est arrivé le temps où, en crédit de téléphone, je gagnais dans les 500 euros par jour. J'en étais arrivé à me perfectionner et par exemple je vous téléphonais, je disais que j'étais le directeur de la société Cosmote en vous disant que vous aviez gagné un prix en récompense de votre fidélité en tant que cliente. C'est que je suis capable de parler exactement comme un directeur de compagnie !

En définitive, j'appelle la directrice, et je l'embobine. Une directrice, c'est quelque chose d'intelligent. C'est pas un condamné, un rien du tout, qui serait capable de la tromper. Mais j'y parviens, et elle est très surprise. Comment j'ai réussi à la tromper, et surtout de l'endroit où je me trouve ! On commence à discuter. Elle dit "T'es rien du tout, tu te contentes vraiment des dix euros que j'ai chargé sur ta carte ?"

Elle savait pas que j'étais en prison. J'ai essayé de m'excuser, j'ai dit voilà, ci et ça, sa voix me plaisait, je l'entraînais dans d'autres escroqueries. Elle me demande quelles études j'ai fait, vu que je parlais si bien. J'ai dit "J'ai fait que neuf années de primaire, mais j'ai grandi à l'école de la vie, Madame !" Elle veut faire ma connaissance "Je peux te voir ?", je dis "Si tu as un téléphone performant, ça peut se faire."

La femme, éduquée, pas n'importe qui. Je lui dis "Si ton téléphone est bon, je peux t'envoyer une photo." Mais je m'attends à tout de ta part parce que je ne te connais pas, tu peux vouloir me coincer avec cette photo, pour te venger des dix euros que je t'ai piqués. Mais bon, je lui envoie une photo... mais pas une photo de moi. Il y a chez nous en prison des mecs, c'est des boules de muscles, des monstres. Il y a beaucoup d'haltères pour travailler, on dirait qu'ils ont fait que ça toute leur vie, soulever de la fonte.

Je prends donc en photo un type, un des plus musclés, Forfeanu, Marius Gorgean. J'envoie la photo. Il est tout brun, lui. Mais quand elle la reçoit, elle me dit "C'est pas toi. Vu comment tu parles, tu peux pas être l'espèce de bestiau que je vois là".

Je suis tombé amoureux de la dame en question.

Je lui faisais passer toutes sortes de tests à nous, comme celui de la photo, et elle les réussissait. Petit à petit, je commence à lui accorder ma confiance, alors que je suis quelqu'un de plutôt méfiant. Je lui envoie finalement ma vraie photo. Elle m'a "reconnu". J'étais jeune, j'étais plutôt bien de ma personne, je m'entretenais, là-bas la prison c'est pas comme ici, on mangeait des bons petits plats, on se débrouillait bien, on avait tout ce qu'il fallait. J'ai 46 ans aujourd'hui. Je suis pas bien rasé, mais tout le monde dit que, quand je suis bien rasé, bien arrangé, je ne les fais pas, mes 46 ans.

Je fais court pour arriver à la fin.

"C'est quand ton jour de parloir ?" Chez nous en Roumanie c'est n'importe quand, le jour de visite. À Slobozia c'était le mardi, mais on pouvait venir n'importe quand avant 19 h et, si on venait de province, de loin, on pouvait arriver jusqu'à 22 h.

Dans ma tête, après tant de temps en prison, être un escroc de prison qui arrivait à se faire 3 millions, 5 millions, ça me contentait. Mais parce que j'étais en prison.

Je lui dis, avant que tu partes, sache que personne te laissera entrer avant que tu places 5 millions sur mon compte. Et là elle me répond "Tu ne comprends pas que ce n'est pas un problème, l'argent. Je viens te voir,

toi. Dis-moi ce que tu veux, je te l'achète", "Ah, rien du tout, s'il te plaît, ne fais rien". Mais moi, bien sûr que je voulais !!

J'arrive au jour de la sortie. La directrice m'attendait avec impatience. Mais quand elle arrive, je la vois, une femme grassouillette, pas une bombe, pas comme celles qui nous plaisent à nous, les vagabonds.

Mais je devais rentrer chez moi.

Alors je lui raconte des bobards, comme quoi j'ai une semaine de plus à tirer. Elle repart à Bucarest sans moi.

Finalement je sors et j'arrive chez moi, dans ma maison qui me paraissait toute petite, parce que la prison c'est grand. La porte, petite aussi. J'aurais pas dit que c'était chez moi : c'était trop petit.

Les gens attendaient le type qui est enfin sorti de prison. Presque 20 ans, c'est quelque chose, non ? Et moi je voyais les gens : ils avaient tous vieilli. Je les reconnaissais, mais vieilli.

Elle, elle m'appelle. Je me cache pour faire croire au téléphone que je suis encore derrière les barreaux "Comment ça va ?" "Ça va, ça va", je lui raconte des mensonges. Je laisse passer une semaine, je pars à Bucarest, je lui dis "J'arrive, ils m'ont laissé sortir".

Cette femme, son père, c'est le frère d'un grand homme d'affaires dans le bâtiment. Une famille de gens bien. Moi je suis un rien du tout, un ex-détenu. Son père, directeur de Romtelecom, à l'époque.

J'arrive et je lui dis "Allons, on va manger en ville." On va à Mc Do. J'y étais jamais allé, j'avais l'impression que tout le monde me regardait, que je mangeais salement. Je lui demande "Écoute, ils sont pas tous en train de me regarder ?" Il y avait un film, le Yéti, l'homme des neiges. Il avait les poils longs, il vivait dans les montagnes. Quand il se peignait, c'était avec une grosse arête de poisson, pour vous dire, moi j'avais l'impression que j'étais le Yéti !

Je conclus.

J'ai rapidement coupé les ponts avec la directrice. Elle était très jalouse, raison pour laquelle elle s'était déjà séparée de son mari. Elle avait deux enfants et elle était possessive, jalouse comme nulle autre.

On arrive au moment où on fait l'amour, où on fait ce qu'il faut faire. Le moment final. Ça me plaît, la façon dont se déroule le moment final en question. Mais moi, vagabond, je peux pas rester longtemps à Bucarest. Je veux partir chez moi, voir les gens : je suis resté éloigné pendant tellement d'années. Je ne peux pas la prendre avec moi. Elle était grosse, elle me faisait honte... Pour ce qui était du caractère, de qui c'était, par rapport à moi qui n'étais rien, ça allait, mais rapport à son aspect, non, je pouvais pas l'emmener avec moi. Moi je m'attendais à quelque chose de beau.

Mais à partir de là, ça tourne en dispute... La femme, elle dit "Tu veux que je me jette du deuxième étage ? Que j'en termine avec la vie ?" Alors je lui dis "Je veux connaître ta famille." L'idée que j'avais, c'était faire venir quelqu'un qui lui fasse comprendre qui j'étais, qu'elle se jette pas par la fenêtre, que je retourne pas encore en taule pour ça ! Je pensais pas à autre chose, moi.

Son père arrive et je lui explique qui je suis "Votre fille, elle veut se tuer, mais moi j'ai passé vingt ans en prison et je veux pas y retourner." L'homme était bouche bée. Elle avait rien dit. À personne. Le reste de la famille, des hommes d'affaires, ils ne savaient rien. Elle voulait me placer body-garde dans un des hôtels de la famille. C'était ça son plan.

Radu

Tarascon 2015

traduit du roumain

Un tunnel de 33 mètres

On m'appelle Cascadorul. J'étais condamné à 11 ans de prison en Roumanie et j'étais une sorte de chef dans la section où j'étais. Je ne travaillais pas, je ne faisais rien, j'étais dans les couloirs toute la journée, c'était après la Révolution, c'était le début de la liberté y compris en prison, c'était plus comme avant la Révolution, les miliciens (les policiers) étaient corrompus, l'idée c'est qu'on faisait ce qu'on voulait.

Il y avait un détenu par section qui dominait tous les autres détenus. C'est ce que je peux dire sur la section 9 en 1993. J'ouvrais et je fermais les portes. Ces attributions étaient celles du surveillant, mais lui, il ne venait pas au travail, il me laissait les clés, et il me laissait aussi des cigarettes, à moi de lui refiler 3 000 lei le soir. J'avais diverses combines, pour tout ce dont les détenus avaient besoin, de la boisson, des cigarettes... Il y avait deux ou quatre détenus que je laissais sortir de la section pour la journée et chacun me filait 100 lei... Quand ils rentraient du travail, ils sortaient et ils payaient continuellement, pour tout. Quatre mois plus tard, il se trouve qu'au lieu de répondre à l'appel du soir, ils sont absents... Ils ont finalement refait leur apparition.

Le lendemain avant le retour du surveillant, j'avais déjà bu quelques whiskys, quelques vodkas, avec des amis à moi et je suis allé dans une autre section pour acheter une nouvelle bouteille, avec mes camarades de cellule. En route, j'ai vu des casquettes, dans la pénombre, des casquettes blanches ce qui veut dire que c'étaient des officiers supérieurs, pas des jean-foutre de base. Ça pouvait être le commandant ou quelqu'un d'autre, j'ai fait demi-tour aussi sec. Ils m'ont appelé, j'ai fait celui qui n'entendait pas et je me suis planqué là où on rangeait le pain, la nourriture. Comme je portais un pull blanc, je l'ai enlevé et je l'ai fourré dans un panier, histoire de passer inaperçu. Dessous, je portais un tricot qui était aussi de couleur claire. Et à l'époque on portait l'uniforme de détenu, l'habit à rayures. Comme je l'avais pas sur moi, ils m'ont repéré. Celui qui m'a dépisté, c'était le sécuriste de la prison. Je suis retourné en cellule. Dix minutes après un sous-officier arrive et il me dit "Fais tes bagages et file en section 2". Ça voulait dire la section des types dangereux, l'isolement, le cachot. Grosse différence puisque les cellules étaient pour une centaine de personnes et là-bas on se retrouvait seul ou au pire à deux. Bien entendu que dans les cachots, on pouvait plus faire entrer de boisson. Mais on était quand même main dans la main avec les sous-off de là-bas.

Arrive l'heure de l'appel, il me dit le "tun" et moi j'ai cru qu'il plaisantait, qu'il parlait du "canon", autrement dit le "flingue" – tout pouvait entrer dans la prison, c'était la liberté, tout pouvait passer – et puis finalement j'ai compris qu'il disait "tunnel". Il parlait du tunnel fait par les fameux

quatre détenus dont j'ai parlé au début (l'un d'eux en avait plus que pour 15 jours, l'autre, le cerveau avait encore 15 ans à tirer, et les deux autres devaient passer bientôt en commission pour la conditionnelle), et qui pendant quatre mois quand je leur avais donné la liberté de sortir dans la journée, avaient creusé un tunnel pour sortir de la section et faire leurs petits trafics. Ils avaient tout de même creusé un tunnel de 33 m de long ! Mais pas de chance il débouchait à côté des chiens... C'était un sacré problème, ce tunnel. Pas l'évasion en soi mais le fait que personne s'en soit rendu compte pendant quatre mois. Ça passait même au-dessus du directeur et c'était remonté à la direction générale des pénitenciers, à Bucarest. On a vu arriver une équipe de généraux. Le grand problème était celui de la corruption... Le premier visé, c'était moi, je détenais le fil qui permettait de tout remonter. Mais leur cible principale, c'était pas moi, c'était les officiers, les sous-off, les surveillants, l'administration... Moi j'étais déjà arrêté, j'avais déjà mon mandat...

Cascadorul
Tarascon 2016
traduit du roumain

Toujours avec toi et mon couteau avec

Par transfert, j'arrive au pénitencier de Bucarest Rahova. Un des plus beaux du pays, tout était prévu, disait-on, pour des détenus VIP. Je suis agréablement surpris. Cellules de quatre, grande table, propre... et... dans ce pénitencier... des femmes ! À Rahova, pour communiquer à travers les barreaux, et pour pas se faire entendre des surveillants, on écrivait en l'air et c'était le seul moyen de "parler" avec les femmes qui avaient leurs cellules dans un bâtiment en face du nôtre. Il n'y avait pas plus de 15 ou 20 mètres de distance entre nos deux bâtiments. Des femmes, des un peu moins belles, des belles, bref, des femmes. On faisait connaissance. On écrivait comme sur un cahier, mais en l'air. On se comprenait bien, on parlait comme les muets. Certains avaient peu d'expérience, mais ça

marchait. Le soir quand les autres dormaient, qu'on n'y voyait plus, ceux qui voulaient encore parler, ils le faisaient en enroulant la main dans un linge blanc qui se voyait dans la nuit.

C'était un amour – et il faut que ça se sache – qui ne se voit pas facilement. Tu commences à tomber amoureux, à aimer, ça peut devenir un amour très passionné, et il est plus dangereux derrière les barreaux que celui vécu dehors. En même temps, avoir quelqu'un à l'intérieur, communiquer avec, lui dire le feu qui t'habite, qu'elle à son tour, elle fasse la même chose, qu'elle connaisse la même situation, c'est difficile. Au début, je comprenais pas ça, je me foutais de la gueule des plus anciens qui étaient capables de s'entre-tuer pour une femme si l'un ou l'autre écrivait à qui il fallait pas... Le lien était si fort qu'ils étaient capables de dire "Putain, c'est ma femme". Il était plus question de dire "petite copine". Je me disais que j'en arriverais jamais là, à tomber amoureux, à lui dire "Je veux un ness" – vu que c'est comme ça chez nous, c'est "Je crève d'amour pour toi, envoie-moi un salami"... Les femmes de pénitencier, il y en a qui ont le cœur trop grand et d'autres qui ne voient que l'avantage qu'elles peuvent tirer de toi. Elles pouvaient avoir besoin d'un shampoing, d'autres choses que la famille n'avait pas la possibilité de leur envoyer. Alors elles se trouvaient un gars, une bonne poire qu'elles rongeaient bien consciencieusement "File-moi du shampoing, des cigarettes, donne-moi ça et ça et ça". Et ça n'en finissait pas. Moi je ne comprenais pas ça. Je parlais avec nombre d'entre elles, mais je le faisais sans rien prendre au sérieux et si je pouvais obtenir quelque chose d'elles, alors je le faisais.

J'avais la première cellule au coin, une des meilleures cellules parce que j'avais la vue sur leur promenade... Il y avait une fille – ceux de Bucarest la connaissent –, Neagra Mirela. Elle avait été l'amante de Vancica, "Mutu". Très belle. C'est un personnage connu à Bucarest, cette fille.

Elles voulaient toutes parler avec moi. Mais moi je leur disais "J'en ai pour 20 ans, pourquoi vous voulez que je tombe amoureux ?" Elles "Je te ferai ce que tu veux..." etc. etc. Putain, moi j'en pouvais plus. J'avais un sacré paquet d'années à faire, c'était dur. Pourquoi je me serais exposé à ce qu'on se foute de moi ?

Mais un jour à la promenade – il y avait là une croix où les femmes pouvaient prier – je vois cette Mirela pleurer et toutes les autres autour. Je dis à une autre femme, Doïna, celle à Marin Doru “Il lui arrive quoi ?” Doïna me dit “Son père est mort”. Elle était couverte de larmes et elle me regardait, et moi, je me dis elle est carrément folle. Je lui dis, à Mirela “Je t’écris une lettre, une *ecsivă*³⁸. Une *ecsivă*, ça arrivait en quelques minutes, parce qu’il existait un moyen de l’envoyer d’un bâtiment à l’autre : on se faisait une sorte de lance-pierre avec un gant chirurgical en latex, qu’on attachait par les doigts entre deux barreaux. On faisait une boulette de mie de pain, on attachait bien proprement la lettre dans une bobine de fil en carton et on l’envoyait. On avait acquis tellement d’expérience qu’on était capable d’envoyer tout et n’importe quoi. C’était... il n’y a peut-être que dans les films qu’on voit un truc pareil. Je fais ma petite lettre, une *exssive* comme on dit dans notre vocabulaire à nous “Nous sommes tous mortels, son heure était venue, sois forte, vu que tu te trouves ici, tu dois penser à toi, va de l’avant”. Sa réponse “Je te remercie pour ces bons mots que je n’ai pas reçu de ma propre mère et je veux te dire que tu es un homme bien, on peut continuer à s’écrire, je ne veux pas te berner, ça sera du sérieux, je veux quelque chose de bien”. Ma réponse “J’ai entendu que tu es la femme de Mutu, c’est pas beau de faire ça, occupe-toi de lui”. Moi je ne savais pas où ils en étaient. Je croyais que c’était sa femme, mais en réalité c’était son amante ! Mais Mutu aimait plus son amante que sa femme, d’après ce que j’ai compris de l’histoire d’amour de cette Mirela. Mais cette fille, faut dire, elle a un charme particulier, elle te fait tomber amoureux d’elle... et pas qu’à moitié. J’en arrivais à donner raison à Mutu, parce que je commençais à l’aimer tout aussi fort.

Mutu venait la voir, il lui apportait des paquets, mais à un moment donné elle a voulu couper les ponts, qu’il ne vienne plus. Il dit à un type, un gros louche, Bucila, il lui téléphone et il lui dit en parlant de moi “C’est qui ce moujik qui se moque d’elle, qui s’imagine qu’elle est son jouet ?”. Moi j’en étais arrivé avec elle à faire du cirque et du théâtre... Moi, bandit,

38. Ce terme d’argot appartient au monde interlope. En liberté, c’est le document trouvé dans le portefeuille volé. En prison, c’est la missive envoyée par des moyens illicites à des complices à l’extérieur ou, comme ici, le courrier envoyé vers la section des femmes.

voleur, je voulais la soumettre à des tests. “Tu es capable de faire ça et ça ? Tu es capable de tout faire pour moi ? Tu m’aimes ?” Oui, elle en était capable. Pour preuve, un jour j’ai jeté une lettre entre elle et la surveillante, dans la cour de promenade. Elle a été capable de la bousculer pour la récupérer par terre... Je lui avais dit “Si la surveillante la ramasse avant toi, tu vas m’entendre !” Elle a préféré se faire coller un rapport plutôt que de rater ma lettre.

J’en suis arrivé à écrire peut-être dix fois plus qu’à l’école. Cet amour à l’écrit, ça t’attire, ce sont des sentiments très beaux, difficiles à décrire. Je n’avais jamais rencontré ça, mais qui tombe sur ça vit un amour bien plus puissant qu’en liberté. Je vous dis qu’avec cette femme j’en étais à avoir une fois par semaine le parloir pénal où on pouvait se prendre dans les bras, s’embrasser, mais pas plus... On était devenus très proches, je l’aimais, mais elle avait cet amant.

Il était connu à Bucarest, avec beaucoup d’amis à Rahova. Un jour je reçois un coup de fil de Bucila “Laisse-la tranquille, elle est à un autre. Quand tu sortiras, si t’as besoin d’un crédit, ça s’arrangera. Mais laisse-la”. Il fallait plus que je la reçoive en visite. Elle avait pas besoin des paquets de Mutu. Dans la prison des femmes, il y avait aussi des anciennes juges, des ex-avocates, et elle, Mirela, comme elle avait du toupet, elle leur disait “Toi, t’as été juge à l’extérieur, t’as des sous, fais-moi rentrer ceci et cela, pour mon homme”. Donc elle voyait plus Mutu. Et je suis tombé très amoureux d’elle. J’étais capable, si j’entendais quelqu’un parler en mal de Mirela, de sortir le couteau et ça aurait dégénéré en bagarre ou j’aurais même tué quelqu’un.

Que je vous raconte comment on arrivait aussi à se voir. Tous les deux jours on avait des “procès” (pour y aller, on faisait des fausses réclamations) et on y allait ensemble, tous dans le même panier à salade et direction le tribunal.

Là-bas, on pouvait se tenir dans les bras, s’embrasser.

Un jour, on était donc avec Segher – qui avait sa femme Mioara là-bas – et mes amis, mes bons amis, pas des riens du tout : Bébé Cămatarul et

Copil Batrân ³⁹, qui avaient tous des copines, même Bébé qui avait sa Dorina, dans une autre prison de Bucarest et puis il y avait l'Étudiant.

Mais il me connaissait pas. Ils parlaient en tzigane entre eux, mais j'ai compris ce qu'il disait "Eh, qui c'est l'idiot qu'est tout confit pour cette raclure de Mirela ?" sur le ton de dire qu'il était bien malin et que moi, j'étais bien un gros con. Segher qui me connaissait lui a fait signe de se taire "C'est pas tes oignons de savoir qui c'est", mais l'autre a insisté. Il s'est mis à dire qu'il se l'était bien faite, à l'extérieur, la Mirela. Il se foutait bien de ma gueule... Je lui dis "T'as beau être L'Étudiant, quand on sortira, tu verras !" Et je vous dis pas, à la sortie, je l'ai dressé comme il faut ! Entre temps il est mort. Mais là, discussions, scandale, couteau, on était à deux doigts de se battre. Copil Batrân m'a bien dit "Je serai toujours avec toi et mon couteau avec". Bébé Cămatarul, un des neveux de Silica, a dit "Arrêtez donc". L'Étudiant "C'est pas beau, il l'aime et même si t'as eu quelque chose avec elle, il fallait te la fermer".

Mais moi, j'étais jaloux, très jaloux. On arrive au tribunal. Neagra me voit changé, elle ne tient pas à m'embrasser, mais moi je m'approche d'elle et je lui lance un coup de boule. Elle était couverte de sang mais tout ce qui l'intéressait, c'était que la surveillante me colle pas de rapport, parce qu'elle m'aimait, Mirela.

Radu

Tarascon 2016

traduit du roumain

39. Bébé L'Usurier, et Vieil Enfant.

Le château d'If

Le château d'If, c'est à Marseille ça. J'ai fait la visite. À l'époque, en 88. J'ai payé 20 francs et j'ai pris le bateau. Y a quoi là-bas... ? Pas grand-chose. Ils te montrent un puits. Il y a un bar aussi. Des trucs d'époque, mais... il y a rien au château d'If. J'y suis resté une heure, j'étais dégoûté. Je ne savais pas que c'était une prison. Y a que ça... des vieilles pierres. Et je suis reparti.

Kamel
Toulon 2016

Je veux retourner dans l'ordinateur

Je suis en prison, mais vous savez, je suis libre ! Je suis entré ici en février dernier et depuis décembre 2015 je suis libre. Je suis libre mais je n'existe plus, parce que je ne suis plus dans l'ordinateur.

Je veux dire que je voudrais retourner dans l'ordinateur, pour avoir le droit que faire mes courses et de téléphoner. Je ne peux pas faire mes achats : on me dit "T'es pas dans l'ordi, t'existes pas !" On me dit que je suis libre, alors que je me trouve aux Baumettes ! Pourquoi suis-je là ? Et tout ça pour un vol dont je n'ai pas connaissance ! J'ai acheté une voiture à des Serbes, et on me dit que je suis coupable, que c'est moi qui l'ai volée.

Heureusement que je suis avec mon fils, dans la cellule. C'est vrai qu'il n'est pas que mon fils, c'est aussi le fils de ma femme. C'est vrai, toute la journée on reste dans la chambre, on rigole, on parle, on se raconte des blagues, on joue aux cartes, on joue des parties de poker du matin au soir. Il s'énerve, il tape sur la table, dit "J'joue plus, je vais me coucher". Moi, je le réveille, pour que le temps passe plus vite. On joue de nouveau aux cartes, on met de la musique. Il m'arrive souvent de danser, il danse aussi.

On a un voisin, Roşca. Lui non plus, on ne le laisse pas dormir, pas possible : si on est ici, en prison, autant faire quelque chose pour que le temps passe plus vite.

Je parle mais le problème est là : quand est-ce que je vais sortir ?

Je suis curieux. Comment, Dieu, on ne me laisse pas sortir ? J'ai fini ma peine ! Pourquoi je suis ici ? Je peux pas acheter de cigarettes, ni à manger, pas d'eau, pas de sucreries. Je peux pas téléphoner. Que se passe-t-il ? Je peux tout de même pas maltraiter les autres pour leur piquer leurs cigarettes ! Moi, depuis jeudi, je devrais être sorti mais je suis pas dans l'ordi.

Et puis je travaille, alors j'ai de l'argent : pourquoi on m'a pas payé ? On me dit qu'on a mis mon argent dans une enveloppe qu'on va me donner le jour de ma libération. Mais on peut pas prendre dans cette enveloppe et me le remettre sur mon compte ? Que fais-je ici ? Je n'ai rien à faire là. À tous ceux avec lesquels je travaille, et qui sont gradés, je leur dis "Remettez-moi dans l'ordinateur, que je puisse au moins faire mes courses ! Que je puisse téléphoner à ma famille !" "T'as le temps, tu attends, la réponse t'arrivera dans ta chambre" qu'on me dit.

Mais toujours pas de réponse. Je peux pas rester comme ça.

Lolé

Marseille 2015

traduit du roumain

Transits et cavales

Ne pas jouer avec les dauphins

J'ai grandi au bled, j'ai fait l'école jusqu'à l'âge de 18 ans. Puis j'ai quitté la Tunisie vers l'Italie. Je suis sorti dans un container, et je suis arrivé en Italie. Et je me trouve en Italie, j'ai presque 18 ans, je suis resté trois ans en Italie, jusqu'en 2003. Et j'ai été expulsé au bled, et entre 2003 et 2012, j'ai fait huit ans de prison au bled. C'est un record. C'est ça qui m'a donné le courage pour venir en Europe. Et là, je me trouve en prison encore, le destin... Juste parce que je n'ai pas de papiers.

J'ai pris une barque de 6,40 mètres, on était sept amis, du même quartier, on se connaissait, on l'a achetée dans le quartier, on a programmé vite fait le voyage, on a acheté une boussole, l'essence, le moteur de hors-bord, c'était en 2012. On est partis le soir, à l'heure de manger, à l'heure du coucher de soleil, c'était pendant le Ramadan, et on a fait 27 heures en mer. Je ne l'ai dit qu'à mon frère, qu'on partait, c'est lui qui m'a sorti la météo sur internet, mais je l'ai pas dit à ma mère. Mon frère, il m'a rien dit, c'était mieux que je quitte, il le savait que sinon je restais en prison. On n'a pas débarqué à Lampedusa, on a contourné, on est sortis à Campobello di Mazara (en Sicile).

Sur le coup, on a tellement l'envie de partir, on se raconte pas que c'était aussi dangereux, j'étais motivé, j'ai rien senti. Mais là, si je devais retourner au bled aujourd'hui, je le ferais pas encore une fois. Je me suis dit "Soit ça passe, soit ça casse". Tu es là, tu vois rien, il n'y a que la mer autour, et imagine, c'était la nuit en plus, il y a des dauphins qui nagent autour de nous, et le mec qui conduit le bateau nous dit de ne pas jouer avec les dauphins, parce que s'ils jouent, si on les touche, ils commencent à jouer et ils peuvent renverser la barque. On est arrivés le soir. On avait un peu à manger. Mais nous, on a vu Lampedusa, après dix heures de traversée, mais si on débarquait là, on était renvoyés direct en Tunisie : ils voient que tu viens de Tunisie, tu retournes en Tunisie ! Alors on a fait dix-sept heures de mer en plus. On a croisé, à la fin, des bateaux de pêche. On n'a même pas consommé beaucoup d'essence. Quand on a vu l'Italie, on a vu qu'il restait de l'essence, on l'a jetée à la mer. Mon collègue, il m'a dit "Comment on fait, on arrête la barque là, on sort nager ou quoi ?" Je lui ai dit "Non tu t'arrêtes pas, fonce jusqu'à

ce qu'elle s'arrête tout seule". Elle a foncé, elle a glissé avec le sable, et elle s'est arrêtée. Après, il y avait vingt-cinq centimètres de mer. Je suis monté sur le dos de mon pote, on est sortis, j'avais quelques euros sur moi, on a acheté un paquet de cigarettes, on a fumé.

Moi, j'étais celui qui avait le plus d'expérience, c'était ma deuxième fois, j'ai dit qu'il fallait marcher par deux, pas tous ensemble, même si on était bien habillés, avec le gel, le parfum, on était bien, on n'aurait pas dit qu'on avait été en mer.

On avait pris à manger, du pain, des boissons, des cachets du bled, on est arrivés, et on s'est fait attraper. On avait tellement faim, on a mangé des figues de barbarie. Après on a trouvé du raisin, et après on a été attaqués, et là il y avait les carabinieri. Ils parlaient entre eux ; moi je comprends bien l'italien, mais devant lui j'ai fait semblant de ne pas comprendre, il lui disait, à son collègue "C'est bizarre, regarde comment ils sont habillés, eux..." Là, j'ai entendu qu'ils disaient qu'ils avaient trouvé une barque au bord de la mer. Et ils disaient "Mais c'est pas eux, on dirait pas, regarde comment ils sont habillés". Moi, j'ai dit que je venais du Nord, que je cherchais du travail ici. Et là, ils nous ont amenés au centre de rétention. On est restés trois jours. Juste, j'ai pris des forces, on a dormi, on a pris la douche, Puis on s'est échappés. Les sept. Mais à part quatre d'entre nous, les autres se sont fait arrêter. Renvoyés au bled.

Ensuite, on est arrivés à un village, il n'y a pas d'arrêt de train, on est arrivés à échapper à la police, il y avait des trains qui passaient, mais des contrôleurs, un à chaque porte, il fallait avoir un billet, on a vu passer dix trains... Là, j'ai dit "Bon, on marche à pied". On a même fait, en une nuit, soixante kilomètres à pied. Là, mon pote il voit une Fiat Panda, il y avait les clés dessus, on l'a prise, on était quatre, on a roulé jusqu'à Messine, la lumière s'est allumée, il n'y avait plus d'essence. On a garé la Panda devant la gare, j'ai essayé de la vendre, même dix balles, pour manger, j'ai pas réussi... Là, j'ai pris le bateau, puis le train pour Naples, puis Bologne, puis Forli, je suis resté un mois, et je suis monté à Paris. Après, j'ai été en Belgique, je suis resté un an à Liège, au Luxembourg, en Allemagne où je suis resté un an et demi. Cela fait deux ans que je suis dans le Var, et je n'ai pas bougé.

Voilà, c'est ça mon histoire. Maintenant, tu connais mon histoire, c'est honteux, il faut que tout le monde raconte son histoire...

Zeïn
Toulon 2016

Je ne parlais pas arabe

Je suis né en France, près de Grenoble, dans une petite ville. Mon père était venu en France en 60 ou en 65, il est venu seul, puis deux ou trois ans après, ma mère est venue, et ma sœur qui était née en Algérie, puis moi je suis né en France. J'ai un frère et huit sœurs. Moi, je suis le sixième. Mon père, il travaillait dans la carrière, le sable, le gravier... Il était embauché, il prenait deux mois de vacances tous les deux ans, l'été, c'était des frais, parce qu'on était beaucoup. Il était conducteur d'engins. C'était une enfance assez cool. J'avais pas vraiment de contraintes, sauf pour sortir dehors : les sorties scolaires, si c'était trop loin, mon père nous laissait pas y aller, il avait peur des accidents, il était protecteur, assez autoritaire à la maison, il était un peu dur. J'étais proche de ma petite sœur, née en 1985, on avait 5 ans d'écart, je la protégeais de tout, on avait beaucoup de points communs, et il y avait la confiance, on se couvrait quand on faisait des bêtises. Elle s'est mariée jeune, à l'âge de 17 ans. C'est mon père qui lui a trouvé son mari, puis elle a accepté. Elle ne l'a connu qu'après, elle a accepté.

C'était pas comme maintenant, c'était avec les moyens du bord, il n'y avait pas de technologie et mon père il était jamais allé à l'école, il avait juste appris les lettres à la mosquée, sur l'ardoise. Ma mère n'a pas appris à écrire non plus. Mes grands-parents étaient agriculteurs. C'était un coin agréable, près de Grenoble, c'était montagnoux, comme dans le coin de mes parents en Algérie, à Batna. On y est rentrés définitivement en 1989. Mon père avait presque 45 ans, il a voulu rentrer définitivement, ils se sont décidés avec ma mère... Mon père il nous disait souvent que l'Algérie c'était notre pays, quand on y retournait l'été. La première fois, ça

m'a fait bizarre, la langue, l'arabe, c'était différent. La façon de s'habiller. On est rentrés à l'école, il y avait des tabliers, c'était obligé. C'était une rupture, de rentrer en Algérie. Les copains et l'école, ça, ça m'a manqué, il fallait du temps pour se réintégrer, et je ne parlais pas arabe, il m'a fallu deux ou trois ans pour apprendre. Ça m'a fait un choc, parce que je ne comprenais rien, c'était de l'arabe littéraire. Du coup, je ne parlais pas, je restais bloqué, un peu, et c'était dur, les professeurs frappaient, avec la règle, quand on comprenait pas... Après, j'ai commencé à travailler, en plus d'aller à l'école, j'ai travaillé avec mon père, les fruits et légumes, je l'aidais, j'allais à l'école le matin, mais l'après-midi je l'aidais, je ne faisais pas les exercices, puis à douze ou treize ans, j'ai complètement arrêté l'école. Là où on travaillait avec mon père, c'était en pleine campagne, c'était une petite ville, à cent kilomètres de Batna. Ma mère et mes sœurs étaient restées à Batna, et mon frère et moi on restait à la campagne.

On a construit, avec mon père qui était maçon, une petite maison ; on revenait à Batna à la fin de semaine. Il y avait deux pièces. On n'y est restés que trois ans, il n'y avait pas beaucoup de meubles, c'était saisonnier. Il y avait 5 ou 6 hectares de champs, à mon père et à mon oncle. Mon père nous donnait alors un peu d'argent. La vie était devenue plus dure qu'en France. Quand j'ai eu 20 ou 22 ans, mon père m'a dit que si je voulais, je pouvais aller en France, faire des papiers, et je suis allé en France. On a tenté la chance en France. Mon frère était parti le premier, il était venu à Toulon, et je suis arrivé après lui. Je voulais tenter ma chance à Grenoble, mais finalement, c'était Toulon. J'ai galéré au début, après j'ai commencé à bosser en intérim, puis dans une autre boîte, puis elle a fermé, puis j'ai enchaîné des petits boulots, en maçonnerie, j'ai appris le coffrage, c'était pas toujours déclaré, mais c'était du travail. C'était en 2005. Ce qui était dur, après, c'était la séparation d'avec les parents.

Karim
Toulon 2016

Je savais un petit peu nager

C'est une histoire de voyage de mer, d'Algérie ; on a organisé ce voyage avec 16 personnes, on a acheté des moteurs, un petit bateau. J'en connaissais sept, il n'y avait que des hommes, des majeurs. Nous, la première chose qu'on a faite en arrivant, c'est la prière. Sur le bateau, on a eu peur. Je savais un petit peu nager. Je me disais qu'il fallait partir : au bled, c'était pas facile, il fallait de l'argent pour vivre, moi j'ai travaillé quinze ans dans la maçonnerie, mais rien à faire, il fallait chercher une autre vie, un autre espoir.

On a fait 22 heures de mer. On est arrivés en Sardaigne, il restait trente kilomètres, on avait plus d'essence... On a pris les rames, mais rien à faire : le bateau, il reculait. Enfin, il y a un bateau de pêche qui est arrivé, il m'a envoyé un câble, et il m'a ramené à un autre bateau, jusqu'en Sardaigne... Je suis resté sept jours en Sardaigne ; après, j'ai fait dix jours à Rome, puis chaque personne a été transférée à un endroit différent. Je suis resté trois mois à Turin, j'ai essayé de fuir, parce que trois mois enfermé, c'est difficile... Un collègue à moi, au parloir, il est rentré avec une clé de 14. On a ouvert la cellule, on est sortis, on a fait un câble avec une bouteille, j'ai jeté la bouteille, je monte, mais quand j'arrive au milieu, je tombe... Mon collègue arrive à fuir, mais moi, je vois les militaires ils arrivent, ils me frappent, ils me frappent, partout, et ils me transfèrent à Bari, au Sud de l'Italie... J'ai fait trois mois là-bas, et ils me libèrent, je descends à Naples, je fuis, je prends le train jusqu'à Gênes. Après, je prends la voiture jusqu'à Toulon. C'est une histoire qui dure six mois...

Raouf
Toulon 2016

La moitié d'un mouton

Je viens d'Algérie, d'Oran. Moi, je suis parti à la bonne heure et à la chance, je suis monté dans un train. Moi, avant, je travaillais dans un lieu d'accueil, comme cuisinier, je gagnais 6 000 francs par mois, et ils m'ont proposé de partir en voyage en Grèce. Et il y avait un Yougoslave, dans le voyage, et dès qu'on a fini le voyage, on est retournés à Athènes après, j'ai dit "Moi je vais garder mon collègue, on va chercher son frère et on retournera tout seuls en France". On a marché, on a fait du stop, par la Grèce on est allés en Yougoslavie, on a récupéré son frère, et eux, les flics, ils les ont attrapés et ils les ont fracassés, ils les ont gardés en prison, et je me suis retrouvé au milieu de la Yougoslavie tout seul avec deux billets grecs, je les ai échangés, mais un billet de un million, tu peux même pas acheter un bout de pain avec. J'avais juste de quoi payer un café. Je me suis retrouvé à la frontière, il y avait personne à qui parler, à qui demander un service, un renseignement, j'ai décidé de pas parler, je suis monté dans le train. Dès qu'il a commencé à partir, j'étais seul, je me suis mis à dormir, et quand je me suis réveillé, il était plein et je me suis retrouvé à Venise, puis j'ai pris un train pour Vintimille. Là, il y a une femme contrôleur qui vient, qui me demande un billet. J'avais ma carte d'identité en dessous de ma main, elle a vu que je dormais, elle m'a pas mis d'amende et quand je suis rentré à Vintimille, j'ai pris un autre train et je suis rentré en France. Mais pas une seule fois, j'ai demandé ma route à quelqu'un, ou quelqu'un m'a aidé. Venise, il n'y a que des chemins, c'est un labyrinthe, tu ne sais pas où tu vas, il y a des petites ruelles, des ponts, ils ont fait des labyrinthes, mais tu vois pas les gens de Venise sortir de chez eux. J'ai été à la grande place, où il y a les pigeons, j'ai donné du pain à des pigeons, ils viennent, ils sont habitués. La place, elle est réputée, il n'y a que des Américains, des Anglais, il n'y a que les gens fortunés qui vont là-bas. J'ai été à Rome, j'ai été en Crête, en Albanie, en Hollande, en Belgique, en Espagne. En Belgique, j'ai fait presque un an de prison, et en Espagne deux mois. Mais en Belgique, le vol à l'étalage, c'est pas considéré comme un vol. Par exemple, si tu rentres dans un magasin, tu voles un DVD, s'il t'attrape, il reprend la marchandise, si tu l'as pas

abîmée bien sûr, tu la rends, et ils te laissent partir, c'est tout. C'était en 1994. Ça a dû changer ; moi, j'ai 41 ans. J'avais 16 ans.

Mais ce qui m'a le plus étonné, c'était à Srebrenica : je suis entré dans un café, pour boire un café, et sur le comptoir il y avait des bouteilles jaunes, rouges, vertes, pleines, il n'y avait pas de marque sur les bouteilles. Je leur parlais en français, ils ne répondaient pas, ils ne comprenaient pas, c'était six mois avant la guerre, c'était tendu. J'en ai vu, des barbus, qui montaient pour faire la guerre ; moi, ils m'ont proposé, j'ai eu peur, j'ai pas voulu, on me remplit pas la tête comme ça, à moi.

Comment je suis arrivé là-bas ? Le bon dieu m'a guidé. Une fois, j'allais à Venise, j'étais dans le train, j'avais faim, il y avait une dame qui commence à déballer son manger, elle a vu que je la regardais manger, elle a partagé son manger, je l'ai pris comme une gentillesse : les Italiens, ils sont de cœur... Nous, les Arabes, on peut pas manger avec quelqu'un qui nous regarde, on est obligé de leur proposer, sinon, notre manger, il va être amer, c'est pas possible. Ici, en France, vous croyez qu'il y a un Français qui va nous inviter à manger ? Par contre, au bled, on nous invite à manger... Nous, on était très pauvres, dans ma famille. Et à l'Aïd, les gens, ils regardent les autres gens, et ceux qui n'achètent pas de mouton, on le sait, ça se dit à tout le monde, et ma famille, on sait qu'ils n'ont pas acheté de mouton, alors toutes les familles, ils donnent un bout, toutes les 5 minutes, ça toque, et tenez, tenez, on avait presque la moitié d'un mouton. Et en Algérie, ma grand-mère, elle pouvait pas acheter un mouton... Moi, je l'appelle maman, c'est elle qui nous a élevés, parce que ma mère, elle était montée en France faire ses papiers. Moi, je ne sais ni lire, ni écrire.

Gaïd

Toulon 2016

Mes premiers drogués

On était jeunes alors, on rêvait à l'ouverture des frontières, et la première chose qu'on avait tous en tête, c'était "Allez on sort" [*de Roumanie*] "Allez on part !" Alors en mars 1990, je suis parti pour la première fois à Berlin. De là on a pris un train, parce qu'on voulait arriver dans le nord, à la frontière, à Fleisbourg, pour voir à quoi ressemblait la douane vers la Suède. Je savais qu'il fallait monter sur un ferry-boat mais je savais pas comment se faisait la douane. Et c'est comme ça que, sans le vouloir, on est passé sur le ferry-boat, avec le train ! On nous a fichus avec le train sur le ferry ! C'est comme ça que je suis arrivé en Suède, à Malmö, à Trelleborg en fait ! Enfin, on y est arrivés, puis on est retournés en Allemagne.

On a été déçus, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise : c'est alors que j'ai vu pour la première fois des drogués, je savais pas ce que c'était, des drogués, des types comme ça, dans la rue. On avait jamais vu, on est restés stupéfaits, vu qu'on savait même pas ce que c'est qu'un homme sans domicile fixe. Déjà, ça me faisait réfléchir. Comment une chose pareille est possible ? Nous on pensait qu'en Occident, en fait, ça devait être bien mieux que chez nous, où c'était le communisme, mais en fait, nous on était bien, à part qu'on était pas libres de bouger, et ça a été peut-être sa plus grande faute, à Ceaușescu, et que s'il avait donné plus de liberté aux gens... À l'époque, tout le monde était logé, tu voulais un porc, voilà un porc, tu voulais une voiture, voilà la voiture, tu la prenais à crédit⁴⁰...

Les déceptions ont continué, on a commencé à ne plus pouvoir nous débrouiller, on a commencé à voler, la première fois, dans les magasins ; ensuite, les portefeuilles, puis on a cambriolé des maisons... Et c'est le système qui te pousse à ça. J'en suis arrivé à voir des professeurs, des docteurs qui... qui volaient ! J'ai vu à Anvers, en Belgique, un professeur de mathématiques-physique... vous savez ce qu'il faisait ? Des voleurs chourraient des chèques, le prof faisait des achats avec, et il vous

40. En réalité, la viande était strictement rationnée, comme d'autres denrées alimentaires. Pour avoir le droit d'acheter une voiture, toute personne devait s'inscrire sur des listes interminables.

apportait ce que vous vouliez, des habits, à manger... J'ai vu des docteurs aussi, toutes les professions, toutes sortes de gens, parce que t'es obligé. Pour moi, le changement s'est opéré en mal.

Axinte

Tarascon 2016

traduit du roumain

Un condensé de mon parcours des plus chaotiques

Issu d'une fratrie de 8 enfants, je suis né le 27 février 1983 à Bizerte, en Tunisie, où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 22 ans. Vivant chez mes parents, je manifeste dès mon plus jeune âge une envie d'indépendance, et alors que je n'étais qu'un enfant, âgé de seulement 9 ans, je suis employé par un voisin tunisien, demeurant avec sa famille en France, pour assurer le gardiennage de sa maison en son absence. Livré à moi-même, je suis très vite attiré par l'alcool et les mauvaises fréquentations. Cet environnement sera le berceau de mon adolescence, période qui durera une dizaine d'années. Affranchi, libéré de toute servitude, le "système D" me fait oublier toutes conventions sociales mais me permet de survivre.

À 19 ans, alors que mon père tombe gravement malade, je suis contraint de reprendre son travail de vendeur de fruits et légumes sur le marché. Trois années où le désir d'aventures et l'alcool me tenaillent. Je rêve d'Eldorado : la France, sans me douter que celui-ci sera le témoin de ma descente aux enfers. Avec 11 camarades, nous nous portons acquéreurs d'un pneumatique de 5 mètres avec pour intention d'entreprendre une migration clandestine vers ce paradis si proche, vers la Sicile et l'Italie, nous sommes en 2006 et je me retrouve chez un de mes frères à Fréjus. Celui-ci m'héberge et me trouve un emploi de jardinier, me permettant de retrouver ainsi un semblant d'équilibre. En 2008, malgré le soutien familial, la dépendance à l'alcool et la violence qui en découle m'entraîne dans une querelle qui tourne mal : je provoque un homicide. Ma clandestinité couvrira ma fuite, ma cavale durera deux ans. Deux années

de dérive où, malgré les gains, je n'ai jamais connu de tranquillité, elles me conduisent à franchir les frontières, Italie, Suisse, Allemagne, Hollande, et Croatie, et bien d'autres, par voie ferrée ou en taxi, sans jamais être particulièrement inquiété. J'avais pour mission de transporter et livrer des colis dont je ne connaîtrai jamais le contenu, à des points précis. Il est aujourd'hui facile d'en deviner la composition, drogues diverses, argent. Je n'étais qu'un go-fast, fortement rémunéré, parfois 2 000 euros par jour, mais visiblement abusé par une filière mafieuse et criminelle. L'argent me permettait, malgré ma vie de vagabond, de jouir de bien des plaisirs, il ouvre bien des portes.

Avide de changements, je postule pour un engagement dans la Légion étrangère. Au bout de 19 jours de tests, je me suis vu refoulé. Las, je finirai par mettre fin à cette vie errante en me constituant prisonnier au commissariat de Fréjus ; je vous laisse deviner la suite des événements : garde à vue, tribunal de Toulon, prison.

Avec le recul, quel constat puis-je inférer de ces faits ? Alors que je n'étais qu'un enfant. Période où je n'avais pas encore atteint ma plénitude morale, un adolescent insouciant, j'ai été la proie des "mauvais vents" et cette tempête qui m'a arraché au circuit éducatif traditionnel m'a précipité dans une autre école : celle de la prison...

"Devenir adulte, c'est reconnaître sans trop souffrir que le Père Noël n'existe pas".

Adel
Toulon 2016

L'ourson panda

Je vais vous raconter l'histoire qui m'est arrivée en volant un bon Roumain de chez nous. Mais sans me rendre compte de qui il était. J'étais à Turin, en Italie, et alors que je marchais dans la rue, je vois une voiture à l'arrêt, mais avec le moteur qui tournait et avec la clé sur le volant. Je me suis dit que le type devait être tout près, qu'il ne fallait pas attendre,

alors je monte et je m'en vais. C'était une Ford Mondeo de style break, exactement ce qu'il me fallait !

J'étais déjà en train de rouler quand je vois qu'une autre voiture me suit et j'ai vu que c'était une femme au volant. Peut-être que c'était sa copine, ... peut-être que c'était sa femme, je ne sais pas. Elle m'a suivi le temps de passer quelques feux et à l'approche du dernier, je me suis dit "Attends voir, vu que tu t'accroches, j'te tends un joli piège !". Alors j'ai avancé lentement, le feu est passé à l'orange et juste au moment où il passait au rouge, j'ai appuyé sur le champignon ! Elle est restée coincée au feu !

J'avais fait un petit bout de chemin, mais je l'avais semée. Alors j'ai poussé le CD qui se trouvait dans le lecteur, et là, j'entends de la musique roumaine ! Je me suis alors rendu compte que j'avais volé la voiture d'un autre Roumain ! Je me suis garé et j'ai trouvé son portefeuille dans la boîte à gants, j'ai pris ce qu'il y avait comme sous et j'ai jeté le portefeuille. J'ai tracé jusque-là où j'habitais et là, j'ai changé les plaques d'immatriculation, des fois que la police me recherche d'après ce numéro... Et que je vous dise : j'ai volé à bord de cette voiture pendant deux bons mois ! J'vous jure, je sais pas quel autre voleur garderait une Ford Mondeo pendant deux mois entiers ! J'ai pas eu un seul souci ! Finalement, d'autres voleurs ont voulu me l'acheter, et je la leur ai vendue... J'ai pris une Renault Espace, avec sept places...

Que je vous dise ce que je volais en Italie : avec cette voiture, qui me convenait parce qu'elle avait de la place à l'intérieur, j'ai écumé l'Italie : je volais du cuivre, du cuivre concassé. J'en ai volé des tonnes. On allait en équipes, à trois ou quatre, dans les usines où on savait qu'on traitait du cuivre. Et on volait tout le cuivre qu'ils préparaient.

Quand on trouvait un endroit, on y allait pour repérer, ensuite on laissait ça pendant deux ou trois mois, puis on y allait de nouveau. Là, on retourne à un endroit qu'on avait déjà exploité et on trouve deux containers archipleins de cuivre concassé : deux tonnes ! Ça ne rentrait pas dans nos voitures. Il nous fallait le soir même nous débrouiller pour piquer d'autres voitures ! On a trouvé devant des maisons deux camionnettes avec les clés sur le volant. Jusqu'à 5 heures du matin on a chargé tous

ces sacs. On n'en pouvait plus à force de charger et décharger. Et puis il y avait une grille super haute : l'un de nous était juché tout là-haut. Je vous dis, chaque sac passait par trois paires de bras pour sortir de l'usine ! Mais on a fini par charger les camionnettes.

Puis on est partis. Sur un rond-point, on a heurté le bord, parce qu'on était trop lourds et on s'est pas rendu compte qu'on avait crevé. On est arrivés au péage de l'autoroute, on l'a passé, heureusement parce que je sais pas ce qu'on aurait fait, on aurait été obligés de l'abandonner et il nous restait 30 km jusqu'au lieu où on voulait arriver. On n'avait pas le choix : on a laissé partir devant la camionnette qui n'avait pas de problème, qu'ils aillent chercher une autre voiture pour transborder le truc.

Ce que je vous raconte maintenant, c'est l'histoire d'un voleur tout seul. Je dois dire que je ne m'imaginai pas me sortir de cette merde dans laquelle je m'étais mis. Croyez-moi, dans cette bagnole j'ai fait 20 km sur la jante. C'était le pneu à droite. Le jour se levait, quand il y avait une voiture, j'allais plus lentement. Quand j'avais personne derrière, j'accélérais, je voulais arriver au plus vite. À un moment donné, ce n'était plus possible. Le pneu était complètement en lambeaux. Je me suis arrêté sur l'autoroute. C'était un terrain, il y avait de l'herbe, des bosquets et j'ai déchargé tous ces sacs ! Je sais plus, je crois que j'avais 40 sacs de cuivre, et je les ai déchargés tout seul ! Derrière des bosquets pour qu'on ne les voie pas. Je les ai laissés là et j'ai roulé avec la camionnette à vide jusqu'au lieu du rendez-vous, vu que j'avais pas un autre moyen de transport pour y arriver. De là, on est repartis avec une autre voiture, on a trouvé le cuivre où je l'avais laissé, et tout a été bien : on l'a vendu au collecteur, là où c'était prévu, c'était 5 euros le kilo : c'était une affaire qui marchait bien mais on prenait beaucoup de risques.

On risquait sa vie. Il faut me croire, j'ai même eu un accident avec la police en Italie. J'ai réduit en morceaux une voiture, un "ourson panda" comme on dit, mais moi j'ai rien eu, juste quelques coups à la tête, aux bras, mais Dieu m'a épargné, j'ai échappé à la police... Donc, comment dire, si je compare la France et l'Italie, l'Italie, c'est mieux. J'ai fait tout un tas d'infractions et les carabinieri, ils ont même pas aperçu le bout de mon nez.

Bon, ils m'ont pris finalement, une fois : ils m'ont pris mais pas longtemps. Ce jour-là, j'avais même pas eu le temps de quitter le volant : j'étais dans une de ces petites voitures à trois portes, avec des potes à l'arrière. J'ai arrêté la voiture sur le bord de l'autoroute et alors que ceux de derrière ont réussi à sortir je sais pas comment, moi, je n'ai eu le temps de rien et ils m'ont pris. J'étais entre leurs mains, mais je portais une veste, j'ai enlevé la veste et hop, je me suis tiré. Ils ne pouvaient rien faire. Mais je vois qu'ici, même si t'essaies d'être un peu malin, ça marche pas avec les policiers français ! La police, en France, elle te laisse zéro chance.

Răul-și-atât

Marseille 2016

traduit du roumain

Les chaussures Pierre Cardin

Je maquillais des voitures. J'avais trouvé un chemin, une piste, par où on pouvait passer pour aller de France en Espagne. Je pouvais guider les gens. Contre 10 000 francs à l'époque (1 500 euros), je leur montrais la route : ils me suivaient et passaient leur voiture en Espagne. C'était une piste vraiment pas évidente à trouver.

J'ai fait comme ça 6 ou 7 voyages, quand un copain, Kamal, m'a dit "Emmène-moi cette voiture en Espagne". J'ai dit "Ok, pas de problème". J'ai pris le volant, et son chauffeur s'est assis à côté. J'ai démarré la BM, nous voilà partis. Vers 9 heures on est à Perpignan. Ensuite, je suis sorti pour prendre direction Cerbère. Avant Cerbère, j'ai reconnu l'endroit. J'ai pris le chemin que j'avais l'habitude de prendre, mais quelqu'un avait prévenu la police, sûrement, parce que moi quand j'étais sur le point d'entrer en territoire espagnol, je me suis retrouvé nez à nez avec la police française. Il était une heure du matin. Ils étaient là, ils bloquaient la route, dans une Renault 21 Nevada. Je les ai vus, j'ai compris que c'était la police. J'ai tiré le frein à main de la BM, et j'ai filé en courant. Eux, ils m'ont crié "Arrête, arrête, ou on te tire dessus !"

Moi je suis descendu en contrebas dans la forêt. Et là il faisait noir, mais noir ! J'y voyais rien, et c'était une grande forêt. Côté français, la route était goudronnée alors que, côté espagnol, ça devenait des cailloux. Une piste. Le chauffeur de mon copain a filé en Espagne pendant que je m'enfonçais dans la forêt côté français.

J'ai couru 500 mètres, peut-être 700 mètres, et je suis monté dans un arbre. J'ai regardé la Renault 21. J'ai regardé la BM. Elle était éclairée par les phares de la Renault. Ils sont venus dans ma direction. Je n'ai pas bougé de mon arbre. Il faut dire que, quand je me suis enfoncé dans la forêt, j'avais dévalé une pente bien raide, et que j'avais enlevé mes chaussures pour ne pas faire trop de bruit. C'était une paire de chaussures achetées chez Pierre Cardin, à l'époque à 650 francs. En plus j'étais en costume... la grande classe ! J'étais jeune, je m'habillais bien.

Donc en courant vers l'arbre, j'avais enlevé mes chaussures, j'avais couru et je m'étais esquiné les pieds sur les pierres. Je n'avais rien senti sur le coup mais je saignais. Une fois dans l'arbre, les blessures ont commencé à refroidir, durcir et se coller aux chaussettes. Quand j'ai voulu descendre – j'ai dû rester une heure et demi dans l'arbre, la police est passée, en voiture, ils ont emporté la BM –, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas. J'ai essayé d'enlever mes chaussettes, impossible, elles étaient complètement collées dans la chair, avec le sang... impossible. Finissant par descendre, j'ai mis mes chaussures. Je n'arrivais presque pas à marcher, il m'a fallu faire 10 ou 15 pas pour réussir à remarcher à peu près. Je me suis mis en route.

J'ai marché, marché, marché... Et j'ai fini par arriver près d'une maison qui devait appartenir à un vieux ou je ne sais pas... une petite maison à la campagne. Je suis entré pour piquer une bicyclette, une moto, une voiture, de quoi rejoindre Perpignan. Tout à coup un chien me saute dessus. Il m'a terrorisé. J'ai essayé une deuxième maison, il m'est arrivé la même chose. Dans une ferme, j'ai fini par trouver une Lada. J'ai essayé et puis je me suis dit que ça ferait trop de bazar de casser le Neiman. J'ai laissé tomber et j'ai continué à pied. Tout doucement. Il était à peu près 6 heures et demie quand j'ai aperçu un arrêt de bus dans un village. Il y avait une vieille dame qui attendait. J'y étais vers sept heures moins le quart. J'ai engagé la discussion avec la vieille pour me donner

contenance. J'ai essayé de m'épousseter – le costume était foutu, avec toute cette terre. Un costume noir ! Donc j'étais là, à parler avec la vieille, quand le bus est arrivé. Je suis monté, et une fois dedans... la police. J'ai vu la voiture de la police garée devant le bar. Un policier me regardait comme ça, et je lisais dans ses yeux, ils disaient "Je sais que le type de la BM, c'est toi, ne me prends pas pour un con, c'est toi, mais... j'hésite, je t'attrape ? Je te laisse ?" J'ai compris à son regard, c'est ce qu'il me disait, vraiment. Il me regardait, et lui il me comprenait, et moi je le comprenais. Après, le bus a démarré. J'avais l'impression de l'entendre me dire "Le gars de la BM c'est toi, mais allez ! File, de toute façon je termine mon service à 7 heures, c'est l'heure... Allez ! file, je veux plus te voir". Je suis resté dans le bus. J'ai continué à parler à la vieille jusqu'à Perpignan, et là au moment de descendre, je n'arrivais plus à bouger. Mes pieds étaient bloqués. J'essayais de descendre, je n'y arrivais pas. Un ami est venu, il m'a porté, il m'a mis dans une 405 et m'a emmené à l'hôtel d'un copain. Il m'a déposé. Ils m'ont apporté une bassine avec de l'eau chaude et du sel. J'ai mis mes pieds dans l'eau, les chairs se sont un peu assouplies, j'ai enlevé de petits cailloux, mis de la pommade, remis des chaussettes et on a filé au port.

Kamel

Toulon2016

traduit de l'arabe

Une jambe noire, une jambe blanche

Que je vous dise quelque chose de vrai : je sortais de la prison pour mineurs en 1993 et j'avais obtenu une qualification de serrurier-mécanicien et on avait déposé pour moi un dossier de chômeur à Slobozia. On m'a accordé une période de deux ans. Chaque matin, je devais aller pointer. Et entre temps j'allais voler. Une fois, pour les enfants, j'ai volé cinq ou six poules. Un jour, pendant que j'étais à pointer, la police arrive chez moi pour contrôler, savoir qui avait cambriolé. J'avais été dénoncé. J'étais

fatigué après une nuit à voler. J'étais dans le bus de retour d'Urziceni et je m'étais assoupi. Soudain, je me réveille par hasard et je vois quoi ? La police, cinq ou six flics. C'était un bus avec trois issues et deux flics devant chacune d'elles. Comment je vais pouvoir sortir ?? Seigneur Mère de Dieu, j'ai essayé un coup de poing dans une vitre, elle a pas cédé, et le Seigneur il a fait, il a fait que je fasse une pirouette comme un tout petit enfant d'un an. Et j'ai atterri sur les mains et j'ai roulé. Si vous avez observé les vitres en hauteur dans les bus, celles qui s'ouvrent pour qu'on ait de l'air – je vous donne ma parole d'honneur et c'est pas pour me vanter, sur la tête de mon fils si je me vante, parce que j'ai un fils. J'oublierai jamais après avoir sauté par cette petite fenêtre-là, la tête des flics qui avaient déjà sorti les menottes, et pardon de l'expression, je me suis retourné et je leur ai fait un grand bras d'honneur, "nada !"

À l'école de police on leur apprend "Laisse-le mariner un peu, il va oublier et baisser la garde", mais moi j'avais plus d'école qu'eux ! Un jour à 6 heures du matin, les voilà, et moi je me dis "Quoi faire ?". Alors je veux me cacher dans le coffre du lit, là où on range la couette. Mais dans la confusion, ma tzigane, quand elle enfle ses chaussettes du matin, elle enfle une chaussette sur son pied et l'autre sur le mien. La police quand elle vient la tirer par les pieds, elle me tire mon pied à moi !! Ils tenaient une jambe noire et une jambe blanche, vous comprenez ? ! La maison était pleine de flics. On m'emmène, on me demande mes papiers, mais j'arrive à les tromper et je m'enfuis encore une fois !

Pistruiatul

Tarascon 2015

traduit du roumain

Le souvenir perdu

Je suis de Buzău, j'ai 65 ans. C'est un âge assez avancé. C'est un concours de circonstances qui m'a mené en prison : j'ai acheté une bicyclette, mais il s'est trouvé que c'était du "recel de vol" comme on dit en français. Et

je suis là pour une année. J'espère qu'après cette peine de prison, avec cet âge que j'ai et au bout de 25 années d'errance en Europe, je vais trouver un endroit où m'établir... Dans ma vie longue de 65 années, il m'est arrivé beaucoup de choses. Certaines ont la clarté de l'évidence et de la réalité, d'autres ne peuvent être qualifiés que "d'apparemment réelles".

Au cours de mes errances européennes, un jour, je suis arrivé en France, sur la Côte d'Azur. Dans une commune près de Nice, un endroit qui s'appelle Carnoules, il m'est arrivé la chose suivante : j'avais sous les yeux des contrées qui m'étaient parfaitement connues, et pourtant je me trouvais là pour la première fois de ma vie. J'étais bouche bée. Comment cela est-il possible ? C'est arrivé en 2007, et depuis, je suis souvent revenu dans l'espoir de retrouver justement l'origine du souvenir de ces lieux. Aujourd'hui encore, la question demeure. Comment ces images pouvaient-elles avoir dans mon esprit la clarté des choses vécues, y être imprimées avec tant de précision alors que je n'avais jamais mis les pieds à cet endroit ? C'est une énigme. Je suis souvent revenu sur les lieux et j'avais beau me triturer les méninges, je ne me souvenais pas du souvenir originaire !

Puis il s'est trouvé que j'ai fait de la prison à Nice, pour proxénétisme. J'ai écopé d'une interdiction du territoire. Les années ont passé, j'étais occupé par la vie quotidienne. Je ne devais plus jamais revenir mais j'ai enfreint l'interdiction rien que pour ça, pour voir Carnoules. J'étais en Italie, à Encona et il fallait que je revienne là. J'étais attiré par ces collines. Pendant ces années, je suis parti en Hollande, en Suède, en Suisse, mais je suis toujours revenu. Quelque chose m'attire et m'attire encore, mais je ne sais pas quoi. J'ai même cherché une petite maison et j'ai loué à Cap Saint Martin, tout près de Carnoules. Ensuite à Vintimille, toujours parce que ça me permettait d'y aller chaque jour. Pour enfin comprendre d'où me venait ce sentiment de connaître les lieux. C'est au cours de cette ultime randonnée que j'ai été arrêté.

Et j'enfourchais mon vélo dans l'espoir de mieux voir ces lieux qui décidément me semblaient connus. Je ne sais pas... J'étais en voiture à Carnoules, quelque part à la sortie de Menton, et soudain j'ai trouvé que

je connaissais les lieux ; comme si j'étais né là. J'ai arrêté la voiture. Ce n'était pas possible.

Et l'incident qui me fait passer derrière les barreaux... J'étais à vélo, un vélo acheté, mais il était volé, puisque c'est ce que disent les autorités françaises. Un vélo volé que je ne devais pas acheter, justement pour cette raison. Mais est-ce que je pouvais savoir que la personne à laquelle je l'ai acheté l'avait volé ?

J'étais à vélo, je voulais aller de Nice à Carnoules, car cette bicyclette était très sophistiquée, car elle fonctionnait avec des batteries à rechargement solaire, et je me disais, ça sera plus facile, je n'aurais pas à pédaler tout le temps. Il fallait que j'aie vu ces lieux que je portais dans ma tête depuis... qui sait, des milliers d'années ? J'ai peut-être vécu des vies antérieures ? J'ai peut-être vécu dans ces contrées ? Et c'est pourquoi j'y suis revenu... Où que j'aie, quel que soit le pays où je me retrouvais, je finissais par retourner dans ce village. Ces lieux sont comme un aimant pour moi. C'est un mystère. J'ai voyagé, j'ai vu Nantes, Caen, Le Havre, Metz, mais nulle part je n'ai ressenti ce que j'ai ressenti à Carnoules. Il y a des paysages qui sont beaux, la Loire, Paris, c'est bien plus beau... Mais ça ne m'attire pas.

C'est un frisson. Une joie intérieure inexplicable. Ce sont ces montagnes. Les maisons, les plus anciennes, elles me semblaient connues elles aussi. Pourquoi cela m'arrive-t-il à cet endroit précis ? Pourquoi ça ne m'est pas arrivé dans tous les autres pays ? Et je vis avec l'espoir de trouver la réponse à cette question : pourquoi ces lieux me semblent-ils connus ?

J'ai vécu toute une vie dans le communisme. Depuis que j'ai la liberté de circuler, je parcours l'Europe. Bien entendu, j'organise ma subsistance par divers moyens... et durant toutes ces années cette chose ne m'est arrivée que là. Je suis allé même à Casablanca. Ce miracle, car je peux parler d'un miracle, je ne peux pas me l'expliquer, et cela continue de me tourmenter.

Le Paysan

Marseille 2015

traduit du roumain

Avec la grande histoire

La révolution roumaine avec ma femme

Je suis né et j'ai grandi à Bucarest. Je travaillais comme serveur à Hanul lui Manuc, exactement à la Place Unirii⁴¹. Moi, la période de Ceaușescu m'a beaucoup marqué. À l'âge que j'ai, j'ai commencé à faire la différence entre ce qui s'appelait le communisme qu'on avait à l'époque, et la démocratie. Il y a des bonnes choses en réalité, liées au communisme. S'il avait été appliqué exactement comme il a été décrit par Marx et Engels, peut-être que ça aurait été différent, je sais pas... parce que vous voyez, tant qu'on est pas sortis de Roumanie, on a pas su ce que c'est que les SDF, quelqu'un sans maison, tout le monde avait où habiter. Tout le monde avait du travail, si vous vouliez pas, vous travailliez pas, mais à part ça vous étiez obligé de travailler, sinon on vous mettait en prison, trois, quatre, cinq mois de prison... Je me souviens quand j'étais petit, chaque week-end toute la famille se retrouvait chez mes grands-parents, on faisait un barbecue, ils se marraient entre eux, les enfants entre eux, les grands avec les grands, comment dire, on était heureux, on menait une vie normale, je ne me souviens pas qu'on ait eu des problèmes financiers ou pour se nourrir. Ensuite, mon père, que Dieu ait son âme, il était un auditeur d'Europa Libera...

D'abord ça a commencé à Timișoara et nous on le savait parce qu'on écoutait cette radio : ça a commencé le 15, le 16. Le 17, c'est alors que ça a commencé. Le 21 déjà, je suis allé pour la première fois à l'Intercontinental, mes amis dans le quartier, qui étaient chauffeurs routiers, et qui avaient les camions garés à la maison, vu que la plupart les laissaient pas à l'usine, on s'est tous retrouvés, on est montés dans les camions, on parlait de la Révolution... soudain on a senti qu'on devait nous aussi être là-bas... Et on est allés à la Révolution, je me souviens, j'étais marié, j'étais avec ma femme, et elle, elle insistait tout le temps pour qu'on aille à la Révolution, mais moi j'en menais pas large, au début on a bien vu que les balles venaient se fichier là, dans l'asphalte, et quand on voyait les forces avec leurs boucliers, qui lançaient des gaz lacrymogènes, qui avaient même fermé les stations de métro pour

41. Centre de Bucarest.

qu'on puisse pas y entrer, et ceux qui y entraient, ils étaient arrêtés par les mecs avec leurs boucliers, tu te trouvais mal, et ils t'arrêtaient et t'emmenaient à Jilava...

Je me souviens, il y avait des lacrymos et on courait dans tous les sens. Si vous tombiez, vous mouriez, la foule vous écrasait, et moi j'étais avec ma femme, on se tenait par la main en courant, et heureusement que le bon Dieu m'a donné la force, je l'ai tirée derrière moi, elle a retrouvé son équilibre...

Après, tout ça m'a déçu, d'une certaine façon... Ce qui m'a déçu.. Vous savez, ce reporter, Petre Mihai Bacanu, vous avez entendu parler de lui, n'est-ce pas ? Juste après la Révolution il m'a donné une cassette avec ce qui s'est passé dans le siège du Comité central quand est entré Iliescu et tous les autres et comment ils se sont tout partagé et comment Iliescu disait à Petre Roman, alors que les manifestants étaient en train d'entrer "Hé, que quelqu'un aille les calmer !" Et Brucan qui disait à Petre Roman "Vas-y toi, Petrica, peut-être c'est mieux parce que personne ne te connaît". Alors Iliescu dit "Petrica si tu sors et si tu réussis, je te fais Premier ministre". Et moi j'ai vu tout ça, qui était filmé par Petre Mihai Băcanu, et ensuite ils se disputaient entre eux pour les différents cabinets, puis Iliescu dit "Faites un peu de calme, attendez, on nous appelle de Moscou". Il répond au téléphone... À l'époque il était annoncé que la cassette serait diffusée. Et c'était tout le temps reporté, c'est jamais passé à la télé. La cassette a disparu mais moi j'ai eu l'occasion de la voir. Ça a été ma première déception⁴².

Axinte

Tarascon 2016

traduit du roumain

42. Tout ce passage mêle différentes versions et suppositions qui ont circulé en Roumanie depuis 1989. Les événements étant toujours, pour certains, sujets à controverses, les récits ne peuvent qu'être eux-mêmes empreints de confusion.

La révolution roumaine à la caserne

J'étais à l'armée quand la Révolution est arrivée. J'ai été incorporé à Râmnicu Sărat, près de Buzău. Je suis pas resté longtemps un bleu, ils nous ont déplacés dans la région de Sibiu. C'était Nicu Ceaușescu, le fils, qui était à sa tête. On était à la communauté militaire de Mediaș. C'est à Mediaș qu'on fabrique le célèbre salami de Sibiu. Moi j'ai travaillé là-bas, en tant que militaire. Les gens venaient devant la caserne... ça manquait... nous, on était des soldats, on leur en donnait... "Vous me laissez prendre de la viande ?" qu'ils disaient. Tant de pauvreté... On leur filait des sacs entiers de viande, il y en avait beaucoup à l'époque.

On arrive au moment où on fait connaissance avec la Révolution. Ça commence par une petite dispute à Timișoara le 15 décembre... on entendait des trucs... des manifestants qui avaient été dispersés.... mais ils sont de nouveau descendus dans la rue, et ça a grossi. Chez nous, c'est comme chez les moutons, c'est comme ça que ça fonctionne. Quand une brebis commence, toutes les autres courent à sa suite. Et c'est ce qu'il s'est passé. Un par un, un par un, un peu avec la trouille au ventre, mais on se retrouve à faire les choses ensemble. Les étudiants en premier. Puis il y a les journées des 16 et 17, de plus en plus de monde bougeait dans de plus en plus d'endroits en Roumanie, et on entendait aussi parler des mineurs qui apportaient avec eux cette pourriture d'Iliescu⁴³. Nous on regardait la télé, arrive Iliescu dans le studio, on le voit pour la première fois – c'est comme si c'était hier – dans son sous-pull blanc, avec le Front de Salut National ! Mais celui qui m'a plu alors, c'est Mircea Dinescu⁴⁴ ! Lui, il disait les choses ouvertement, le journaliste, je ne sais pas si vous le connaissez... Moi, là où j'étais, tous ceux qui étaient dans la rue et qui étaient habillés un peu autrement, la Securitate elle les arrêtait et elle les mettait où ? Chez nous, dans la caserne. Le commandant, un gros menteur, une grosse saloperie, un gros communiste pourri, il prenait des

43. Ion Iliescu, ancien président de la Roumanie.

44. Ce poète et humoriste roumain était très connu en 1989 pour s'être opposé au régime du dictateur. Il est devenu une figure de la Roumanie contemporaine, homme de presse et leader d'opinion.

gens dans la rue et il les accusait de “Terroristes” ! Cet homme dont je vous parle, que le diable l’emporte !

Ceux qui ont fait l’armée peuvent le confirmer, c’était un gros foutage de gueule, d’être soldat – des entraînements qui ne servaient à rien d’autre qu’à vous fatiguer – et donc, ce commandant, le jour où on entend que Ceaușescu a fui, qu’il est parti en hélico, il vient devant nous la bouche en cœur et nous dit “Mes enfants” ! Vous voyez, soudain, on était plus des soldats ! C’est comme si je disais à ma femme “Mon amour, ma vie” ! Il parlait comme ça “Mes enfants, on a échappé au tyran, ça y est ! On est libres !” On était contents, mais on se disait qu’il avait sacrément retourné sa veste “Ah, ce gros dur, comment il nous parle, maintenant !” “L’armée roumaine a donné l’ordre de tuer Ceaușescu”, qu’il nous dit. La main droite dans tout ça, qui c’était ? Le général Milea. On a dit que Ceaușescu a été tué pour cacher la vérité. Un conseil de généraux de l’armée roumaine s’était réuni. Milea était coincé, parce qu’il ne voulait pas l’exécution de Ceaușescu et il a décidé de se tirer une balle dans la tête. Il a pas voulu être aux ordres, il a pas été d’accord avec ce qui se passait, il a pas voulu tirer sur la population.

Radu

Tarascon 2016

traduit du roumain

La révolution roumaine vécue en prison

J’étais enfermé à Poarta Albă. Le 17 décembre, quand la Révolution avait déjà commencé, on a été transférés de Jilava à Poarta Albă. Personne ne savait grand-chose, la veille dans la nuit, quand on nous avait transférés du Fort Jilava de Bucarest parce qu’ils y amenaient des civils. Jilava, c’est une prison très ancienne qui a servi aux communistes pour enfermer

les prisonniers politiques. Aujourd'hui c'est un musée⁴⁵. Nous on savait pas d'où ils venaient : ils les battaient, ils les terrorisaient, on entendait leurs plaintes. Ils étaient battus par la Securitate. Et nous on ne savait pas si c'était des détenus ou quoi, rien. Mais le soir même, on partait pour Poarta Albă où c'était calme, on n'entendait rien dans la prison. Les 18 et 19, on a commencé à entendre des choses... En prison, on ne savait même pas qu'il y avait plus le communisme en Bulgarie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Pologne : dans tous les pays communistes, il n'était plus là... C'était l'époque de Walesa, de Havel, même en Bulgarie, c'était plus Jivkov.

Il y avait des camions dans la cour de la prison... C'était ces camions civils qui chargeaient de la marchandise à Poarta Albă, une des plus grandes prisons du pays. Et pendant qu'ils chargeaient, ils avaient l'autoradio allumé et c'est là qu'on a entendu "Ceaușescu est tombé, Ceaușescu s'est enfui !" Non, le 21, il s'était enfui, le 22 c'était la grève, c'était une grande révolution en Roumanie. Un ami à moi l'a entendu de ses propres oreilles. Et il est venu nous le dire. Tout le monde était content, se réjouissait, tout le monde rêvait à la liberté, qu'on allait tous sortir d'ici mais ça n'est pas arrivé ! Il y a eu deux jours un peu incertains, le temps qu'ils soient sûrs qu'il était parti, et les flics ont commencé à raconter comment il est tombé, comment il s'est enfui, et quand le 25 ils l'ont fusillé, les détenus étaient déjà pendus aux barreaux, à crier pour clamer leurs droits pour sortir...

Le commandant est arrivé, avec tous les flics derrière. À l'extérieur de la prison, la foule était amassée, demandait à nous parler, la liberté pour nous. Nous, de l'autre côté, on braillait pareil, alors ils ont appelé l'armée. Nous, on était encore dans les cellules, on pouvait pas forcer les portes. Dites-vous bien que dans d'autres prisons, les détenus avaient réussi à briser les portes⁴⁶, les détenus étaient sortis et descendus dans la cour intérieure... Nous, on était au stade des invectives avec le commandant ;

45. Construite dans un des 18 anciens forts protégeant la capitale roumaine, la prison de Jilava accueille aujourd'hui des détenus de droit commun. Quant à sa transformation en musée, rien n'est encore fait.

46. Ce fut le cas à la prison de Jilava où la révolte a duré jusqu'au 31 janvier 1990, soit presque un mois et demi.

il a attendu, attendu, et finalement il a eu recours aux lances à eau des pompiers. Le jet nous a tous balancés au sol, en arrière, et on a eu la cellule pleine d'eau, on se caillait, c'était décembre tout de même, on était pieds nus. On nous a fait sortir, il y en a qui se sont fait battre. C'était la fin de la journée. Le lendemain, le commandant était muté. C'est les flics qui se sont plaint...

Puis en prison la démocratie est arrivée. La démocratie mal comprise, je veux dire, avec les détenus au pouvoir, plus les flics !

Cascadorul
Tarascon 2016
traduit du roumain

J'ai surveillé l'eau gazeuse de Ceaușescu

J'ai travaillé pour la Securitate, au Comité central de Roumanie, de 1973 à décembre 1989, quand le pouvoir a été renversé.

J'ai travaillé dans la Securitate, pour la sécurité, la surveillance de l'alimentation qui devait arriver en bon état au Comité central. Un exemple : l'eau gazeuse, elle était embouteillée en notre présence, nous qui étions employés pour vérifier. Le poisson, il était pêché en présence des organes de surveillance. On apposait notre signature comme garantie. S'il se passait quelque chose, on était responsable. Si par malheur quelqu'un mourait – il n'était pas question que de Ceaușescu, mais de tout le gouvernement, dont tous les membres étaient communistes. Il fallait assurer leur sécurité et cela comprenait l'alimentation, leur protection, celle de leur famille...

En tant que membre de la Securitate, vous étiez vous-même très surveillé : fiche personnelle, casier judiciaire sur trois générations... Votre santé mentale aussi était surveillée de près. Si par malheur on vous trouvait quelque chose, vous étiez immédiatement placé en réserve... Car ce qu'on nous confiait, c'était la vie même de Ceaușescu et de sa famille. Nous assurions la protection et la surveillance de Ceausescu et de ses

ministres... C'est pourquoi j'ai commencé par parler de l'alimentation. Ah, et il y avait des docteurs, des docteurs de sacrifice. Les premiers à goûter ce qui était servi, c'était le cuisinier en chef et le médecin de famille. S'il y avait eu une tentative d'empoisonnement, eux seraient morts les premiers. Mais je n'ai jamais entendu qu'un de ces médecins meure comme ça, pendant mes 20 années de service...

J'ai travaillé dans divers domaines, par exemple au domicile de ministres ou en escorte vers leur lieu de travail... J'ai assuré la garde des chemins de fer. Parmi les trains à surveiller de près, il y a avait ceux qui transportaient l'alimentation directement de la source au Comité central, pour que ce ne soit pas empoisonné... Parfois les trains transportaient armement, munitions, de différents dépôts un peu partout dans le pays.

Le Paysan

Marseille 2016

traduit du roumain

Ma vie de délateur

À l'époque, on ne voyageait à l'étranger qu'après avoir obtenu un passeport. J'avais le passeport diplomatique et militaire. J'ai été attaché militaire pendant trois mois, près de l'ambassade de Roumanie à Varsovie où étaient des troupes de tous les pays du traité de Varsovie. Certes, on était surveillés de près.

J'ai fait quelques expéditions comme agent de sécurité. En avion ou en car. Mais il ne s'agissait pas de protéger, il fallait s'assurer que les gens ne fuyaient pas. J'étais sous couverture comme on dit, un voyageur comme un autre. Par exemple, j'ai accompagné un club de foot à l'étranger, le Steaua, à deux reprises. Il fallait les surveiller de près. J'étais un supporter, les joueurs ne savaient pas que j'étais là pour les surveiller, pas même l'entraîneur du club. En revanche, je n'étais pas le seul... On était deux ou trois, on ne se connaissait pas les uns les autres. Chaque officier de Securitate provenait d'une autre unité militaire et ne connaissait pas les

autres... Mais bon, on se devinait. C'est de l'ordre de la sensation, on "sent" que l'autre fait la même chose. Je les observais, comme j'observais tous les autres, mais je les sentais. Et eux faisaient la même chose.

Ah, on assurait aussi le contrôle aux frontières. La Securitate s'occupait aussi des frontières pour que les gens ne s'enfuient pas du pays. J'ai moi-même été détaché une période. J'ai tenu le poste de collègues qui étaient en congé, à la frontière, à Timișoara. Et j'ai fait ça pendant trois mois. Il y avait les douaniers mais nous, on était en plus, on circulait en civil, on laissait traîner nos oreilles dans les restaurants pour savoir ce qui se tramait, certains y venaient, de ceux qui voulaient s'échapper. Parce que c'était strictement interdit. Personne ne devait fuir, toutes les frontières étaient fermées. Alors sur la frontière, il a eu des gens qui ont été tués, des ingénieurs, des docteurs... Vous avez entendu parler de la grande gymnaste Nadia Comaneci ? Elle a fui par la Hongrie pour aller en Amérique. Exactement dans la même période certains ont été pris. Elle, elle a eu de la chance. D'autres sportifs ont fait pareil. Mais ceux qui ont été pris, ils ont été tués par la Securitate, ils prenaient pas le temps de la sommation, ils tiraient. Et c'est pour ça qu'on a été arrêtés, pour ces morts-là. Ils ont fouillé dans les moindres dossiers, pour trouver les coupables, et ils nous ont trouvés...

Le Paysan

Marseille 2016

traduit du roumain

La Roumanie communiste vue par un ancien de la Securitate

Je veux raconter quelque chose : même le directeur général de la sécurité de l'État, Mihai Pacepa, celui qui détenait tous les secrets de l'État roumain, s'est enfui en 1978 ! Il a fui en Amérique ! Il a eu l'occasion de le faire et il a fui, lui qui était le directeur du département de la sécurité de l'État, parce que ça ne lui convenait plus... Peut-être pas à lui directement,

qui avait un très gros salaire, mais peut-être à des parents à lui, placés plus bas, qui ne supportaient plus les pressions qui s'exerçaient à l'encontre de la population... Le parti communiste avait voulu que tout le monde soit égal avec tout le monde, que l'un n'ait pas plus que l'autre, il y a même eu cette loi interdisant d'avoir deux résidences, deux voitures. On n'avait pas le droit de circuler en voiture certains jours, par exemple un dimanche c'était les numéros pairs qui pouvaient rouler, le dimanche d'après les numéros impairs... Tout ça pour faire des économies ! C'est pour ça qu'en 1989, à la Révolution, la Roumanie n'avait pas une seule dette externe... Elle était à 0 quand les autres sont arrivés... Maintenant, elle est écrasée par les dettes... Donc, il y a eu des pressions très fortes sur la population, sur les hommes de sciences, les intellectuels surtout... Vu que les petites gens, ils en avaient vite fini avec eux : ils n'étaient pas préparés pour résister... Et on avait, on a toujours beaucoup d'entre eux qui sont partis en Amérique, en France, en Autriche, en Allemagne. De très nombreuses personnalités, des inventeurs... Par exemple, ici, je suis tombé sur un architecte, à Monaco, parti depuis 45 ans... Un architecte ! Et il travaille pour le prince de Monaco, même à son âge. Il a presque 83 ans ! Et ce n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres.

Nous avons été enfermés, nous n'avions pas droit à la libre circulation, pas plus que nous n'avions le droit de parler ouvertement, de parler librement. Nous avons connu la peur. Après de si nombreuses arrestations, tant de gens battus, torturés, condamnés, morts dans les prisons communistes, il était normal que cette peur nous soit entrée dans la tête. Il était interdit d'écouter certaines radios étrangères, comme Radio Europe Libre, comme La Voix de l'Amérique, la BBC. C'était interdit, et si on découvrait qu'on écoutait ces postes – car pour ce qui est de les capter on arrivait à les capter – on vous mettait en prison, on vous condamnait à de longues années de réclusion. Les pressions étaient très très nombreuses sur le peuple Roumain. Et c'est aussi pourquoi beaucoup d'entre eux – et parmi eux de nombreux esprits éclairés – ont quitté le pays.

Après la Révolution, c'est bien ce qui est arrivé, au point que la Roumanie a effrayé l'Europe : ils ont été maintenus enfermés, comme des bêtes sauvages derrière les grilles d'un zoo et quand les portes se sont

ouvertes sur la jungle, ils ont tout dévalisé sur leur passage, au point de faire peur aux autres. Ils ne savaient pas, ils n'ont pas été éduqués pour la démocratie, ils n'ont pas appris comment se comporter dans un pays démocrate, d'où tous ces vols, crimes, horreurs.

Ceaușescu avait une fille, Zoe, et deux fils, Nicu et Valentin. Zoe était mariée et elle menait, pour ce qu'on en savait dans les coulisses, une vie plutôt débauchée, plutôt occidentale. Nicu, il n'avait pas une vie communiste, alors qu'il avait été placé responsable d'un département en région ! À Sibiu ! Il avait été étudiant à Oxford.

Valentin a deux enfants, il a été arrêté lui aussi à l'époque, aujourd'hui il est libre. Lui... il était de la famille Ceaușescu mais il était à part... Lui, il s'est fait au mérite. Il était directeur de l'institut de physique atomique, à Măgurele, près de Bucarest. Et si on l'a arrêté, c'était vraiment pour rien ! Il n'avait rien en commun avec les autres. Ceux qui ont profité largement, c'est Nicu et Zoe... Quant à Valentin, il se disait, en coulisses, que ce n'était pas vraiment son fils, que c'était l'enfant d'un premier mariage d'Elena Ceaușescu. C'est probablement pour ça qu'il a été moins servi que les deux autres, à moins qu'il se soit retiré de lui-même. Valentin est le seul à avoir survécu dans une fonction de direction sans avoir été membre du Parti. Il était le seul à avoir de telles responsabilités sans avoir la carte du Parti.

Une année, j'ai été détaché pendant l'été à Neptune, une station du littoral de la Mer Noire qui était entièrement réservée aux membres du Comité central et à la famille de Ceaușescu. Et je me souviens, c'était en 78, l'année où Pacepa s'est enfui ! C'est d'ailleurs de là-bas qu'il est parti, à bord d'un navire de guerre⁴⁷.

Le Paysan

Marseille 2016

traduit du roumain

47. Pacepa a fait défection en portant un courrier de Ceaușescu à Berlin, pas en montant dans un bateau de guerre.

La filière de la Securitate pour fuir en Europe

C'est à cause de ma carrière dans la Securitate que je suis devenu un fuyard en Europe.

En 1990, on a attenté à ma vie à deux reprises et ma famille était elle aussi visée. Cela s'est soldé par la disparition de ma femme et de l'un de mes enfants, un garçon, qui ne marchait pas encore. Il n'avait que 11 mois. J'ai dû quitter la Roumanie, pour me protéger. Je n'ai pas été le seul dans ce cas. De très nombreux collègues sont partis, pour effacer leurs traces, ils ont changé de nom, et moi-même j'ai souvent changé de nom au fil de mes voyages.

Même la famille Ceaușescu a été arrêtée. Ses fils, Nicu, Valentin... La sœur du dictateur, j'ai oublié son nom... Ils ont été tous arrêtés et ceux qui ont renversé le gouvernement communiste ont fait des enquêtes et ils sont arrivés à certaines personnes comme... comme moi.

J'ai donc été arrêté pendant trois mois puis mon avocat a bien fait son travail, ils ont constaté que j'étais innocent. Ceux qui ont été arrêtés avec moi ont été condamnés à des peines entre 3 et 10 ans, pour la mort de... dissidents comme on disait, des gens qui ont voulu fuir le pays.

Mais je ne suis parti en Europe qu'après la mort de ma femme et de mon fils. Je sentais que j'étais surveillé à chaque pas que je faisais. Et partout où j'allais, j'étais rejeté. On me lançait des "securist !" pleins de haine...

Je me suis bien préparé pour quitter la Roumanie, je ne suis pas parti les mains dans les poches. J'avais un ancien collègue de la Securitate établi à Vienne, je l'ai appelé, on s'est compris entre les lignes comme on dit. Je suis monté, parfaitement en règle, dans un microbus, un minibus qui transportait des voyageurs. Il m'a attendu à la gare à Vienne. J'ai trouvé un travail. Je balayais les espaces verts. J'ai même une retraite à la suite de ces 12 années de travail, de 780 euros par mois. C'est ce qui me permet de vivre. Je ne pourrais pas compter sur la retraite de Roumanie. Elle est trop petite pour vivre.

Après ça, j'ai trouvé la fille d'un voisin de Roumanie, parti en Suisse. Son père avait été colonel dans l'armée, sa mère avocate, et ils avaient fui de Roumanie sous Ceaușescu avec leurs deux enfants, un garçon et une

filles. Ils m'ont proposé de venir en Suisse, ils allaient m'aider. Comme nous avons été voisins, on s'entendait très bien. La fille me connaissait, elle avait 11 ans quand ils ont quitté la Roumanie. Elle est aujourd'hui avocate à Bâle et se souvenait donc de moi : elle venait à la maison jouer avec mes filles... Elle et son mari m'ont aidé en m'hébergeant chez eux, j'ai travaillé aussi une période là-bas, ce qui explique que je puisse cumuler les retraites. Le nombre de trimestres, je l'ai acquis en Suisse, c'est pour ça qu'ils m'ont donné une grosse retraite. J'ai travaillé dans des serres, à la culture des fleurs. Je faisais les semis, je les repiquais dans le parc... J'aime beaucoup le jardinage, l'agriculture. Ce n'était pas trop lourd, le salaire était bon, j'avais 6 800 francs suisses par mois.

Le Paysan

Marseille 2016

traduit du roumain

Libéré en démocratie

J'ai été libéré sous la démocratie. Je peux dire ce que j'ai vu après 1996, quand j'ai été libéré. Les choses ont commencé à aller bien. Les différences sont grandes entre le communisme et la démocratie, d'après ce que j'ai vu. En effet sous le communisme tout le monde était logé, chacun raconte ce qu'il a vu et il faut dire que c'était mieux à Bucarest. Mais dans le reste du pays, les gens crevaient de faim. C'est vrai il y avait un travail pour chacun, c'est vrai il n'y avait pas de drogués dans les rues, mais en même temps, immédiatement après la Révolution, la démocratie a été mal comprise, et si vous voulez aller par-là, à l'heure actuelle encore la démocratie n'est pas bien stable... C'est une transaction⁴⁸ encore. Mais quoi qu'il en soit, la vie est bien meilleure, bien plus belle en démocratie que sous le communisme : on a la liberté, on parle de ce qu'on veut, on dit ce qu'on veut, on se promène où on veut, on visite ce qu'on veut... À

48. Il veut dire une transition. Mais le lapsus "transaction" est très révélateur.

mon avis. Chacun est libre de penser ce qu'il veut et chacun a son avis sur la chose évidemment.

Cascadorul
Tarascon 2016
traduit du roumain

Faire une définition de la Roumanie

Je veux raconter une histoire qui définit le Roumain en général. Étant roumain j'ai connu les aspects les plus mauvais de la Roumanie parce que je me connais moi-même et que je connais mes défauts. Immédiatement après la Révolution, j'ai quitté le pays et j'ai voyagé. En Italie, Allemagne, Suisse, en général dans tous les pays, et j'ai découvert quelque chose : le fait que la Roumanie est très belle, et je ne le savais pas. J'ai découvert que la Roumanie est une nation, car pour faire un pays il faut parler de la qualité humaine des gens qui la composent. J'ai découvert que le Roumain, même s'il est pauvre, il a une conception saine, qu'il est intelligent, éduqué, qu'il a du cœur. J'ai découvert ça parce que par exemple je suis allé en Turquie et que j'ai plus envie d'y remettre les pieds, en Grèce c'est pareil. Après toutes ces années, plus de 15 ans d'Occident, la Roumanie me manque et pas parce que je suis roumain et que j'y ai ma maison, mais parce que c'est un pays sain. Parce qu'il vient du communisme. Et j'ai observé que les pays ex-communistes ont beaucoup de grandes qualités que je n'ai retrouvées ni en Allemagne ni en France.

Je voulais arriver à dire qu'en revenant en Roumanie après de nombreuses années, je n'en pouvais plus de joie. Je me suis retrouvé à Bucarest et je n'en revenais pas. Tout ce que les gens disaient autour de moi, je voulais l'écouter. J'en avais assez de la langue française, de la langue italienne... Quand je suis rentré chez moi, en zone moldave – j'ai l'accent de cette région – quand je suis arrivé au village dans ma famille, j'avais même envie de rire de leur accent à eux... J'ai éprouvé une joie comme jamais.

J'ai trouvé une Roumanie très saine, propre, très respectueuse par rapport à d'autres pays.

Je profite de cette rencontre pour expliquer aussi bien que je peux, même si à présent je n'arrive pas bien, qui est le Roumain en Europe et qu'est-ce que la Roumanie en général. Peut-être avec le temps j'arriverai à mettre sur papier le fond de ma pensée. Pour faire une définition de la Roumanie.

Arsenie

Tarascon 2015

traduit du roumain

Le mort sous le toit

On dit que pendant six mois l'esprit du mort reste sous son toit.

J'étais chez un ami. Il y avait un mort dans la maison.

Mon ami, il a jeté de la farine sur le sol pour voir si le mort se déplace et il a posé aussi à manger sur le rebord de la fenêtre. Il a mis aussi de l'eau, pour voir si...

Et je peux vous dire qu'on a vu les traces et qu'il manquait de la nourriture et même de l'eau, qu'il en avait bu !

Je peux vous dire que des histoires comme ça, j'en ai vu des tas...

Koko

Marseille 2015

traduit du roumain

Les auteurs, écrivains et traducteurs

La Farlède, Toulon

Quand on m'a proposé d'animer des ateliers à La Farlède, j'ai tout de suite aimé l'idée qu'on aille demander à des détenus de raconter leurs histoires. Pourtant, la première fois, j'avais un peu d'appréhension : de quel droit allions-nous demander à des détenus de parler d'eux ? Comment leur dire que nous ne voulions pas les déposséder de leurs histoires, que nous ne voulions être que des "porte-voix" ? Raconter une histoire est une forme de liberté, c'est ce que je me disais alors.

Qu'est-ce qui fait qu'une histoire est "vraie" ? Durant ces ateliers, l'un des participants a dit "*Une histoire que tu ne racontes pas, ce n'est que ton histoire, mais une histoire que tu partages, ça devient une vraie histoire*". Il avait tout dit, avec cette phrase.

Et finalement, je considère que nous avons eu une immense chance, celle de découvrir de la solidarité, beaucoup de respect, et nous avons vu que nous n'étions pas des intrus ; nous tissions peu à peu des liens avec les participants. Tous ensemble, nous nous disions que les gens feraient mieux d'être des chercheurs d'histoires, plutôt que des chercheurs d'or.

Cédric Fabre

Journaliste et romancier

Dernier titre paru : Marseille Noir, éditions Asphalte, 2014

La Farlède, Toulon

Atelier 1 – La plupart des participants parlent français en plus de l’arabe. Un seul est exclusivement arabophone. Il a besoin qu’on lui traduise. Tout le monde s’y met pour l’aider à comprendre. C’est un atelier de traduction collective.

Un outil de travail : la double narration, on discute en français, une histoire vient, quand elle est finie, le participant doit la redire, en arabe, au magnéto.

Atelier 2 – L’histoire racontée dans deux langues différentes n’est jamais tout à fait la même. L. parle beaucoup de sa mère dans son récit, elle n’apparaissait pas dans la version française. H. lâche plus facilement le mot “enculer” en français que l’équivalent arabe.

Atelier 4 – D. a un français cabossé mélangé à de l’italien. Ses difficultés d’expression l’agacent. Vocabulaire judiciaire hypertrophié. Quand il accepte de parler arabe, un changement s’opère, reclassement social. Il a un vocabulaire étendu et précis, de l’aisance.

Atelier 5 – H. a de la gouaille en français. En arabe il est éloquent. Il arrive à être drôle, bavard et séducteur dans les deux langues.

Atelier 7 – E. dit ne pas voir pourquoi on parlerait arabe. On est en France, on parle français.

Quand il passe en arabe, D. n’est pas le seul à avoir le souci de bien s’exprimer, il a recours à l’arabe littéral. Il devient conteur.

Lotfi Nia

Traducteur de l’arabe et interprète

Dernier titre traduit : Dédales, de H’mida Layachi, éditions Barzakh, Alger, 2016

EPM La Valentine, Marseille

Nous avons proposé aux jeunes de l'EPM différentes expériences d'écriture, de dessin et de peinture et nous avons réajusté nos propositions au fur et à mesure des séances, en fonction de leur intérêt respectif. L'un a redécouvert une passion pour le dessin et a poursuivi la même histoire dessinée sur plusieurs séances ; un autre s'est révélé très sensible à l'écriture ; un autre à la matière de la peinture...

Ces pratiques avaient comme point commun de partir d'histoires personnelles des participants (qu'elles soient vraies ou fausses) et de les pousser à s'exprimer, à l'intérieur d'un cadre et de consignes précises, le plus librement possible.

Lorsque nous arrivions dans la salle de l'atelier où nous attendaient les jeunes, le calme était total. Grâce au travail quotidien de Sonia, l'éducatrice accompagnante, qui suit ces jeunes pendant leur incarcération, qui les motive et les valorise dans les activités dites de remobilisation.

Mais aussi parce que les conditions pénitentiaires imposent à ces jeunes détenus d'exercer un contrôle permanent sur eux-mêmes et de résister à l'effet d'entraînement des autres jeunes. Ce calme, bien sûr, était propice au déroulement de l'atelier, mais il était synonyme de retenue et de méfiance. Établir une relation de confiance a été – encore plus que dans un atelier à l'extérieur – doublement indispensable.

Thomas Azuélos

Auteur et illustrateur

Dernier titre paru : Le Comité, éditions Cambourakis, 2015

Mathilde Chèvre

Traductrice de l'arabe

Auteur, illustratrice et éditrice

Katkoüût, de Garennabi Elhalou, éditions Le port à jauni, 2016

Les Baumettes, Marseille

Nous avons plongé dans la langue roumaine, dans l'univers des Roms et des Roumains immigrés en France. Nous avons été dépayés, eux aussi.

Nous étions deux femmes, ils étaient une dizaine d'hommes. Nous avons fait notre métier d'écrire, ils étaient à peine alphabétisés pour la plupart, les récits ont créé le pont entre nous, face aux aventures de la vie, nous sommes tous intéressés.

Nous n'étions habitués ni les uns ni les autres à ce temps, à ces échanges. Les participants de l'atelier ont découvert le plaisir de raconter des histoires et d'écouter celles des autres, d'avoir un temps où chacun redevient un individu, où son histoire n'est plus une succession de numéros de dossier, des formalités que l'on perd, mais un récit, un parcours, une succession d'histoires qui font un être humain.

Dix ateliers de 2h, c'est un long temps passé ensemble, les idées préconçues s'effritent, on apprend à se connaître, à se pousser dans ses retranchements, et commencent à se raconter les vrais enjeux des vies. Le temps nécessaire pour traverser les frontières conscientes et inconscientes.

Si la vie n'offre aucune égalité, elle offre la possibilité de la rencontre, ces histoires vraies sont l'humanité en partage.

Clara le Picard

Dramaturge

À voir : De l'imagination, en tournée nationale dès janvier 2017

Les Baumettes et Tarascon

Rencontrer des captifs, écouter, capter, traduire à la volée, écrire une version française de récits... qui m'ont captivée. Pendant deux mois, j'ai passé trois jours par semaine à Marseille et Tarascon pour aller dans leurs prisons. Accompagnée de Clara Le Picard dans l'une et de François Beaune dans l'autre, nous avons donné à des hommes isolés par leur (in-)culture la possibilité de parler dans leur langue maternelle, la langue roumaine. Ils ont retrouvé, je le crois, une voix et un visage antérieurs au délit ou au crime. À ce titre, j'ai vécu un des moments les plus émouvants de ma vie, un mardi après-midi d'hiver, entre les quatre murs vert clair d'une salle de cours de la prison de Tarascon. Le premier livre d'une commande de 10 ouvrages dont on m'avait chargée de faire la liste venait d'être livré pour la bibliothèque de l'établissement, et l'un des détenus fit la lecture in extenso des 90 strophes d'un des poèmes fondateurs de la culture littéraire roumaine, en s'interrompant de temps en temps pour en faire un court résumé. Le crayon dans une main, le magnéto dans l'autre, je guettais à la dérobée les regards des cinq ou six hommes qui étaient là – entièrement là, autour de cette histoire classique entendue dans leur enfance. Il n'y avait plus un sourire narquois sur leurs visages. Plus une jambe ne s'agitait sous la table. Plus une main ne faisait tourner nerveusement une clé au bout d'un lacet. Le lecteur faisait défiler les strophes du poème mélodieux dans le silence total. On aurait dit que même les détenus dans les couloirs et aux barreaux des cellules tendaient l'oreille.

Dans la bibliothèque de la seconde prison, celle des Baumettes, un certain Koko se révéla un très bon conteur. Ses histoires dépassent très largement le cadre de l'enfermement provisoire au centre pénitentiaire. Elles ont quelque chose de cosmique. Comme certaines signées par "Le Paysan", un homme de 65 ans dont le surnom vient peut-être des années qu'il a passées à balayer les espaces verts de la capitale autrichienne et qui est capable de dire "Certaines choses ont la clarté de l'évidence et de la réalité, d'autres ne peuvent être qualifiées que d'apparemment réelles". Presque un programme littéraire. Tous les récits ne permettent

pas de s'évader au-delà des murs. Certains récits collent au quotidien de la prison. Ils sont aussi d'un grand intérêt.

Un jour entre deux ateliers à Tarascon et Marseille, j'ai vu la poignée bleue d'un cerf-volant perdu. Elle gisait entre deux voitures, une poubelle était renversée là : l'enfant l'avait heurtée dans sa course pour rejoindre l'aile envolée par-dessus les toits. Le fil s'accrochait d'abord au faîte d'un mur de pierres avant de tourner autour d'un lampadaire et de traverser la rue déserte là-haut, très au-dessus de nos têtes. Il se perdait au détour d'une cheminée orange. Et derrière ? Est-ce qu'il palpait contre la joue ocre d'un versant de tuiles rondes ? Était-il à terre au pied d'un grand pin parasol étonné de le voir là ? Peut-être avait-il rejoint le bleu total, exigeant, exclusif de ce matin-là ? Dans mon esprit, la rencontre avec les détenus et ce cerf-volant ne faisaient qu'un.

Laure Hinckel

Traductrice littéraire du roumain

*Dernier titre traduit : Hôtel Universal de Simona Sora,
éditions Belfond, octobre 2016*

Tarascon

La mort attrape d'abord ceux qui courent

Jean Giono

Ils seront en tout une quinzaine à venir à l'atelier. Roumains, Roms. *Bune ziua*, bonjour ! *Ce faci ?* Comment ça va ? Bien sûr qu'on se demande d'abord ce qu'ils ont fait pour être là. *Am fakut ce am fakut*, j'ai fait ce que j'ai fait. Une histoire vraie en soi.

Radu arrive direct de la salle de gym, en sueur, s'éponge à sa serviette jaune perruche. Un costaud, tout en rondeur, et de petits yeux noirs. Il explique que lui n'a jamais eu d'argent, jamais eu des pigeons à 100 000 euros, jamais eu trois BMW et une maison avec piscine dans la banlieue de Bucarest, comme vient de nous raconter Monsieur D., c'est pour ça qu'il sait pas s'il doit raconter son histoire, parce qu'elle est trop banale : à dix ans mon père meurt, on vit à la campagne, c'est la misère sous Ceaușescu, je vole la nourriture des cochons pour nourrir ma famille, c'est pas intéressant.

Ninel lui, est sprinter. Un grand beau gosse aux bras musclés, mais fragile, presque timide, avec sa larme tatouée, ses yeux fuyants. À quinze ans, il a participé aux Olympiades avec d'autres sportifs roumains. Il a même été faire des tests pendant quatre semaines à Los Angeles. Puis il s'est mis à avoir de mauvaises fréquentations, à fumer, à faire des conneries. Finalement il a plus pu courir.

Et moi qu'est-ce que je fais là, dans cette salle de classe, à les interviewer ? Qu'est-ce que le miroir de leurs vies me raconte ? Je me regarde dans le reflet du Tarascon-Marseille qui me ramène hors des murs, et je vois là un type qui a eu la chance d'être né où il est né, qui a fait ce qu'il a fait sans qu'on lui dise rien, qui croit savoir où il va.

François Beaune

Écrivain et fondateur d'Histoires vraies de Méditerranée

À lire : La lune dans le puits, éditions Verticales, 2013

*À paraître : Une vie de Gérard en Occident,
éditions Verticales, janvier 2017*

Table des matières

Avant-propos.....	4
Partager une histoire	6
Des pères et des mères.....	7
Mon père.....	8
Du champagne dans la tombe.....	9
Mon coma	10
J'ai fait ce que j'ai fait	13
Des oignons pour les seins	14
Le fantôme dans la maison.....	14
Le visage de ma mère.....	15
Maman est morte.....	17
Une robe pour ma mère.....	17
C'est Dieu qui m'a élevé	19
Quand j'étais enfant	21
Le cercueil contre la peur	22
Mon oncle Florin	23
L'oncle avait la main froide.....	24
J'avais 7 ans en 1989	25
J'ai tué la chèvre de la voisine	25
La carte de téléphone.....	27

On finit tous par grandir	29
Et le couteau est resté dans la cuisse	30
Je ne sais pas mes lettres	32
Mon assurance en prison	32
Première prison à 14 ans.....	33
La faux dans le crâne	35
Les jumeaux	35
La maison aux djinns	37
Des familles et des amours	39
Conflit au camp tzigane	40
Histoire de Chasséleille	44
Sans elle je serais mort.....	45
L'œil du diable	46
Ma vie en amour	47
Une histoire un peu d'amour	48
La Marocaine.....	50
Dieu, ça lui a pas plu.....	51
Tailladé pour elle	52
Un homme plus "homme "que moi ?.....	54
Deux mariages.....	55
Le poème.....	56
Jouer et déjouer	58
Foudroyés.....	59
4 ^{ème} au 100 mètres	60

Le cascadeur.....	61
Le colombodrome	62
Guerres et fêtes • 1.....	62
Guerres et fêtes • 2.....	66
Deux blagues.....	67
Dieu t'aide pas à gagner contre le manchot.....	68
La chance du débutant.....	73
Pas de pari à minuit.....	74
Le carnet illustré - Marseille 2016	75
L'ampoule rouge de Marseille	77
Une nouvelle histoire	87
Le snack.....	99
Marabout	111
Waow quelle vitesse !	122
Roumanie, le livre de Barono	127
Quand il faut travailler.....	139
J'étais journalier	140
Petřila, Prague, Pilsen, prison.....	140
La débrouille à Paris	142
Comment je suis devenu proxénète.....	143
Faire à manger pour les têtes couronnées	144
Tailleur de pierres.....	145
Mon recrutement par la Securitate.....	147
Les scellés cassés.....	148
L'argent volé ne tient pas chaud.....	148
Que ma vie soit douce.....	150
Je regrette mes légumes !	151
Un beau jour de faim.....	154

Delon et la linguistique.....	154
Chacun voit la Roumanie à sa fenêtre.....	155
Des étapes carcérales	158
Quartier des mineurs	159
Premier jour au pénitencier.....	161
Des ronflements de cochon	164
L'antenne râteau et le porc sans corps	165
La veste	167
Même la serpillère	168
Le CD	170
Le nez qui gratte	170
L'épaule cassée	171
L'opération.....	172
Presque chef de cuisine.....	173
Partager les repas.....	175
Alors le type s'est répandu	176
L'escroc sentimental	178
Un tunnel de 33 mètres	181
Toujours avec toi et mon couteau avec.....	183
Le château d'If.....	188
Je veux retourner dans l'ordinateur	188
Transits et cavales.....	190
Ne pas jouer avec les dauphins	191
Je ne parlais pas arabe	193
Je savais un petit peu nager	195
La moitié d'un mouton	196
Mes premiers drogués	198
Un condensé de mon parcours des plus chaotiques.....	199

L'ourson panda	200
Les chaussures Pierre Cardin.....	203
Une jambe noire, une jambe blanche	205
Le souvenir perdu.....	206
Avec la grande histoire	209
La révolution roumaine avec ma femme.....	210
La révolution roumaine à la caserne	212
La révolution roumaine vécue en prison.....	213
J'ai surveillé l'eau gazeuse de Ceaușescu	215
Ma vie de délateur	216
La Roumanie communiste vue par un ancien de la Securitate.....	217
La filière de la Securitate pour fuir en Europe.....	220
Libéré en démocratie	221
Faire une définition de la Roumanie	222
Le mort sous le toit	223
Les auteurs, écrivains et traducteurs.....	224
Cédric Fabre, La Farlède, Toulon	224
Lotfi Nia, La Farlède, Toulon	225
Thomas Azuélou, Mathilde Chèvre, EPM La Valentine, Marseille	226
Clara le Picard, Les Baumettes, Marseille.....	227
Laure Hinckel, Les Baumettes et Tarascon.....	229
François Beaune, Tarascon	230

*Cet ouvrage a été composé par IS Edition
La couverture a été composée par Mathilde Chèvre*

*Achévé d'imprimer en juin 2023
Par l'imprimerie Centre Littéraire d'Impression Provençal au Rove
Pour le compte de HVM et de l'ArL*

Copyright © Histoires vraies de Méditerranée
& Agence régionale du Livre Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur

Dépôt légal :
ISBN 978-2-35692-010-6

Livres imprimés sur des papiers labellisés
- Certification garantissant une gestion durable de la forêt -
Fabriqué en France

Achévé d'imprimer sur les presses du
Centre Littéraire d'Impression Provençal
Le Rove - France
www.imprimerieclip.fr



RÉGION
SUD

PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

CNL

Avec le soutien de
ACTION
CULTURELLE

sofia



la culture avec
la copie privée

AGENCE
RÉGIONALE
DU LIVRE
PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

HISTOIRES VRAIES
DE MÉDITERRANÉE

De décembre 2015 à avril 2017, dans les centres pénitentiaires des Baumettes à Marseille et de la Farlède à Toulon, dans le centre de détention de Tarascon et dans l'établissement pénitentiaire pour mineurs de la Valentine à Marseille, des auteurs et des traducteurs ont collecté des histoires auprès de détenus arabophones et roumanophones.

Chacun des quatre binômes d'écrivains et traducteurs - François Beaune et Laure Hinckel ; Cédric Fabre et Lotfi Nia; Thomas Azuelos et Mathilde Chèvre ; Clara Le Picard et Laure Hinckel - s'est rendu dans l'un des quatre établissements participant au projet. Ils ont rencontré "leur" groupe de détenus et, micros, stylos et feutres en main, ils ont écouté, collecté et traduit leurs histoires, comme autant d'instantanés captés d'un quotidien ou d'un souvenir lointain.

Des Histoires vraies du dedans, qui oscillent entre polar et roman noir.



histoires vraies du dedans

Tome 1